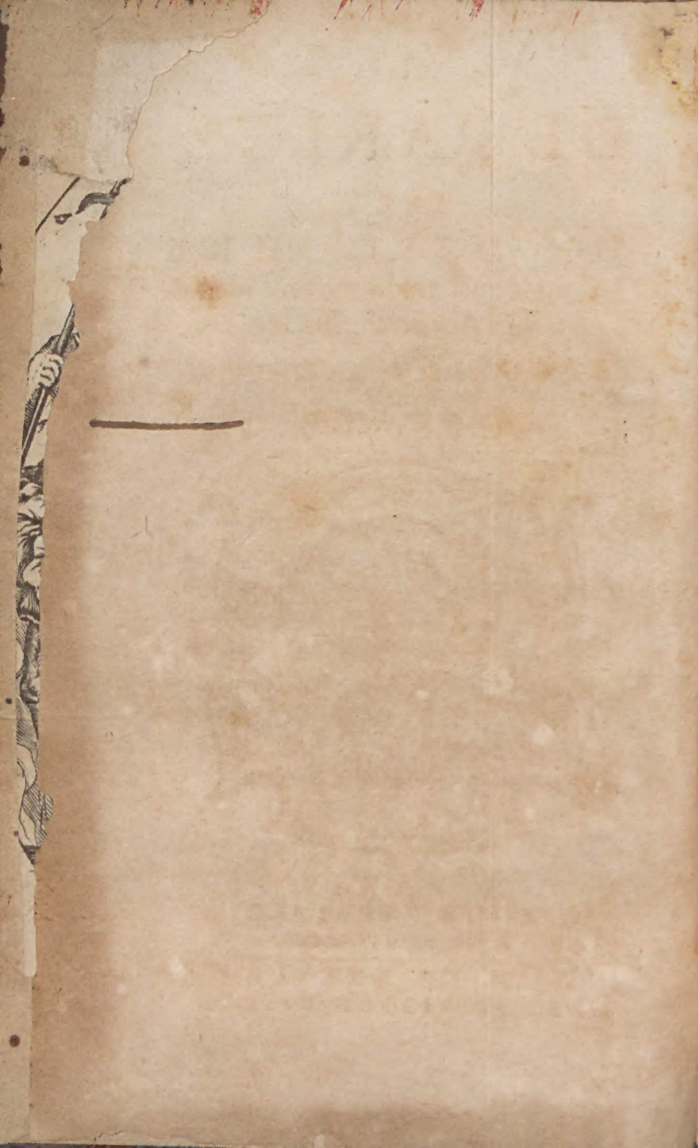



DO PERECE. SOLO LA VIRTUD PER
MANECE
AVE MARIA



L'ART DE PARLER:

AVEC UN DISCOURS
dans lequel on donne une idée
de l'Art de Persuader.

SECONDE EDITION.

Reveuë & augmentée.



A PARIS,
Chez ANDRE' PRALARD, ruë
S. Jacques, à l'Occasion.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

ON ſe forme ordinairement cette idée de la Rhetorique, que pour parler eloquemment, il ſuffit de remplir ſa memoire des preceptes qu'elle preſcrit. Dans cette penſée, pluſieurs liſent avec ardeur les Livres qui ſe font ſur cette matiere; mais comme aprés cette lecture, ils ne ſe trouvent gueres plus éloquens qu'auparavant, ils ſe perſuadent que c'eſt la faute de l'Auteur qui n'a pas découvert le ſecret de l'Art qu'il avoit entrepris de traiter; ainſi ne recüeillant pas le fruit qu'ils eſperoient, ils n'ont que du dégoût & du mépris de ſes Ouvrages.

Ie ne me flatterois pas d'un meilleur ſort pour cet Ouvrage, ſi celui qui en eſt Auteur n'avoit évité un défaut tres-conſiderable, qui fait que l'on ne tire preſqu'aucun fruit des Livres de Rhetorique. Il ne propoſe pas comme on le fait ordinairement une foule de preceptes, qui ne font que charger la memoi-

re & embaraſſer l'eſprit : il travaille à faire connoiſtre le fond de l'Art qu'il traite, & ſes principes naturels, qui étant bien compris, font qu'on n'a pas beſoin d'une multitude de regles qui s'échapent de la memoire preſque auſſi-toſt qu'elles y ſont entrées.

Pour faire comprendre les veritables raiſons des principes de la Rhetorique, l'Auteur commence d'abord par expliquer comment ſe forme la parole : & pour apprendre de la nature même, la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos penſées, & les mouvemens de noſtre volonté, il ſe propoſe de nouveaux peuples nez dans un nouveau monde, ſans le ſecours d'une langue naturelle pour s'entre-communiquer leurs penſées. Il étudie ce que feroient ces Hommes. Il montre qu'ils s'appercevroient bientoſt de l'avantage de la parole, & qu'ils ſe feroient un langage. Il recherche quelle forme ils lui donneroient, & par cette recherche il découvre les fondemens de toutes les Langues, & rend raiſon de toutes les Regles que preſcrivent les Grammairiens. Peut-eſtre que cette recherche paroiſtra peu conſiderable à quelques-uns qui ſeront rebutez de la lecture de cet Ouvrage, quand ils verront dans les premieres pages que l'on y parle de

noms ſubſtantifs, d'adjectifs, de déclinaiſons, de verbes, de conjugaiſons, &c. Mais outre que la ſuite fera voir que cette recherche eſt utile pour apprendre les Langues avec plus de facilité, & pour les parler avec plus d'exactitude; l'ordre ne permettoit pas de paſſer ſous ſilence ces petites choſes, qui ſont la partie la plus importante de l'Art de Parler, comme Quintilien, l'un des plus excellens Maîtres de Rhetorique qui ait jamais été, le reconnoît en les comparant aux fondemens d'un édifice, qui en ſont la partie la plus neceſſaire, quoiqu'ils ne paroiſſent point.

Aprés que ces nouveaux Hommes ont joüé leur perſonnage; l'Auteur déclare quelle a été la veritable origine des Langues, & que ce n'eſt pas le hazard qui a fait trouver aux Hommes l'uſage de la parole. Il fait voir neanmoins que le langage eſt ſoûmis à leur volonté, & que la coûtume ou le conſentement commun des Hommes exerce un empire abſolu ſur les mots. C'eſt pourquoi aprés qu'il a montré quelles ſont les Loix que la raiſon preſcrit, il donne des regles pour connoître quelles ſont les Loix de la Coûtume, & ce qu'il faut faire pour les éprouver.

Dans le ſecond Livre, il fait remarquer

que les Langues les plus fecondes ne peuvent fournir des termes propres pour exprimer toutes nos idées, & qu'ainsi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant des termes de choses à peu prés semblables, ou qui ont quelque liaison & quelque rapport avec celles que nous voulons signifier, & pour lesquelles l'usage ordinaire ne donne point de noms propres. Ces expressions empruntées se nomment Tropes. *L'on parle de toutes les especes de Tropes, & de leur usage. L'on remarque dans ce même Livre, que comme la nature a tellement disposé nôtre corps qu'il prend des postures propres à fuïr ce qui lui peut nuire, & qu'il se dispose naturellement de la maniere la plus avantageuse pour recevoir ce qui lui fait du bien, aussi la nature nous porte à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons les effets que nous souhaitons, soit que nous voulions les porter à la colere ou à la douceur, à la haine ou à l'amour. Ces tours se nomment* Figures. *L'Auteur traite des Figures avec un soin tout particulier, ne se contentant pas de proposer leur nom avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement; il fait connoitre la nature de chaque Figure, & l'usage que l'on en doit faire.*

La facilité avec laquelle l'on parle, & le plaisir que donne un discours bien prononcé ont porté les Hommes, comme le remarque l'Auteur au commencement de son Ouvrage, à se servir de la parole plûtost que d'aucun autre signe pour exprimer leurs pensées. Ils se sont étudiez à trouver dans l'arrangement des mots, ce qui fait que le discours se prononce plus facilement, & qu'il est entendu avec plus de plaisir. L'on parle avec étenduë dans le troisiéme Livre de ces choses, de ce qu'il faut éviter, de ce qu'il faut observer dans l'arrangement des mots pour la facilité de la prononciation, & pour donner du contentement aux oreilles C'est en ce lieu-là que l'on traite des Periodes, que l'on explique l'artifice de la Versification; & aprés avoir fait remarquer ce qui peut plaire aux oreilles dans le son des paroles, l'on montre comment les regles que les Maistres prescrivent pour la composition des Periodes, & la structure des Vers en toutes les Langues, ont pour fin de faire trouver dans le discours les conditions qui en rendent la prononciation facile & agreable.

Le dernier Livre traite des Stiles, ou manieres de parler que les Hommes prennent selon leur inclination, & leurs dispositions

naturelles. On propose quelques Avis pour regler ces Styles ; & parce que chaque matiere veut être traitée d'une maniere qui lui convienne, l'Auteur enseigne comment l'on doit s'élever, ou s'abaisser à proportion que la matiere qui se traite est petite ou grande : comment la qualité du discours doit exprimer la qualité du sujet ; étant doux ou fort, austere ou fleuri selon que la nature de ce sujet le demande. Il examine quel doit estre le style des Orateurs, des Poëtes, des Philosophes, des Historiens. Enfin dans la conclusion de cet Ouvrage, il parle des ornemens du discours qu'il fait voir être une suite de l'exactitude avec laquelle un discours a été composé selon les Regles qu'il a prescrites.

Ces quatre Livres de l'Art de Parler sont suivis d'un Discours dans lequel l'Auteur donne une idée de l'Art de Persuader. Il rend raison à l'entrée de ce discours pourquoi il a separé cet Art de l'Art de Parler. Il n'est pas necessaire que j'allegue ici ces raisons. Quoique ce discours soit fort court, je croi neanmoins que l'on y trouvera une connoissance plus parfaite de l'Art de Persuader que dans les gros Volumes que l'on a composez sur cette matiere. Ainsi l'Auteur découvrant les veritables fondemens de l'Art de Parler,

& de Persuader, qui sont renfermez dans l'idée que nous avons de la Rhetorique, j'espere que ceux qui liront cet Ouvrage en retireront un fruit qui ne se rencontre point dans les Rhetoriques ordinaires, où l'on ne propose que des regles dont on ne fait point connoistre les principes.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoissances speculatives, qui ne rendent pas éloquent ceux qui les possedent, la lecture n'en seroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, l'on fait plusieurs reflexions importantes sur nostre esprit dont le discours est l'image, qui pouvant contribuër à nous faire entrer dans la connoissance de ce que nous sommes, meritent que l'on y fasse attention.

Outre cela je suis persuadé qu'il n'y a point d'esprit curieux qui ne soit bien aise de connoistre les raisons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de Parler prescrit. Lorsque l'Auteur parle de ce qui plaist dans le discours, il ne dit pas que c'est un je ne sçai quoi, *qui n'a point de nom, il le nomme, & conduisant jusques à la source de ce plaisir, il fait appercevoir les principes des regles que suivent ceux qui sont agreables. Ce qui doit donner plus de satisfaction que les*

Ouvrages mémes de ceux qui plaiſent en pratiquant ces regles. Car enfin les plaiſirs de l'eſprit ſont preferables à ceux qui touchent le corps. Ce ſeroit un déreglement, dit S. Auguſtin, que de preferer le plaiſir que cauſe la cadence des Vers à la connoiſſance de l'artifice avec lequel on les compoſe, puiſque ce ſeroit une marque qu'on feroit plus d'état des oreilles que de l'eſprit. Nonnulli perversè, magis amant verſum, quàm artem ipſam quâ conficitur verſus; quia plus auribus; quàm intelligentiæ ſeſe dederunt.

Cet Ouvrage ſera particulierement utile aux jeunes gens, parce que l'Auteur y traite toutes choſes dans un ordre naturel, & conduit l'eſprit des Lecteurs à la connoiſſance de l'Art qu'il enſeigne, par une ſuite de raiſonnemens faciles, ce que les Maiſtres ne font pas avec aſſez de ſoin. L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juſte l'eſprit des jeunes-gens, qu'ils les inſtruiſent comme l'on feroit de jeunes Perroquets, qu'ils ne leur apprennent que des noms, qu'ils ne cultivent point leur jugement en les accouſtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils leur enſeignent. De là vient que les Sciences gâtent aſſez ſouvent l'eſprit, & qu'elles corrompent ce bon ſens naturel que l'on re-

marque plus ordinairement dans ceux qui n'ont point d'Etude.

L'on n'a pas voulu grossir cet Ouvrage de plusieurs exemples qui seroient necessaires, parce que les Maistres y pourront aisément suppléer eux-mémes, en faisant remarquer à leurs Disciples les beaux endroits de ceux qui ont excellé dans la pratique de l'Art de Parler.

Cet Ouvrage ne regarde pas seulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent, & qui écrivent, les Poëtes, les Historiens, les Philosophes, les Theologiens. Quoique cet Art de Parler que l'on donne soit composé en François, ce n'est pas seulement un Ouvrage pour la Langue Françoise: On y recherche le fondement de toutes les Langues, & les Regles qui y sont proposées, ne sont particulieres à aucune Langue.





TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.



DISCOURS DANS LEQUEL ON DONNE une idée de l'Art de Persuader.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

pour donner des ſignes ſenſibles de ce qu'ils penſent, & de ce qu'ils veulent.

La diſpoſition de ces Organes eſt merveilleuſe : Nous avons une Orgue naturelle dont la Trachée-artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, eſt le canal. Les poulmons ſervent de ſoufflets ; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repouſſent en ſe reſſerrant. La partie de la Trachée-artere qui eſt proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx qui eſt entouré de Cartilages & de Muſcles, qui ſervent à l'ouvrir, ou à le fermer. C'eſt en ce lieu-là que ſe forme le ſon de la Voix. Quand l'ouverture du Larynx eſt étroite, l'air ſortant avec violence ſe froiſſe, & reçoit un mouvement qui fait le ſon de la Voix, mais qui n'eſt point encore articulée. Cette voix eſt receuë dans la bouche, où la langue la modifie, & lui donne diverſes formes, ſelon qu'elle la pouſſe ou contre les dents, ou contre le palais : qu'elle l'arreſte ou la laiſſe couler ; que la bouche eſt plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs ſentimens par la Voix : ils ſe ſont appliquez à conſiderer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des Organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres ſont les élemens du langage ; l'union de deux ou de trois lettres qui peuvent ſe prononcer de compagnie diſtinctement & facilement, fait une ſyllabe. Une ou pluſieurs ſyllabes font un mot ou une parole. Dans la ſuite de cet Ouvrage je parleray des lettres, & de leur nombre plus exactement que je ne fais pas ici ; cependant je remarqueray en paſſant que quoique le nombre des lettres ſoit petit, elles ſuffiſent neanmoins pour compoſer les termes,

je ne dis pas ſeulement des langues qui ſe parlent aujourd'hui dans tout le monde ; mais de celles qui ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la ſuite des ſiecles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres differentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manieres poſſibles, l'on peut premierement faire cinq cent ſeptante-ſix mots de deux lettres ; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui ſera vingt-quatre fois plus grand ; c'eſt à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, ſix à ſix, le nombre des mots de cinq lettres ſera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre : celui des mots de ſix lettres ſera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainſi le nombre des mots de ſix, de ſept, de huit lettres, & des autres ſuivans augmente dans la même proportion ; ce qui va ſi loin que l'imagination ſe confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differents mots que l'on peut faire de la combinaiſon de vingt-quatre lettres. Il eſt vrai que l'on ne pourroit pas ſe ſervir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit pluſieurs qui ne ſe pourroient prononcer diſtinctement, & facilement ; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit ſe ſervir, eſt preſque infini, & nous donne ſujet d'admirer la ſageſſe de Dieu qui ayant donné l'uſage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs differentes penſées, a voulu que la fecondité de la parole répondit à celle de leur eſprit.

La parole eſt un aſſemblage de ſons de la voix que les hommes ont établis pour être les ſignes de leurs penſées ; & qui par conſequent ont la force de réveiller les idées, auſquelles ils les ont attachées.

Il eſt important de bien marquer la diſtinction qui eſt entre l'ame des paroles, & leur corps; c'eſt à dire entre ce qu'elles ont de corporel, & ce qu'elles ont de ſpirituel; ce que les oyſeaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous eſt particulier. Les idées qui ſont preſentes à nôtre eſprit, lorſqu'il commande aux Organes de la Voix de former les ſons qui ſont les ſignes de ces idées, ſont l'ame des Paroles: Les ſons que forment les Organes de la Voix, & qui n'ayant rien de ſemblable en eux-mémes à ces idées, ne laiſſent pas de les ſignifier, ſont la partie materielle, ou le corps des paroles.

CHAPITRE II.

La parole eſt un tableau de nos penſées. Avant que de parler il faut former dans nôtre eſprit le deſſein de ce tableau.

PUiſque les paroles ſont des ſignes qui repreſentent les choſes qui ſe paſſent dans nôtre eſprit, l'on peut dire qu'elles ſont comme une peinture de nos penſées, que la langue eſt le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots ſont les couleurs. Ainſi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'aprés qu'ils ont fait dans leur eſprit l'image de ce qu'ils veulent repreſenter ſur la toile, il faut avant que de parler former en nous-mémes une image reglée des choſes que nous penſons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, ſi nous ne l'appercevons nous-mêmes fort nettement. Nôtre diſ-

cours n'eſt qu'une copie de l'original qui eſt en nôtre tête : il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'eſt donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'eſt à dire la langue, & que d'appliquer les couleurs qui ſont les paroles, il faut bien ſçavoir ce que l'on veut dire, & le diſpoſer d'une maniere reglée ; de ſorte que lorſque le diſcours exprimera fidelement nos penſées, les Lecteurs y voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur repreſenter.

C'eſt à ceux qui traitent l'art de penſer, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penſées. Chaque art a ſes bornes qu'il ne faut pas paſſer ; je n'entreprendray donc pas de preſcrire ici des regles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choſes qui ſont la matiere du diſcours. J'avertiray ſeulement, que l'on doit mediter ſon ſujet, faire deſſus toutes les reflexions neceſſaires pour ne rien oublier qui puiſſe contribuer à ſon éclairciſſement ; prenant garde auſſi de ne pas accabler l'eſprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choſes, & de ne pas rendre ſon diſcours confus par des explications trop étenduës. L'Abondance cauſe ſouvent la ſterilité : nous voyons que les Laboureurs craignent la trop grande fecondité des grains encore en verd, qu'ils la previennent, & qu'ils en font manger en herbe une partie à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une ſcience, un raiſonnement, ſi nôtre eſprit ne ſupplée les choſes neceſſaires, & s'il ne retranche celles qui ſont ſuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'inſtruire; un livre qui ne dit que la moitié des choſes, ne donne que des connoiſſances imparfaites ; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare,

on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le fueilleter. Aprés avoir donc ramassé avec exactitude toutes les choses qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les resserrer, leur donner de justes bornes, & faire un choix severe de ce qui est absolument necessaire, & rejetter ce qui est superflu. On doit envisager continuellement le terme où l'on veut arriver, & prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne passe vite par dessus les choses de peu d'importance, & qui ne sont pas essentielles, l'esprit du Lecteur est diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le sont.

Cette breveté si necessaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne consiste pas dans le seul retranchement de tout ce qui est inutile; elle demande que l'on fasse entrer dans le discours, de certaines circonstances qui en relevent l'éclat, & qui tiennent lieu de plusieurs choses que l'on ne dit pas. Il faut imiter pour cela l'artifice dont se servit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour representer dans une petite table la grandeur prodigieuse d'un Geant; il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui se joüoient autour de lui. L'un mesuroit sa tête, un autre appliquoit un Thyrse à son pouce, faisant connoître par cette invention ingenieuse quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mesurées avec le Thyrse d'un Satyre. Ces inventions demandent beaucoup d'esprit, & d'application. C'est pourquoi un Auteur fort celebre qui avoit cette addresse de renfermer beaucoup de choses en peu de paroles, s'excuse agreablement de ce que l'une de ses lettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

CHAPITRE III.

Pour marquer les differens traits du tableau, dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.

COmme l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differens traits des choses qu'on y doit representer : il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans nôtre esprit, avec des mots qui soient tous d'un méme ordre. Apprenons de la nature méme quelle doit être cette distinction ; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la nature les ayant fait naître separément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes ; & faisons sortir de la terre ou descendre du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la Parole. Ce spectacle est agreable : il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps ; mais apparemment ils se lasseroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de temps l'usage de la parole.

Nous ne pouvons découvrir quelle forme ils donneroient à leur langage qu'en considerant ce que nous ferions, si nous étions dans cette compagnie. La diversité des mots n'étant donc necessaire qu'à cause des differentes choses qui se passent dans nôtre esprit, & que nous voulons faire connoître ; faisons attention à ce qui se passe en nous-mémes, afin d'appercevoir ce qu'il faut faire pour peindre exa-

ctement tous les differens traits de nos penſées.

Tout ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit eſt ou une action ou une paſſion. Les paſſions ſont ces mouvemens d'amour, de haine, de colere, & les autres que nous reſſentons dans de certaines occaſions. Toutes les actions ou operations de nôtre eſprit ſe rapportent ordinairement à trois principales, dont la premiere eſt la perception, par laquelle nous appercevons ce qui eſt dans nous-même, & par le moyen de nos ſens, ce qui eſt hors de nous. La ſeconde eſt le jugement ; juger c'eſt aſſurer d'une choſe, ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas. La troiſiéme eſt le raiſonnement. L'on appelle idée la forme d'une penſée qui eſt l'objet d'une perception. Par exemple, lorſque le Soleil frappe mes yeux par ſa lumiere, ce qui eſt pour lors preſent à mon eſprit, & ce que j'apperçois en moi-même, eſt l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, lorſque cet aſtre ne paroiſt plus. Ainſi nous avons l'eſprit plein des idées d'une infinité de choſes materielles que nous avons vûes, & de pluſieurs veritez qui n'y ſont point entrées par la porte des ſens.

Sans doute ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers ſoins à faire des mots pour être les ſignes de toutes ces idées, qui ſont les objets de nôtre perception, qui eſt comme nous venons de le dire la premiere operation de l'eſprit. Dans l'infinie varieté des mots, il n'eſt pas difficile de trouver des ſignes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom. Comme l'on ſe ſert naturellement de ces premieres connoiſſances, nous pouvons croire que lorſque d'autres choſes ſe preſenteroient à leur eſprit qui ſeroient ſemblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils ſe ſervi-

roient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choſes auſquelles ils les appliqueroient. L'experience me le perſuade, lorſque le mot propre ne vient pas aſſez-tôt à la bouche, on ſe ſert du nom d'une autre choſe qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des choſes à peu-prés ſemblables different peu entr'eux: D'un ſeul mot pluſieurs autres mots prennent leur racine, comme il eſt facile de le voir dans les Dictionaires des langues qui nous ſont connuës.

Un même mot ſe peut diverſifier en pluſieurs manieres: par la tranſpoſition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le compoſent, ou par l'addition d'une nouvelle voyelle ou d'une conſone; par le changement de la terminaiſon: de ſorte qu'il n'eſt pas difficile, lorſqu'on communique le nom propre d'une choſe à toutes celles qui lui ſont ſemblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choſes ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom.

Apres cet établiſſement les mots qu'ils auroient choiſis, & qui par eux-mêmes ne ſignifioient rien, auroient la force d'exciter les idées des choſes auſquelles ils les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer ſouvent lorſque ces choſes leur étoient preſentes, les idées de ces choſes, & de ces mots ſe ſeroient liées: de ſorte que l'une ne pourroit pas être excitée ſans l'autre. Comme quand nous avons vû ſouvent une perſonne avec un certain habit, d'abord que nous penſons à elle, l'idée de cet habit ſe preſente à nous, & la ſeule idée de cet habit fait que nous penſons à cette perſonne.

CHAPITRE IV.

Des noms Subſtantifs, & Adjectifs, des Articles. Du nombre, & des cas des noms.

Les mots qui ſignifient les objets de nos penſées, c'eſt à dire les choſes, ſont appellez Noms. On conſidere en chaque choſe ſon être, ou ſa maniere d'être. L'être d'une choſe, par exemple, l'être de la cire, eſt la ſubſtance de la cire : la figure ronde ou quarrée, laquelle ſe peut changer ſans qu'elle ceſſe d'être cire, ſont ſes manieres d'être. Etre ignorant ou ſçavant, ſont des manieres de nôtre être. Il faut donc neceſſairement qu'entre les Noms, les uns ſoient deſtinez à ſignifier la ſubſtance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Subſtantifs*, ceux qui marquent l'être abſolu d'une choſe : & *Adjectifs* : ceux qui n'en marquent que la maniere ; parce qu'ils ne ſubſiſtent que par le nom ſubſtantif auquel on les ajoûte. Dans ces deux mots *Terre Ronde*, le premier eſt un nom ſubſtantif, & le ſecond qui ne ſignifie que la maniere de l'être de la terre eſt adjectif. Les noms ſubſtantifs deviennent adjectifs ; ou plûtôt les choſes qui ſont des êtres abſolus, & des ſubſtances, ſont exprimées par des noms adjectifs, lors que l'on conſidere qu'elles ſont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux ſont des ſubſtances, mais parce qu'on les applique à d'autres ſubſtances, on en fait des adjectifs, comme ſont ces adjectifs, *doré*, *ar-*

genté, *estamé*. *plombé*, & les autres.

Les noms signifient ordinairement les choses d'une maniere vague & generale : Les articles dans les langues où ils sont en usage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette signification, & l'appliquent à une chose particuliere. Quand on dit, c'est un bon-heur que d'étre *Roy*, cette expression est vague, mais si vous ajoûtez l'article, *le*, devant *Roy*, en disant, c'est un bonheur que d'être *le Roy*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roy de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainsi les articles contribuënt merveilleusement à la clarté du discours ; c'est pourquoi il se peut faire que ces nouveaux hommes en se faisant un langage ne les oublíroient pas, & que la necessité de déterminer la signification vague des mots, les leur feroit trouver.

Les differentes manieres de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaisons, dont l'une fait connoître que la chose dont on parle est singuliere, c'est à dire seule en nombre ; l'autre qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle fait partie d'un nombre : ce qui fait dire que les noms ont deux nombres ; le singulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison du nombre singulier marque un seul homme, mais avec la terminaison du nombre pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plusieurs hommes. La consone, *s* qu'on ajoûte à la terminaison du nombre singulier tient lieu dans cette occasion de ce mot *tous*, ou *plusieurs*.

Nous ne considerons pas toujours simplement les choses qui sont les objets de nos pensées, nous les

comparons avec d'autres ; nous faiſons reflexion ſur le lieu où elles ſont, ſur le temps de leur durée, ſur ce qu'elles ont, ſur ce qu'elles n'ont pas, & ſur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. On a beſoin de termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la ſuite & la liaiſon de toutes les idées que la conſidération de ces choſes excite dans nôtre eſprit. Dans quelques langues les differentes terminaiſons d'un même nom, qui font que les chûtes ou finales en ſont differentes, ſuppléent à ces mots qui ſont neceſſaires pour exprimer les rapports d'une choſe. Ces chûtes que l'on nomme ordinairement *Cas*, ſont ſix dans chaque nombre, dans le ſingulier & dans le pluriel. *Le Nominatif, le Genitif, le Datif, l'Accuſatif, le Vocatif & l'Ablatif.* Un même nom, outre la principale idée de la choſe qu'il ſignifie, enferme un rapport particulier de cette choſe avec quelqu'autre, ſelon qu'il eſt ou au genitif ou au datif ; &c. *Le Nominatif* ſignifie ſimplement la choſe, *le Genitif* ſon rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis* ; *le Datif*, le rapport qu'elle a avec celle qui lui eſt profitable ou nuiſible, *utilis reipublicæ* ; *l'Accuſatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit ſur elle, *Cæſar vicit Pompeium*. On met le nom au *Vocatif*, lors qu'on adreſſe ſon diſcours à la perſonne, ou à la choſe que ce nom ſignifie ; *l'Ablatif* a une infinité d'uſages. Il eſt impoſſible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne ſouffrent point ces chûtes differentes, ſe ſervent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chûtes, comme ſont en nôtre langue *de, du, à, par, le, les, aux, des, &c.* Les Adverbes auſſi ont un uſage peu different de la chûte

des noms; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe, *ſagement*, a la force de ces deux mots, *avec ſageſſe.* Les differens rapports que les choſes ont entr'elles, de lieu, de ſituation, de mouvemens, de repos, de diſtance, d'oppoſition, de comparaiſon ſont infinis. On ne peut parler un moment ſans avoir beſoin d'en exprimer quelqu'un à l'occaſion des choſes dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faiſons trouver de compagnie, n'inventaſſent bien-tôt des moyens de marquer ces rapports, ou par des particules, comme dans nôtre langue dont les noms n'ont point ces chûtes differentes, ou par les differentes terminaiſons des noms des choſes mêmes, comme dans la langue Greque, & dans la Latine.

CHAPITRE V.

Des Verbes, de leurs perſonnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur voix active & paſſive, &c.

SI nous faiſons attention à ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, nous remarquerons que l'on conſidere rarement les choſes ſans en faire quelque jugement; ainſi aprés que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour ſignifier les objets de leurs perceptions: ils chercheroient ſans doute des termes pour marquer leurs jugemens, c'eſt à dire cette action de l'eſprit par laquelle on juge en aſſeurant qu'une choſe eſt telle, ou qu'elle n'eſt pas telle. La partie du diſcours qui exprime un jugement, s'appelle propoſition. Or une propoſition

enferme neceſſairement deux termes, l'un appellé *ſujet*, qui eſt ce dont on affirme ; le ſecond qui eſt ce qui eſt affirmé, que l'on nomme attribut ; comme dans cette propoſition, *Dieu eſt juſte*, *Dieu* eſt le ſujet, *juſte* qui eſt le ſecond terme eſt appellé attribut, qui eſt ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribuë au ſujet de la propoſition. Outre cela une propoſition eſt compoſée d'un troiſiéme terme qui lie le ſujet avec l'attribut, & qui marque cette action de l'eſprit par laquelle il juge, affirmant l'attribut du ſujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, comme l'Auteur de la Grammaire generale & raiſonnée l'a judicieuſement remarqué, ſont des mots qui ſignifient l'affirmation.

Un ſeul mot ſuffiroit pour marquer toutes les operations ſemblables de nôtre entendement, tel qu'eſt ce Verbe *Etre*, qui eſt le ſigne naturel & ordinaire de l'affirmation ; mais ſi nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vêcu dans tous les ſiecles paſſez, le deſir d'abreger leur diſcours, les porteroit ſans doute à donner à un même mot la force de ſignifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait dans toutes les langues, qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui eſt affirmé ; par exemple, celui-ci *je lis*, marque une affirmation, & en même temps l'action que je fais lors que je lis. Ces mots, comme nous avons dit, ſont appellez Verbes. Quand on leur ôte la force de ſignifier l'affirmation, ils entrent dans la nature des noms ; auſſi on en fait le même uſage que des noms, comme quand on dit *le boire, le manger* ; Ces mots ſont de veritables noms.

Comme la repetition trop frequente des mêmes

mots eſt deſagreable & choquante, & que cependant on eſt obligé de parler ſouvent des mêmes choſes, en toutes les langues qui nous ſont connuës, on a établi de petits mots, pour tenir la place de ces noms qui pour cette raiſon ſont appellez *Pronoms*. On compte trois pronoms; Le pronom de la premiere perſonne, tient lieu du nom de celui qui parle, comme *Moy*, *Ie*. Le Pronom de la ſeconde perſonne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu*, *Toy*. Celui de la troiſiéme perſonne tient lieu de la perſonne, ou de la choſe dont on parle, comme *Il*, *Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms; le Pronom de la premiere perſonne au pluriel, tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celui de la ſeconde perſonne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous*; & le Pronom de la troiſiéme perſonne au pluriel tient la place des noms des perſonnes, & des choſes dont on parle, *Ils*, *Elles*.

Pour éviter encore la repetition ennuyeuſe de ces Pronoms qui reviennent ſouvent, dans les anciennes langues l'on ajoûte aux verbes quelque terminaiſon qui tient lieu de ces Prónoms. C'eſt pourquoi un ſeul verbe peut faire une propoſition entiere. Ce verbe *Verbero* comprend le ſens de cette propoſition: *Ego ſum verberans*; outre qu'il marque l'affirmation, & la choſe affirmée, il ſignifie encore la perſonne qui frappe, qui eſt celle qui parle d'elle-même; parce que ce verbe a une terminaiſon qui tient lieu du Pronom de la premiere perſonne.

Ce que l'on aſſeure du ſujet d'une propoſition eſt ou paſſé, ou preſent, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes, ont la force de marquer la cir-

conſtance du temps de la choſe qui eſt affirmée. Les circonſtances du temps ſont en grand nombre. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport au preſent, comme lors que nous diſons : *Ie liſois lors qu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture eſt paſſée au regard du temps auquel je parle ; mais je la marque preſente au regard de la choſe dont je parle, qui eſt l'entrée d'un tel. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport à un autre temps paſſé. *I'avois ſoupé lorſqu'il eſt entré*, ces deux actions ſont paſſées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons conſiderer le temps paſſé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini : marquer preciſement quand une action s'eſt faite, ou dire ſimplement qu'elle s'eſt faite. Nous conſiderons le futur en la même maniere, enviſageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons ſçavoir ſi dans cette nouvelle langue, dont nous parlons, toutes ces differentes circonſtances des temps y ſeroient marquées par autant d'inflexions particulieres ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent diſtingué avec la même exactitude toutes ces circonſtances du temps. Les verbes chez les Hebreux n'ont que deux temps, le preterit ou le paſſé, & le futur ; ils n'ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diverſité du temps. Ils ſe ſervent de l'inflexion du futur pour ſignifier le temps preſent. Les Grecs ſont plus exacts, leurs verbes ont tous les temps dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portaſſent au moins les ſignes de quelqu'une de ces circonſtances, puiſque dans toute propoſition il faut déterminer le temps de l'attribut, & que le deſir d'abreger

breger le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *J'aimerai*, l'inflexion du temps futur que je donne à ce verbe, *aimer*, me délivre de la peine de dire cette longue phrase, *Il arrivera un temps que je seray aimant.* Quand je dis: *J'ai aimé*, cette inflexion du preterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *Il a été un temps passé que j'étois aimant.*

Les Verbes ont des modes, c'est à dire qu'ils signifient outre les circonstances du temps, les manieres de l'affirmation. Le premier mode est l'*Indicatif* qui démontre & indique simplement ce que l'on asseure. Le second mode est l'*Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui est de faire connoitre que l'on ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisiéme est l'*Optatif*, qui ne se trouve que chez les Grecs: celui-là exprime le desir ardent qu'on a qu'une chose arrive. Le quatriéme mode est le *Subjonctif*, ainsi nommé, parce qu'il y a toujours quelque condition jointe à ce que l'on asseure; *je l'aimerois, s'il m'aimoit* si cette condition n'étoit exprimée apres le subjonctif, le sens seroit suspendu. Le cinquiéme mode est l'*Infinitif*. Un verbe dans ce mode a une signification fort étenduë, & fort indéterminée, comme *boire*, *manger*, *être aimé*, *être frapé*. Nous verrons dans les suite que les infinitifs ont la force de lier deux propositions, & que c'est le principal usage que l'on fait des infinitifs.

Le sixiéme mode est le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque simplement que la chose affirmée, & ne signifie point l'affirmation. C'est pourquoi les participes sont ainsi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même temps dépoüil-

lez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la chose que signifie le verbe frapper : mais qui dit *frappé* n'affirme rien, s'il n'ajoûte ou ne sousentend, *il est*, ou *il a été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe, *Estre, sum, es, est*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action qui est affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le second celui qui la reçoit. Dans une action on considere celui qui en est auteur, qui agit, & celui sur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patient*. Il est necessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle : si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons, & inflexions differentes, qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Petrus amat, & Petrus amatur* : Pierre aime, & Pierre est aimé. Dans la premiere proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui porte de l'amour : Dans la seconde ce mesme verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est *Pierre* qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-être qu'ils negligeroient de comprendre dans un seul verbe plusieurs autres circonstances d'une action : Si elle a été faite avec diligence, si l'auteur de cette action agit sur lui-mesme, s'il l'a fait faire par quelqu'autre ; ce que les Hebreux signifient par leurs verbes, selon les inflexions qu'ils leur donnent. Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne sont point essentiel-

les, & qui ſont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas ſçavoir ſi nôtre nouvelle troupe les negligeroit, & ſe contenteroit de celles qui ſont eſſentielles, & ſans leſquelles on ne peut ſe faire entendre.

CHAPITRE VI.

Ce grand nombre de declinaiſons des noms & de conjugaiſons des verbes n'eſt point abſolument neceſſaire. Propoſition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire ſe pourroit apprendre en moins d'une heure.

LEs hommes veulent s'exprimer d'une maniere prompte & facile : ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diverſité de declinaiſons des noms ; & cette multitude de differentes conjugaiſons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât pluſieurs choſes, afin qu'ils puſſent s'exprimer plus promptement, pour cela ils ont donné pluſieurs inflexions à un même verbe comme nous venons de le voir. Ils ont eu auſſi égard à la facilité, & à la douceur de la prononciation, ce qui a cauſé dans les langues une infinité de choſes, dont on ſe pourroit paſſer s'il n'eſtoit queſtion que de faire comprendre ce que l'on penſe. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous compoſez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes, ne peuvent ſouffrir ſans violence les mêmes chutes, & les mêmes inflexions. C'eſt pourquoi dans la langue Latine & dans la Greque où les noms ont de differentes chutes ou cas, l'on voit

plusieurs manieres de decliner les noms. Dans ces mêmes langues, & presque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaisons des verbes, que la seule douceur de la prononciation rend necessaires; car elles ne marquent aucune circonstance particuliere de l'action que le verbe affirme. On peut conter trente-six differentes conjugaisons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a treize conjugaisons de verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la passive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer; il en est de même de la langue Latine, & de plusieurs autres langues. C'est ce qui grossit les Grammaires de ces langues, & ce qui en rend l'étude difficile.

Nous ne pouvons pas sçavoir, comme j'ai déja dit, si ces nouveaux hommes ne se feroient point une maniere de parler moins délicate, mais plus simple. Les Tartares, Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaison; tous leurs verbes n'ont que deux temps, sçavoir le passé & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif est *Kou*, c'est aussi celle du gerondif. La marque de l'imperatif est *B*. Celle du participe adjectif est *Gi*. Les premieres, secondes & troisiémes personnes plurieles & singulieres des verbes ne sont point marquées par des inflexions particulieres; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur declinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel. *Mours* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs se forment en

ajoûtant la particule *Toutta*, qui signifie plus. Le *Mien*, le *Tien* s'exprime de la sorte. *Mourini* ou *Manai mouri* mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval. *Teanai-mouri*, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment en ajoûtant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de temps devînt commune à tous les peuples du monde ce qui seroit tres-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire, que celle de la langue des Tartares; aussi avant que d'avoir vû une relation de cette langue dans le Recuëil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voila ce que j'en avois dit dans la premiere edition de cet ouvrage. On a quelquefois proposé de faire une nouvelle langue qui pouvant être apprise en peu de temps devînt commune à toute la terre. Je conjecture que le secret de ceux qui faisoient cette proposition consistoit à faire que cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots; ils auroient marqué chaque chose par un seul terme, & auroient fait que ce seul terme avec quelque petit changement eût pû signifier toutes les autres choses qui se rapportent à celle-là. Ils auroient fait tous les noms indeclinables, marquant leurs differens cas par des particules, & les trois genres par trois terminaisons. Ils n'auroient fait que deux conjugaisons, l'une pour l'actif, & l'autre pour le passif: Encore chaque temps n'auroit point eu ces differentes terminaisons, qui tiennent lieu de pronoms:

de sorte que toute la Grammaire de cette langue se pourroit apprendre en tres-peu de temps.

CHAPITRE VII.

Comment l'on peut exprimer les autres operations de nostre esprit, & les passions ou affections de nostre volonté.

NOus avons vû comment l'on marque les deux premieres operations de l'esprit, les perceptions ou idées que l'on apperçoit, & les jugemens que l'on fait des choses que l'on a apperçuës: Voïons de quelle maniere nous pouvons exprimer la troisiéme operation qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous concluons la verité ou la fausseté d'une troisiéme proposition obscure & contestée. Comme si pour prouver que Milon est innocent, nous disions: Il est permis de repousser la force par la force; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou plusieurs propositions. Ainsi il est évident que nous n'avons besoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules, *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puisque*, *&c.* Quelques Philosophes reconnoissent une quatriéme operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode.* Par cette operation on dispose, & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut exprimer cette disposition, & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de nôtre eſprit, comme ſont celles par leſquelles nous diſtinguons, nous diviſons, nous comparons, nous allions les choſes, ſe rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & ſe marquent avec des particules qui reçoivent differens noms ſelon leur different office. Celles qui uniſſent ſont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui diviſent *negatives*, & *adverſatives*, comme *non*, *mais*. Les autres ſont *conditionelles*, comme *Si*, *&c* Toutes ces particules ne ſignifient point les objets de nos penſées, mais quelqu'une de ces actions dont nous venons de parler.

Le diſcours n'eſt qu'un tiſſu de pluſieurs propoſitions; c'eſt pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaiſon de pluſieurs propoſitions qui ſe ſuivent. Nôtre, *Que*, François qui répond à l'ὅτι des Grecs, fait cet office. Comme quand on dit: *Ie ſçay que Dieu eſt bon*, il eſt évident que ce mot, *Que*, unit ces deux propoſitions. *Ie ſçay*, & *Dieu eſt bon*: il marque que l'eſprit lie enſemble ces deux propoſitions. Pour abreger, on met le verbe de la ſeconde propoſition à l'infinitif; & c'eſt un des plus grands uſages de l'infinitif de lier ainſi deux propoſitions: par exemple, *Pierre croit tout ſçavoir* pour *Pierre croit qu'il ſçait tout*.

Nous ſçavons de quelle maniere on peut ſignifier les actions de nôtre ame; voyons à preſent ce que la nature feroit faire à cette troupe de nouveaux hommes, pour donner des ſignes de leurs paſſions, c'eſt à dire, de l'eſtime ou du mépris, de l'amour ou de la haine, qu'ils auroient des choſes qui ſeroient l'objet de leurs penſées & de leurs affections. Le diſcours eſt imparfait lorſqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de nôtre volonté; & il ne reſſemble à nôtre eſprit, dont il doit être l'i-

mage, que comme des cadavres ressemblent aux corps vivans; ainsi ils seroient obligez de chercher les moyens d'exprimer leurs passions.

Il y a des noms qui ont deux idées, celle qu'on doit nommer l'idée principale, represente la chose qui est signifiée; l'autre que nous pouvons nommer accessoire, represente cette chose revêtuë de certaines circonstances. Par exemple, ce mot, *Menteur*, signifie bien une personne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité; mais outre cela il fait connoître que l'on regarde celui à qui l'on fait ce reproche, comme une méchante personne, qui par une honteuse malice a caché la verité, & qui par consequent est digne de haine & de mépris.

Ces secondes idées que nous avons nommées accessoires; s'attachent d'elles-mêmes aux noms des choses, & se lient avec leur idée principale, ce qui se fait ainsi. Lorsque la coûtume s'est introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on estime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de sorte qu'aussi-tôt qu'une personne les emploie, l'on conçoit qu'elle estime les choses dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque passion, l'air, le ton de la voix, & plusieurs autres circonstances font assez connoître les mouvemens de nôtre cœur. Or les noms dont nous nous servons dans ces occasions, peuvent dans la suite du temps renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: Comme lorsque nous avons vû plusieurs fois un ami vêtu d'une certaine maniere, cette sorte de vêtement est capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que presque tous les noms propres des choses naturelles ont des idées accessoires sales, parce que les débauchez ne parlant de ces choses que d'une maniere insolente & deshon-

deshonnêtes, les sales images de leur esprit se sont attachées à ces noms; comme un sage Payen s'en est plaint il y a long-temps: Nous n'avons, dit-il, presque plus de mots chastes & honnêtes. *Honesta nomina perdidimus.*

Ainsi les mots contractant eux-mêmes ces idées accessoires, c'est à dire qui representent les choses, & la maniere dont ces choses sont conçuës, nôtre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue, il y auroit des termes qui exprimeroient les differens mouvemens de haine ou d'amour, de mépris ou d'estime qui regnent en ceux qui parleroient. Outre cela comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage les passions se peignent elles-mêmes dans le discours, & elles ont des caracteres qui se forment sans étude & sans art.

CHAPITRE VIII.

Construction des mots ensemble. Regles de cette construction.

APrés avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un sens, ne portent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on n'apperçoit où ils se rapportent, le discours ne forme aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manieres des choses. Les premiers

ſont appellez ſubſtantifs, les ſeconds ſont nommez adjectifs : Ainſi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des ſubſtantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propoſition le terme qui en eſt l'attribut ſe rapporte à celui qui en eſt le ſujet : ce rapport doit donc être exprimé.

Dans les langues connuës, les noms ſont diſtinguez par des terminaiſons differentes en deux genres : Nous appellons le premier le genre Maſculin, le ſecond le genre Feminin. La bizarrerie de l'uſage eſt étrange dans cette diſtribution : tantôt il a déterminé le genre par le ſexe, faiſant de maſculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme : & de genre feminin les noms de femme, & ce qui regarde ce ſexe, n'ayant égard qu'à la ſeule ſignification : & tantôt ſans conſiderer, ni la terminaiſon, ni la ſignification, il a donné aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adjectifs, & les autres mots qui ſignifient plûtôt les manieres des choſes, que les choſes, ont ordinairement deux terminaiſons, une maſculine, l'autre feminine. Les verbes Hebreux ſont capables de differens genres, auſſi bien que les noms.

Cette difference de genre ſert à marquer la liaiſon des membres du diſcours, & la dépendence qu'ils ont les uns des autres. On donne toujours aux adjectifs le genre de leurs ſubſtantifs ; c'eſt à dire que ſi le nom ſubſtantif eſt maſculin, ſon adjectif a une terminaiſon maſculine ; & c'eſt cette terminaiſon qui fait connoitre à qui il appartient. Lorſqu'un être eſt multiplié, ſes manieres ſont auſſi multipliées ; il faut donc encore que les adjectifs ſuivent le nombre ſingulier ou pluriel de leur ſubſtantif. Les verbes ont deux nombres, com-

me les noms : au ſingulier ils marquent que le ſujet de la propoſition eſt un en nombre : au pluriel leur ſignification enferme la pluralité de ce ſujet ; par conſequent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou ſouſ-entendu qui eſt le ſujet de la propoſition.

Les hommes ſont quelquesfois ſi occupez des choſes, qu'ils ne font pas reflexion ſur leurs noms ; ils ne prennent pas garde quel eſt le genre de ces noms, quel eſt leur nombre ; ils reglent leur diſcours par les choſes : ils placent le verbe au pluriel, quoique le nombre auquel il ſe rapporte ſoit ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars merſi tenuère ratem*, pour *pars merſa tenuit ratem* ; parce que ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt de feminin & au ſingulier, il enviſage les hommes dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt ſix heures*, conſiderant *ces ſix heures*, comme un ſeul temps déterminé, qui eſt nommé ſix heures. Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux à qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Latin, *triſte lupus ſtabulis*, ſouſ-entendant ce mot *negotium*.

Les Maiſtres de l'art nomment *Figures* les manieres de parler qui ſont extraordinaires. Il y a des figures de Rhetorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame eſt agitée dans les paſſions, où elles forment une cadence agreable. Les figures de Grammaire ſe font dans la conſtruction lorſque l'on s'éloigne des regles ordinaires ; par exemple cette maniere de s'exprimer, *triſte lupus ſtabulis*, dont nous venons de parler, eſt une figure que les Grammairiens appellent *Syllepſe*, ou *Conception* ;

parce que pour lors l'on conçoit le ſens autrement que les mots ne portent, & qu'ainſi l'on fait la conſtruction ſelon le ſens, & non ſelon les paroles. On peut quelquefois ſe ſervir d'expreſſions differentes qui donnent une même idée, de ſorte qu'il ſemble indifferent de ſe ſervir de l'une plûtôt que de l'autre, comme *dare claſſibus auſtros* ou *dare claſſes auſtris*, Expoſer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, ſont deux expreſſions qui ſont peu differentes. Lorſque de ces deux façons de parler on choiſit celle qui eſt moins ordinaire, cela s'appelle *Enallage* ou *changement.*

CHAPITRE IX.

Il faut exprimer toutes les principales Idées, ou traits du Tableau que l'on a formé dans ſon eſprit.

LE diſcours eſt imparfait lorſque l'on n'y lit pas tous les traits de la forme des penſées de celui qui parle. Il faut donc quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le diſcours un ſigne qui la repreſente. Mais auſſi il faut obſerver qu'il y a des mots qui ont la force de ſignifier beaucoup de choſes, & qui outre leurs idées principales, peuvent en réveiller pluſieurs autres, du nom deſquelles ils font par conſequent l'office. Lorſque toutes nos idées ſont exprimées avec leur liaiſon, il eſt impoſſible que l'on n'apperçoive ce que nous penſons, puiſque nous en donnons tous les ſignes neceſſaires. C'eſt pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent ſim-

plement, qui expriment les pensées d'une maniere naturelle, dans le même ordre, dans la même étenduë qu'elles ont dans leur esprit. Il est vrai qu'un discours est languissant quand on donne à chaque chose qu'on veut signifier des termes particuliers : On ennuye ceux qui écoutent s'ils ont l'esprit prompt. Outre cela l'ardeur que l'on a de faire connoitre ce que l'on pense, ne souffre pas ce grand nombre de paroles ; car on voudroit s'il estoit possible, s'expliquer par un seul mot ; c'est pourquoi on choisit des termes qui puissent exciter plusieurs idées, & par consequent tenir la place de plusieurs paroles : l'on retranche ceux qui étant oubliez ne peuvent causer d'obscurité. La regle que l'on doit tenir, c'est d'avoir égard à la qualité de l'esprit de ceux à qui on parle : si ce sont des personnes simples, il ne faut rien laisser à deviner, & dire les choses abondamment.

Le retranchement de quelque partie du discours qui se peut suppléer, est une figure de Grammaire, qui se nomme *Ellipse*. Cette expression Latine : *Paucis te volo*, ou sont supprimées ces paroles, *Verbis alloqui*, est une Ellipse. Cette figure est fort commune dans les langues Orientales : les peuples d'Orient sont chauds & prompts, ainsi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui se peut sous-entendre. Nôtre langue ne se sert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire, elle aime la netteté & la naïveté ; c'est pourquoi elle exprime les choses autant qu'il se peut dans l'ordre le plus naturel, & le plus simple.

Lorsque nous parlons, nous devons avoir un soin particulier des principales choses, & choisir pour elles des expressions qui fassent sur l'esprit de

ceux qui écoutent de fortes impreſſions, ſoit par la multitude des idées qu'elles contiennent, ſoit par leur étenduë. Les Peintres groſſiſſent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoibliſſent celles des autres traits, afin que l'obſcurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choſes, & qui ne ſont pas de l'eſſence d'un diſcours, ne veulent être dites qu'en paſſant. C'eſt une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phraſes; c'eſt détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il eſt important qu'il conſidere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien differentes contre le juſte choix que l'on doit faire d'expreſſions ſerrées ou étenduës, ſelon que la matiere le demande. Les uns ſont diffus, les autres ſont ſecs;les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns ſont ſteriles, les autres ſont trop feconds. Les premiers ne repreſentent que la carcaſſe des choſes, & leurs ouvrages ſont ſemblables aux premiers deſſeins ou *eſquiſſes* d'un Tableau dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche, & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fecondité des derniers étouffe les choſes. Il faut apporter un juſte temperament. Aprés que le Peintre a tiré tous les traits neceſſaires, ceux qu'il ajoûte en ſuite gâtent les premiers. Les paroles ſuperfluës obſcurciſſent les neceſſaires; elles empêchent que le diſcours ne ſoit coulant, elles laſſent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.

La politeſſe d'un diſcours conſiſte en partie dans

un retranchement ſevere de toutes ces paroles perduës qui en ſont comme les ordures. Un corps n'eſt poli qu'aprés qu'on a ôté avec la lime les petites parties qui rendoient ſa ſurface raboteuſe.

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette repetition des mêmes choſes, qui ne ſert qu'à rendre le diſcours plus long & plus ennuyeux. Lorſque l'on dit beaucoup plus qu'il n'eſt neceſſaire, & que le diſcours eſt chargé de paroles ſuperfluës, ce defaut eſt nommé *Périſſologie*. Neanmoins on n'eſt pas obligé de ménager ſes paroles avec tant de ſcrupule que l'on ne puiſſe mettre quelque mot de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin, *Vivere vitam*, *auribus audire*. Cette maniere de parler qui eſt figurée, ſe nomme *Pleonaſme* ou *abondance*.

CHAPITRE X.

De l'ordre & de l'arangement des mots. De la netteté & des vices qui y ſont oppoſez.

POur l'ordre des mots, & les regles qu'il faut garder dans l'arangement du diſcours, la lumiere naturelle montre ſi vivement ce qu'il faut faire, que nous ne pouvons ignorer ce que feroient ceux à qui nous l'avons donnée pour maîtreſſe. L'on ne peut concevoir le ſens d'un diſcours, ſi auparavant on ne ſçait quelle en eſt la matiere. L'ordre naturel demande donc que dans toute propoſition le nom qui en exprime le ſujet ſoit placé le premier, s'il eſt accompagné d'un Adjectif, que cet Adjectif le ſuive de prés : que l'attribut ſoit mis

aprés le Verbe qui fait la liaison du sujet avec l'attribut : que les Particules qui servent à marquer le rapport d'une chose avec une autre, soient inserées entre-elles ; enfin que tous les mots qui lient deux propositions se trouvent entre ces deux propositions.

Voila à peu prés quel est l'ordre naturel du discours qu'il faut suivre ordinairement ; car on peut quelquefois le changer avec utilité. Les Grammairiens appellent *Hyperbate* le renversement de cet ordre, & ils en font une figure ; c'est à dire un ornement du discours. Par exemple dans ce vers de Virgile :

Furit immissis Vulcanus habenis
Transtra per & remos.

dans lequel la proposition *per* n'est pas dans son lieu. Cette hyperbole fait aussi un agrément lorsqu'on rejette à la fin de la proposition un mot, sans lequel elle n'a aucun sens : Ce retardement que souffre le Lecteur le rend plus attentif, l'ardeur qu'il a de concevoir les choses devient plus grande, ainsi cette attention fait qu'il les conçoit plus clairement. Outre cela ce petit renversement lie une proposition, & la ramasse en quelque maniere ; car le Lecteur est obligé pour l'entendre d'envisager toutes ses parties ensemble, ce qui fait que cette proposition le frappe plus vivement. C'est sans doute cette raison qui a porté les Latins & les Grecs à mettre assez souvent le Verbe à la fin de la proposition ; & l'usage autorisant ce renversement, on ne peut pas le blâmer absolument ; mais enfin quand on desire rendre son discours clair & simple, il faut garder l'ordre naturel autant qu'on

le peut : Je dis autant qu'on le peut ; car quelquesfois on eſt obligé de faire quelque petit renverſement dans l'arrangement naturel des paroles, pour éviter la rencontre de quelques mots rudes qui ne peuvent pas ſe joindre les uns avec les autres.

L'arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'eſt par l'art de bien placer les parties du diſcours que les excellens Orateurs ſe diſtinguent de la foule; car enfin les mots ſont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas ; il n'y a que la diſpoſition de ces mots qui leur appartienne, & qui faſſe dire qu'ils parlent bien.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le diſcours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté dépend ſans doute de l'ordre naturel, ainſi les vices qui troublent cet ordre empêchent auſſi que le diſcours ne ſoit net. Or il y a pluſieurs vices oppoſez à l'ordre naturel, & par conſequent à la netteté, ce qu'il eſt bon de marquer. Le premier ſont les hyperbates, ou tranſpoſitions trop hardies & trop frequentes : Nôtre langue aime tant la netteté, qu'elle n'en ſouffre aucune. Ce n'eſt pas parler François, dit Monſieur de Vaugelas, que de dire : *Il n'y en a point qui plus que lui ſe doive juſtement promettre la gloire :* Il faut dire, *il n'y en a point qui plus juſtement que lui ſe doive promettre la gloire.* Le ſecond vice eſt l'embarras de paroles ; il ſe fait lorſque l'on prend de longs détours pour dire ce que l'on penſe, ou que l'on inſere des paroles inutiles : Par

exemple : *En cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir.* Cette expression est embarassée ; elle sera nette si on en retranche ce qui y est inutile, la reduisant à ces termes : *En cela plusieurs abusent de leur loisir* On tombe dans un troisiéme defaut, lorsqu'on n'est pas exact à observer les regles de la Syntaxe, ou de la Construction ; ce n'est pas parler nettement que de dire : *Il ne se peut taire ni parler*, car on ne dit pas se parler : ainsi il faut dire, *il ne peut se taire ni parler.* Il y a des termes dont la signification vague & étenduë ne peut être determinée que par leur rapport à quelqu'autre terme ; lorsque l'on se sert de ces termes, & que l'on ne fait pas connoitre où ils se doivent rapporter, on fait des équivoques. Par exemple, qui diroit : *Il a toujours aimé cette personne dans son adversité*, il feroit une équivoque ; car le Lecteur n'apperçoit pas où le Pronom, *son*, doit se rapporter, si c'est à cette personne ou à celui qui a aimé : cette faute est tres-considerable. Il y a encore un autre vice contre la netteté, qui sont certaines constructions que Monsieur de Vaugelas appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme est ce Vers de l'Oracle :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Pyrrhus fils d'Æacidas à qui s'addressoit cet Oracle l'entendoit de cette maniere : *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le sens étoit que les Romains remporteroient sur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie.* Les Parentheses trop longues, & trop frequentes sont aussi opposées à la netteté : Les

exemples n'en ſont que trop frequents dans les Auteurs.

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles ſont neceſſaires, eſt tres-conſiderable. Comme nos membres ne feroient pas un corps ſi elles n'étoient liées les unes avec les autres d'une maniere imperceptible : auſſi des paroles & des phraſes ne font pas un diſcours, ſi elles ne ſont liées ſi étroitement que le Lecteur ſoit conduit du commencement juſques à la fin, ſans preſque qu'il s'en apperçoive. Or cela ſe fait par ces petites particules : ce ſont elles qui font un corps de toutes les parties du diſcours qui en uniſſent les membres ; c'eſt pourquoi l'on ne doit point les épargner ; elles font la beauté & la délicateſſe du langage. Ce ſont elles qui rendent le diſcours coulant & ſuivi, ſans elles il eſt ſemblable à un corps diſloqué, couppé & mis en pieces; c'eſt comme du ſable ſans chaux, *Arena ſine calce*, comme l'Empereur Claude diſoit du ſtile de Seneque. Ce qui eſt un defaut qui rend & languiſſant & deſagreable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules eſt un des grands ſecrets de l'éloquence.

CHAPITRE XI.

De l'origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des Langues étoit veritable ; ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui ſe ſont formez une langue, ne ſeroit pas une fable, mais une veritable hiſtoire. Cet Auteur propoſant le ſentiment des

Grecs touchant le commencement du monde, dit qu'aprés que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer; comme la terre qui étoit encore humide fut échauffée par la chaleur du Soleil, elle devint feconde, & produisit les hommes & les autres animaux. Que ces hommes qui étoient dispersez de côté & d'autre, apprirent par experience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes necessaires pour s'expliquer sur toutes les matieres qui se presentoient. Et qu'enfin comme les hommes n'étoient pas nez dans un seul coin de la terre; & que par consequent il s'étoit fait plusieurs societez differentes, dont chacune avoit formé son langage, de là il s'étoit ensuivi que toutes les Nations ne parloient pas une même langue.

Ce sont là les conjectures des Grecs qui n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne sçavoient non plus que des petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes. Tous les anciens monumens de l'antiquité rendent témoignage à la verité de ce que Moïse raconte dans la Genese de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin de l'autorité duquel personne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes, & qu'il lui

donna un langage qui fut le ſeul dont ſes enfans ſe ſervirent juſqu'au temps qu'ils voulurent élever la tour de Babel, quelques années aprés le déluge. Leur deſſein en bâtiſſant cette tour étoit de ſe défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge; qu'ils eſperoient ne leur pouvoir plus nuire lorſqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Ils parurent ſi opiniâtres dans leur entrepriſe, que Dieu voyant qu'ils ne ceſſeroient point d'y travailler, mit une telle confuſion dans leurs langues, & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impoſſible de comprendre ce qu'ils s'entrediſoient les uns aux autres Ils furent donc ainſi forcez de laiſſer imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de ſe ſeparer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confuſion, eſt que Dieu ne confondit pas tellement le langage de ces hommes, qu'il fiſt autant de differentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit ſeulement qu'aprés cette confuſion, chaque famille ſe ſervit d'une langue particuliere: ce qui fit que les familles s'étant ſeparées, les hommes furent diſtinguez auſſi bien par la difference de leur langage que par celle des lieux où ils ſe retirerent. Cette confuſion ne conſiſtoit pas ſeulement en de nouveaux mots; mais auſſi dans le changement ou tranſpoſition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui compoſoient les termes qui étoient en uſage avant cette confuſion. C'eſt pourquoi l'on tire facilement de la langue Hebraïque, que l'on pretend avec raiſon avoir été celle d'Adam, & qui s'eſt toûjours conſervée, l'origine des anciens noms des villes, des provinces, & des peuples qui les ont premierement habitées; comme pluſieurs ſçavans hommes l'ont tres-bien prouvé;

mais particulierement Samuël Bochard dans sa Geographie sainte.

Ainsi ce n'est point le hazard qui a fait naître l'usage de la parole, c'est Dieu qui l'a enseigné, & l'on pourroit dire que c'est de la premiere langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues sont venuës comme nous venons de le dire ; celle-là ayant été pour ainsi dire, divisée & multipliée. Mais cette confusion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la tour de Babel n'est pas la seule cause de cette grande diversité & multiplicité des langues. Celles qui sont en usage aujourd'hui par toute la terre, sont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noé lorsqu'elles se separerent, & bien differentes de leur langage. Il se fait dans les langues, aussi bien que dans toutes les autres choses, des changemens insensibles, qui font qu'aprés quelque temps elles paroissent être tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en usage il y a cinq cens ans ; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui se parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans nôtre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de son temps, étoit si differente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient composez pour être chantez devant leurs Idoles.

L'inconstance des hommes est une des principales causes de ce changement ; l'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manieres nouvelles de prononcer qui

changent entierement le langage, & qui en font un nouveau dans la ſuite des années. Auſſi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire comprendre comment elles viennent des anciennes, ont ſoin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens temps, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle ſorte, qu'ils paroiſſent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *ſcribere* ; dont vient le François ; entre *établir* & *ſtabilire* : voila d'où vient cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre S, de faire ſonner devant un E, comme on le fait encore au delà de la Loire. Ainſi au lieu de *ſcribere*, ils prononçoient *eſcribere* : *eſtabilire*, pour *ſtabilire*. L'on a pris la coûtume enſuite de ne point prononcer la lettre S, aprés E, au commencement des mots : ainſi on a fait *ecribere*, *etabilire* ; & enfin en abregeant ces mots, ſont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui ſe ſont faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguiſé les mots Latins qu'il s'en eſt fait une nouvelle langue. Il en eſt de toutes les langues comme de la Françoiſe. Cette langue, l'Eſpagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. Ce ſont les differentes manieres de prononcer qui ont cauſé cette grande difference qui eſt à preſent entre toutes ces langues. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue. Par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, ſi leur difference eſt

considerable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'avoir la forme qu'il a, a passé par plusieurs païs, & qu'il a été prononcé en differentes manieres qui l'ont défiguré.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines terminaisons, soit par caprice ou par raison, trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaisons est plus facile, & s'accommode mieux avec leurs dispositions naturelles. Cela se remarque particulierement dans la langue Grecque ; & c'est ce qui a introduit dans l'usage commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes*. Les Attiques par exemple au lieu de σ ; mettent ξῖ ῥῶ ταῦ. Ils ajoûtent cette syllabe ὶν, à la fin de beaucoup de mots : ils joignent souvent ι, à la fin des adverbes : ils abregent les mots au contraire des Ioniens qui les allongent. Les Dores, ou Doriens font dominer l'α presque par tout. Les Eoliens mettent un β, avant ρ ; de deux μμ, ils font deux ππ, ils changent le θ, en φ. Il en est de même de la langue Chaldaïque, au regard de langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Espagnols ont leurs lettres, & leurs terminaisons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionaires de ces langues. Ces particularitez, comme il est manifeste, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entre-elles ; de sorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'est permis de parler ainsi, elles ne paroissent point sœurs. Les langues Françoise, Espagnole, & Italienne semblent être sorties de langues toutes differentes.

Les changemens qui arrivent aux Etats cau-

sent

ſent auſſi des changemens dans le langage. Car dans ces changemens pluſieurs peuples ſe lient enſemble, duquel mélange l'on voit naître neceſſairement un langage bizarre. Ainſi nôtre François ne vient pas ſeulement du Latin, il eſt composé de pluſieurs mots uſitez aux anciens Gaulois, & aux Allemans avec leſquels les Romains ſe mêlerent dans les Gaules. La langue Angloiſe a pluſieurs mots François, ce qui vient de ce que les Anglois ont long-temps demeuré dans la France dont ils poſſedoient une partie tres-conſiderable. Les Eſpagnols ont pluſieurs mots Arabes, ayant été dominez tres-long-temps par les Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainſi les Grecs ayant travaillé avec plus de ſoin à perfectionner les ſciences, les termes des beaux Arts viennent preſque tous du Grec. L'Art de naviger a été fort cultivé dans le Nort, pluſieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

Les colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, colonie des Tyriens, la langue Phenicienne qui eſt une dialecte de l'Hebreu, comme on le peut démontrer par pluſieurs argumens; mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois qui ſe liſent dans Plaute. Or ces colonies multiplient une langue comme nous venons de le dire, & d'une elles en font pluſieurs. Car outre que ceux qui vont en ces colonies ne ſçavent pas aſſez exactement la langue de leur païs, pour la conſerver ſans la corrompre: cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens,

elle se divise, & se multiplie necessairement. Il n'est pas difficile de trouver la veritable origine des langues, pourveu que l'on connoisse un peu l'antiquité ; mais mon dessein ne me permet pas de m'arréter plus long-temps sur cette maniere. De ce que nous avons dit, il suit clairement que l'usage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles sont, & qu'il exerce sur elles un souverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

L'usage est le maistre des Langues.

NOus avons vû ce que les hommes sont obligez de faire necessairement pour signifier leurs pensées, examinons ce qui dépend de leur liberté. Comme nous avons tous une même nature, quelque langue que nous parlions, nous suivons ces regles que nous avons fait voir étre essentielles à l'art de parler ; mais aussi il a été en la liberté des hommes de choisir dans cette infinie varieté de mots que l'on peut faire de la combinaison des lettres, ceux qu'ils ont voulu. Epicure qui étoit dans la pensée impertinente de ces Philosophes dont nous avons parlé ci-dessus, que les hommes étoient sortis de la terre comme des potirons, pretend que les mots sont naturels ; & que comme nous voyons que les animaux, à la presence de quelque objet extraordinaire, font de certains cris, les hommes ayant été frappez par les images des choses qui se presenterent à eux ; l'air qui étoit renfermé dans leurs poûmons, ayant été determiné

à sortir d'une certaine maniere, forma une voix qui devint le nom de ces choses.

Il est tres-certain qu'il y a des voix naturelles, & que dans les passions l'air sort des poûmons d'une maniere particuliere, & forme les soûpirs, & plusieurs exclamations, qui sont des voix veritablement naturelles. Mais il y a bien de la difference entre ce langage, qui n'est pas libre, & celui dont nous usons pour exprimer nos idées. Il y a plusieurs preuves pour prouver que les mots ne sont point naturels. Premierement ils ne sont pas les mêmes entre toutes les langues, ce qui devroit être si la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous servons. Car les Turcs qui ne parlent pas François ne soûpirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même espece font le même cri ; & communément nous ne voyons rien faire à un homme, qui soit different de ce que font les autres hommes, que dans ce qui dépend de sa liberté ; parce que la nature agit de la même maniere en tous les hommes, & ses operations sont uniformes. Ainsi les peuples ont des langages differens, c'est une marque asseurée que le langage n'est point l'ouvrage de leur nature, mais de leur liberté.

Quel rapport est-ce qu'il y a entre la plus grande partie des choses & leurs noms? Peut-on par exemple appercevoir une si grande liaison entre ce mot *Soleil* & la chose qu'il signifie, que ceux qui ont vû cet Astre, ayent été déterminez à proferer plûtôt ce mot *Soleil* qu'un autre. Tout le rapport qu'il peut y auoir des noms aux choses, c'est par leur son. Or il faut avoüer que les hommes en cherchant un nom pour une chose, si elle fait un son ils peuvent avoir été portez à luy en trouver un

dont la cadence exprime en quelque façon sa nature. Comme dans la langue Latine quand on a voulu donner un nom au *Canon*; on a choisi ce mot *Bombarda*, dont le son imite celui que fait le canon; mais ces mots ne peuvent être qu'en tres-petit nombre, parce qu'il y a peu de choses qui fassent son. Ce son de six lettres *Soleil* si les hommes ne l'avoient établi pour étre le signe de cet Astre, n'en réveilleroit pas plûtôt l'idée que celle d'une pierre : il dépendoit d'eux de choisir un autre mot. Deux personnes se communiquent leurs pensées avec toutes sortes de mots Barbares, quand une fois ils sont convenus de ce qu'ils veulent faire signifier à ces mots.

Ainsi l'on ne peut penser ni dire raisonnablement que les mots soient naturels. L'experience montre le contraire. L'on fait tous les jours des mots nouveaux. L'on en tire quelques-uns des autres langues; mais aussi on en invente qui n'ont jamais été. C'est pourquoi ce n'est point la nature que nous devons consulter pour apprendre d'elle quels termes on doit emploier. L'usage est nôtre maître, & l'arbitre souverain des langues, personne ne lui peut contester cet empire. Or cet usage n'est rien autre chose que ce que les hommes usant de leur liberté ont coûtume de faire. Un particulier s'avise de proposer un certain terme, si plusieurs veulent bien prendre la coûtume de se servir de ce terme, c'en est fait, ce n'est plus un son confus qui ne signifie rien, mais un veritable mot qui a une idée, qui se lie avec lui par la coûtume que l'on a de penser à la chose qu'il signifie, en même temps qu'on le prononce, & qu'on l'entend prononcer. Nous avons vû ci-dessus comment les langues s'étoient formées, ce qui confirme encore ce que

nous disons que le langage dépend de la volonté des hommes, de la coûtume & de l'usage.

La raison & la necessité nous oblige de suivre l'usage; car il est de la nature du signe d'être connu parmi ceux qui s'en servent, les mots n'étant donc les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été liez par l'usage à certaines choses, il est necessaire de les emploier seulement pour signifier les choses dont ceux a qui on parle ont coûtume de se servir, & dont ils sçavent la signification. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons, *Cheval*, *un Chien*; & celui que nous appellons, *Chien*, un *Cheval*: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du second à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre, & les prendre l'un pour l'autre sans mettre une entiere confusion dans le commerce des hommes semblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurent bâtir la tour de Babel. On méprise la bizarrerie de ceux qui ne suivent pas les modes qu'une longue coûtume autorise; c'est une bizarrerie plus grande, & qui tient de la folie, de s'écarter de l'usage ordinaire lorsqu'on parle, & dans le temps qu'on veut expliquer ses pensées par les paroles, de les envelopper de tenebres par des termes obscurs & inconnus.

Il arrive dans le langage la méme chose que dans les habits, il y en a qui poussent les modes jusques à l'excés; d'autres prennent plaisir à s'opposer au torrent de la coûtume. Il y a des personnes qui affectent de ne se servir que des termes, & des expressions qui sont reçeuës depuis quelque temps: Les autres déterrent le langage de leurs bisaieuls, & parlent avec ceux de leur âge, comme s'ils conversoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans: Les uns & les autres pechent contre le bon sens.

Lorsque l'usage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'usage a rebuté mal à propos. Un homme est excusable quand pour se faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & louër la fecondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obscuritati rerum servienti.* Pourvû toutesfois que ce nouveau mot soit habillé à la mode, qu'il ne paroisse point étranger; c'est à dire qu'il ait un son qui ne soit pas entierement different de celui des mots usitez.

CHAPITRE XIII.

Les langues s'apprennent par l'usage.

Il ne sera pas inutile pour donner une connoissance plus parfaite de l'Art de parler, de rechercher comment il se fait que les langues s'apprennent par l'usage sans étude & sans art. Le fils d'un artisan, d'un laboureur, parle le langage de son pere, il se sert des mêmes mots, des mêmes manieres de parler, & il les prononce avec le même ton, sans que son pere l'en instruise, comme font les maitres qui enseignent les langues étrangeres. Et ce qui est merveilleux, c'est que sans presque aucun dessein d'apprendre, l'on apprend bien plus facilement à parler, en entendant parler, que lorsque l'on s'applique à écouter les leçons d'un maitre. Cela vient, comme je le croi, de ce que dans ces occasions on a la nature pour maitresse, qui de la maniere que je vais l'expliquer, instruit bien plus efficacement que ne font pas les autres maitres.

Les organes de nos ſens ſont preſque tous liez les uns avec les autres ; de ſorte par exemple que les oreilles étant remuées par un certain mouvement, la langue eſt déterminée à un mouvement proportionné à celui qui ſe fait dans les oreilles. De là vient que lorſque nous entendons chanter ou prononcer quelque parole, nous ſentons dans les organes de la voix, une diſpoſition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'homme eſt porté par la nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous obſervions ce qui ſe paſſe dans le mouvement des nerfs ou petits filets qui viennent au cerveau, nous verrions ſans doute cette admirable liaiſon, & communication des organes : nous y remarquerions que par le chant d'une perſonne,les nerfs des oreilles ſont remuez d'une certaine maniere ; que ce mouvement ſe communique aux filets qui ſervent aux organes de la parole, qui ainſi reçoivent une diſpoſition pour produire le même chant.

Cela étant on conçoit facilement comment un enfant apprend le langage de ſon pere, & comment il prononce avec le même ton, & de la même maniere les paroles qu'il entend. Son pere en lui preſentant du pain ou quelqu'autre choſe, a ſouvent fait ſonner à ſes oreilles ce mot *pain*. Ainſi comme nous avons dit ci-deſſus, l'idée de la choſe que l'on nomme *pain*, & le ſon des lettres qui compoſent ce nom ſe ſont liées dans ſa teſte ; de ſorte qu'il eſt porté à dire ce même mot en voïant du pain ; il ſe trouve diſpoſé à le prononcer, & il le fait, l'experience lui aiant fait connoître que lorſqu'il prononce ce mot on lui en donne. C'eſt ainſi que pluſieurs oiſeaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la difference entre les en-

ſans & les oiſeaux, qui n'aiant point d'eſprit ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine, que dans le même ordre, & dans la même occaſion où ces organes ont reçeu cette diſpoſition pour les prononcer. Au lieu que cet enfant arrange en differentes manieres les mots qu'il a appris, & en fait mille uſages differens. Il fait des diſcours ſuivis que l'on ne peut pas dire être produits par quelque impreſſion corporelle, comme les oiſeaux, ainſi que le remarque Virgile, ſelon la diſpoſition de l'air, chantent d'une certaine maniere;& c'eſt ce qui nous perſuade que la parole eſt l'appanage de l'homme.

CHAPITRE XIV.

Il y a un bon & un mauvais uſage. Moyens pour les diſtinguer.

QUand nous élevons l'uſage ſur le trône, & que nous le faiſons l'arbitre ſouverain des langues, nous ne pretendons pas mettre le ſceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais uſage; & comme les gens de bien ſervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre; auſſi la coûtume de ceux qui parlent bien eſt la regle de ceux qui veulent bien parler. *Vſum qui ſit arbiter dicendi, vocamus conſenſum eruditorum ſicut vivendi, conſenſum bonorum.* Or il n'eſt pas difficile de faire le diſcernement du bon uſage d'avec celui qui eſt mauvais, des manieres de parler baſſes de la populace d'avec cet air noble des expreſſions qui ſont emploïées par les perſonnes ſçavantes, que la condition & le merite élevent au deſſus du commun.

Il

Il y a trois moïens de le faire. Le premier eſt l'experience. On peut conſulter ſur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur converſation, on a les Livres où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, aïant le temps & le loiſir de corriger les mauvaiſes façons de parler qui ſe gliſſent dans le diſcours. La memoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il eſt difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la converſation. Dans la compoſition lorſque l'on revoit ſon ouvrage, on fait ſortir ces méchantes expreſſions qui y étoient entrées ſans qu'on s'en apperçût.

Le ſecond moïen que nous avons pour connoître le bon uſage eſt la raiſon, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens que les hommes établiroient, ſi par une avanture ſemblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligez de ſe faire une nouvelle langue. L'on peut par la connoiſſance que nous avons donnée de ces fondemens, ſe rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'uſage qui ſont oppoſées à celles de la nature, & de la raiſon. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne ſe pas ſervir de celles qui ſont mauvaiſes. Les langues ne ſe poliſſent que lorſqu'on commence à raiſonner, qu'on bannit du langage les expreſſions qu'un uſage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux ſçavans, & par une connoiſſance exacte de l'Art que nous traitons. Quand on ne ſe ſert que d'expreſſions juſtes les langues ſe renouvellent, & le non uſage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, des méchantes

manieres de parler établit l'uſage de celles qui ſont raiſonnables. C'eſt de cette maniere que la langue Grecque s'eſt polie, & qu'elle eſt devenuë ſans contredit la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On ſçait que les Grecs ſe donnerent entierement à la ſcience des mots; leurs Philoſophes mêloient la Grammaire avec la Philoſophie, & en faiſoient une partie de leur étude. Ainſi remarquans dans leur langue ce qui choquoit la raiſon & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expreſſions plus raiſonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils ſe formoient dans leur cabinet & dans leurs écholes, paſſoit bien-tôt dans les converſations du peuple; car les Grecs, ſur tout les Atheniens, avoient une paſſion prodigieuſe pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des diſcours étudiez étoient écoutez favorablement, c'étoit là un des grands divertiſſemens d'Athenes. Ainſi ce peuple étant accoûtumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'êtabliſſement du langage, la raiſon, ainſi que nous avons vû dans les Chapitres precedens, ne preſcrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne ſe propoſe qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choiſir ceux qui plaiſent cauſe les differences qui ſe remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une méme langue. Neanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ſes expreſſions, & des regles conſtantes qui y ſont obſervées. Les hommes ſuivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embraſſées; c'eſt pourquoi bien que la parole dé-

pende presque entierement du caprice des hommes, on remarque comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on sçait donc que les noms qui ont un tel son, sont de tel Genre; quand on doutera du Genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même maniere, & dont le Genre est connu. Lorsque je veux être asseuré, si la troisiéme personne du parfait simple d'un verbe qui est proposé, se doit terminer en *a*, je considere son infinitif. S'il est en *er*, je n'ay plus de difficulté, sçachant que dans nôtre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en *a* la troisiéme personne de ce temps.

Cette maniere de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entre-elles, s'appelle Analogie, qui est un mot Grec qui signifie proportion. C'est par le moien de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammairiens aïant connu les regles, & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont tres-utiles lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces regles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuieux de l'Analogie.

De tous les trois moiens pour reconnoître le bon usage, le plus asseuré est l'experience. L'usage est toûjours le maître. On doit choisir les expressions les plus raisonnables, & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous presente qu'un seul terme, & qu'une seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligez de dire, la raison même veut que nous cedions à la coûtume qui lui est contraire, & nous ne pechons point en emploiant cette ex-

pression quoique mauvaise. Car en cette occasion la maxime des Jurisconsultes se trouve veritable. *Communis error facit jus.* L'Analogie n'est pas la maîtresse du langage. Elle n'est pas descenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre seulement quelles sont les loix de l'usage. *Non est lex loquendi, sed observatio.* *

Pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il en faut étudier le genie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui lui sont particulieres. Le Genie d'une langue consiste en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur stile. Le Genie de nôtre langue est la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le stile, & sont fort differens en cela des Orientaux qui n'ont de l'estime que pour les expressions mysterieuses, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les unes des autres aussi bien que les mots. Ce n'est pas assez pour parler François de n'emploier que des termes François; car si on tourne ces termes, & qu'on les dispose, comme feroit un Alleman ceux de sa langue; c'est parler Alleman en François. L'on apelle *Hebraïsmes* les idiomes de la langue Hebraïque, *Hellenismes* ceux de la langue Greque; & ainsi des autres langues. C'est un Hebraïsme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une distribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce discours: Noé fit entrer dans l'Arche, *sept, & sept*, de tous les animaux: pour dire, Noé fit entrer *sept paires* de tous les animaux. C'est un Hellenisme, que de se servir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome se trouve aussi dans nôtre langue, qui a une tres-

* *Quintilien.*

grande conformité avec la Greque. Les expressions qui ont été rejettées par l'usage nouveau, & qui sont ainsi particulieres aux anciens Auteurs se nomment *Archaismes.* Chaque Province a son idiome qu'il n'est pas facile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence est si pure, n'a pû purger son stile de celui de la ville de Padouë dont il étoit, comme l'a remarqué Asinius Pollio, selon Quintilien. * *In Tito Livio mira facundia viro, putat inesse Pollio Asinius quandam Patavinitatem.*

CHAPITRE XV.

De la pureté du langage.

PUisqu'il se faut donc soûmettre à la tyrannie de l'usage, nous devons étudier avec soin ses loix pour les observer religieusement. La premiere étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées propres pour ne les emploier que dans leur propre signification ; c'est à dire pour signifier exactement les idées ausquelles ils ont été attachez par l'usage. Outre cela il faut faire attention à toutes les idées accessoires du mot dont on se sert, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée basse d'une chose qu'on a dessein de relever & de faire paroître.

Il y en a qui croyent que pour bien parler il suffit de n'emploier que des mots qui soient autorisez par l'usage : Il faut outre cela prendre les mots dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'est pas assez de representer un visage avec deux yeux, un nez, une bouche ; il

* *Liv.* 8. *c.* 1.

faut exprimer les traits du visage du Roi. On s'imagine aussi devenir éloquent pourveu qu'on charge sa memoire de phrases ramassées dans les livres de ceux dont l'éloquence est estimée; On se trompe fort, & ceux qui suivent cette methode ne parlent jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se souvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises les avoient appliquées : ainsi leur discours est semblable à ces habits qu'on achete chez les frippiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soi. Leur stile est aussi bizarre que ces grotesques qui sont faits de mille pieces rapportées, comme de coquillages de differentes couleurs, & de quantité d'autres bagatelles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles representent.

Les phrases dans le stile, sont comme les pieces dans un habit, une marque de pauvreté; elles remedient en remplissant les places vuides du discours; car enfin quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoi un de nos Poëtes se plaint agreablement du chagrin de sa Muse qui rejettoit un secours si favorable.

Encor si pour rimer dans ma verve indiscrete
Ma Muse au moins souffroit une froide épithete,
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin;
Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-tôt, à nulle autre seconde.
Si je voulois vanter un objet nompareil,
Je mettrois à l'instant, plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toûjours & d'Astres & de merveilles,
De chef-d'œuvres des Cieux, de beautez sans pareilles

Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard
Je pourrois aisément, sans genie, & sans art,
Et transposant cent fois, & le nom & le verbe,
Dans mes Vers recousus mettre en pieces Malherbe.

Ce n'est pas assez de choisir des termes usitez, & propres, leur liaison doit être raisonnable ; sans cela un discours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'imprimerie qu'on jetteroit au hazard sur une table, car les idées de chaque mot en particulier peuvent être tres-claires, & ne faire cependant aucun sens jointes ensemble ; parce que les idées ausquelles ils ont été joints par l'usage sont incompatibles. Ces deux mots *quarré* & *rond* sont tres-bons, leurs idées sont claires. On conçoit bien ce que c'est qu'être quarré, ce que c'est qu'être rond ; mais unissant ces deux mots en disant un *quarré rond*, on dit une chose qui ne peut pas être conçuë. On ne peut pas comprendre qu'on *chausse des gans*, cependant ces deux mots *chausser*, & *gans* sont tres-François ; ni qu'on *descende à cheval*, quand on y monte. Lorsque la repugnance de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement condamnée par l'usage que celle de ces termes *chausser des gans*, *descendre à cheval*, elle n'est apperçuë que par un petit nombre de personnes. La pluspart de ceux qui entendront prononcer ces paroles suivantes seront surpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun sens raisonnable. *De nobles journées qui portent de hautes destinées au delà des mers.* N'est-ce pas une confusion de belles paroles qui ne signifient rien.

Le comble des grandeurs sappe leur fondement.

Qui eſt celui qui peut imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *Comble* & de *Sapper* ſe combattent, il eſt impoſſible de les allier. On ſçait bien ce que veut dire le Poëte, mais aſſurément il ne le dit pas: Cette faute eſt plûtôt une faute de jugement qu'une ignorance du langage. Ce qui fait voir que pour parler juſte on doit travailler pour le moins autant à former ſon jugement que ſa langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorſqu'on les lie enſemble, les oreilles inſtruiſent ſi ſenſiblement de ce qu'il y faut obſerver, qu'il n'eſt pas beſoin que j'en parle. L'uſage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots. Il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoûtumées à cet arrangement en apperçoivent les moindres changemens, & elles en ſont bleſſées. Nous ſommes plus touchez de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raiſon. On ſera moins choqué d'un mauvais raiſonnement que de cette tranſpoſition *téte ma*, pour *ma téte*. Ce defaut eſt ſi viſible qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le diſcours eſt pur lorſque l'on ſuit le bon uſage, ſe ſervant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſez à la pureté ſont *le barbariſme* & *le ſoleciſme*: Les Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Monſieur de Vaugelas dit que le barbariſme eſt aux mots, aux phraſes, & aux particules; & que le ſoleciſme eſt aux déclinaiſons, aux conjugaiſons, & en la conſtruction. On commet un barbariſme en diſant un mot qui n'eſt point François, comme *pache* pour *pacte*; ou un mot qui eſt François en un ſens, & non pas en l'autre, comme

lent pour *humide*; en se servant d'un adverbe pour une preposition; comme de dire *dessus la table*, pour *sur la table*; en usant d'une phrase qui n'est pas Françoise, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel*; *je m'en suis fait pour cent pistoles*, comme disent les Gascons, au lieu de dire, *j'ai perdu cent pistoles au jeu*. C'est un barbarisme de laisser les particules qu'il faut mettre, ou de mettre celles qu'il faut laisser. Pour le solecisme qui a lieu dans les declinaisons, dans les conjugaisons, & dans la construction; voici des exemples de tous les trois. *Les émails* pour *les émaux*: *il allit* pour *il alla*: *je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent*: *Un grand'erreur* pour *une grande erreur*, *j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela*.

Monsieur de Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé ci-dessus, & la pureté dont nous parlons presentement. Un langage pur est ce que Quintilien appelle *emendata oratio*, & un langage net ce qu'il appelle, *dilucida oratio*. Ce sont deux choses si differentes, dit Monsieur de Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement; c'est à dire clairement, & intelligiblement en toutes sortes de matieres; c'est à dire qui s'expliquent si bien, qu'à la simple lecture on conçoit leur intention: & neanmoins il n'y a rien de si impur que leur langage. Comme au contraire il y en a qui écrivent purement; c'est à dire sans barbarisme, & sans solecisme; & qui neanmoins arrangent si mal leurs paroles, & leurs periodes, & embarassent tellement leur stile qu'on a peine à les entendre.

CHAPITRE XVI.

De l'élegance.

LEs plus belles expreſſions deviennent baſſes lorſqu'elles ſont prophanées par l'uſage de la populace qui les applique à des choſes baſſes : L'application qu'elle en fait attache à ces expreſſions une certaine idée de baſſeſſe, qui fait qu'on ne peut s'en ſervir ſans ſoüiller pour ainſi dire les choſes que l'on en revêt. Ceux qui écrivent polіment évitent avec ſoin ces expreſſions, & c'eſt ce qui fait en partie que les langues changent continüellement.

Vt ſylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

Les perſonnes de qualité, & les ſçavans tâchent de s'élever au deſſus de la populace. Pour cela, évitant de parler comme elle, ils n'emploient jamais ces expreſſions qu'elle gâte par le mauvais uſage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils eſtiment la qualité; ce qui fait qu'en tres-peu de temps les mots que les riches ou les ſçavans banniſſent de leur converſation, ne ſont en ſuite reçûs de perſonne : ils ſont obligez de quitter la Cour & les villes, & de ſe retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des païſans.

Mais enfin outre cette exactitude à garder les loix de l'uſage, & ce ſoin à n'emploier que des façons de parler pures; il faut avoüer que ce qui éleve au deſſus du commun ceux qu'on admire, eſt un

certain art, ou un bon-heur qui leur fait trouver des expressions riches & ingenieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude on évite la censure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bon-heur qui est tres-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles suivantes? C'est à Cadmus que la Grece est redevable de l'invention des caracteres; c'est de lui qu'elle a appris l'art de l'Ecriture. On ne peut, dis-je, blâmer cette expression, mais on est charmé lorsqu'on entend la même chose exprimée de cette autre maniere noble & spirituelle.

C'est de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce choix d'expressions riches & heureuses, fait ce qu'on appelle l'élegance; mais outre cela pour rendre un discours élegant, il est necessaire que l'on y fasse appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles statuës qu'on appelle en Latin *Elegantia signa*. Cette facilité plait à la vuë, en ce qu'elles imitent de plus prés la nature, dont les operations n'ont rien de gesné. Ces statuës grossieres dont les membres sont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia signa*, choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on ressent une partie de sa peine: s'il s'exprime d'une maniere si naturelle & si facile, qu'il semble que chaque mot soit venu prendre sa place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cette facilité plait infiniment. La vûë d'un homme qui se jouë, relâche en quelque maniere l'esprit de ceux qui l'écoutent.

Cette facilité se fait sentir dans un ouvrage lorsque l'on se sert d'expressions naturelles, que l'on évite celles qui semblent recherchées, & qui portent les marques sensibles d'un esprit qui fait les choses avec peine. Ce n'est pas que pour se servir de termes naturels & propres, il ne soit besoin de travail, mais ce travail ne doit pas paroitre. *Ludentis speciem dabit & torquebitur.* Autant qu'on le peut & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à son discours ce tour libre des conversations. Sans doute que lorsqu'une personne dans l'entretien parle avec un air facile & enjoüé, cela ne sert pas peu à faire entrer dans ses sentimens; le plaisir qu'on prend dans sa conversation rend les choses aisées.





DE L'ART DE PARLER,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante, pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les differentes faces sous lesquelles l'esprit peut se representer une même chose. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes : on en explique ici la nature & l'invention.



A fecondité de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent steriles les langues les plus fecondes. Ils tournent les choses en tant de manieres, ils se les representent sous tant de faces differentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverses formes de leurs pensées. Les mots ordinaires ne sont pas toûjours

justes, ils sont ou trop forts ou trop foibles; ainsi pour exprimer exactement ce que l'on pense, on est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sçachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à la personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistrat, c'est un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaison, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme on se souvient de ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert d'un mot qui ne lui est pas propre, & que l'usage avoit appliqué à un autre sujet, cette maniere de s'expliquer est figurée; & ces mots qu'on transporte de la chose qu'ils signifient proprement à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont appellez Tropes, c'est à dire termes dont on change & on renverse l'usage; comme leur nom qui est Grec le fait assez connoître, *τρέπω verto*. Les Tropes ne signifient les choses ausquelles on les applique, qu'à cause de la liaison & du rapport que ces choses ont avec celles dont ils sont le propre nom; c'est pourquoi on pourroit con-

pter autant d'eſpeces de Tropes, que l'on peut marquer de differens rapports ; mais il a plû aux premiers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

CHAPITRE II.

Liſte des eſpeces de Tropes qui ſont les plus conſiderables.

METONYMIE.

JE donne entre les eſpeces de Tropes, la premiere place à la *Metonymie*, parce que c'eſt le Trope le plus étendu, & qui comprend ſous lui pluſieurs autres eſpeces. *Metonymie* ſignifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu'on ſe ſert d'un autre nom que de celui qui eſt propre, cette maniere de s'exprimer s'appelle une Metonymie, comme quand on dit : *Ceſar a ravagé les Gaules ; tout le monde lit Ciceron ; Paris eſt allarmé* : il eſt évident que l'on veut dire que l'armée de Ceſar a ravagé les Gaules ; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron ; Que le peuple de Paris eſt dans une grande crainte. Il y a une ſi grande liaiſon entre le Chef & ſon armée, entre un Auteur & ſes écrits, entre une ville & des citoyens, qu'on ne peut penſer à l'un que l'idée de l'autre ne ſe preſente auſſitôt. Ainſi ce changement de nom ne cauſe aucune confuſion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* eſt une eſpece de Metonymie; par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie, ou celui de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe* pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *roſſignol* pour un oiſeau en general, ou *oiſeau* pour *roſſignol*; *arbre* pour une eſpece d'arbres en particulier, ou une eſpece d'arbres pour toutes ſortes d'arbres. On dira: La peſte eſt en Angleterre, quoi qu'elle ne ſoit qu'à Londres; qu'elle eſt à Londres, quoi qu'elle ſoit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un roſſignol en particulier, d'un cheſne en particulier: Voilà un bel oiſeau: voilà un bel arbre: ſe ſervant avec cette liberté du nom de la partie pour ſignifier le tout, & du nom du tout pour ſignifier la partie.

On rapporte à cette eſpece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne ſçait pas préciſement. On dira: Cette maiſon a cent belles avenuës, lorſqu'elle en a pluſieurs, & qu'on n'en ſçait pas le nombre. Quand auſſi pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingt-dix-neuf ans trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomaſe eſt une eſpece de Metonymie. Elle ſe fait lorſqu'on applique le nom propre d'une choſe à pluſieurs autres; ou au contraire lorſque

lorſque l'on donne à une choſe particuliere un nom commun à pluſieurs. Sardanapale étoit un Roi voluptueux. Neron un Empereur cruel ; c'eſt par Antonomaſe qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de Neron à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte, de Philoſophe ſont des noms communs, & qui ſe donnent à tous ceux qui ſont d'une même profeſſion : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leur étoient propres. On dit parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce precepte dans ſa Rhetorique. Le Poëte a fait la deſcription d'une tempête dans le premier Livre de ſon Æneïde, pour dire : Virgile a fait, &c. Le Philoſophe l'a démontré dans ſa Metaphyſique, au lieu de dire Ariſtote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui y excellent pardeſſus le commun, s'en approprient auſſi la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on penſe facilement à Ciceron, & par conſequent l'idée d'Orateur & de Ciceron ſe lient de ſorte, que l'une ſuit l'autre.

METAPHORE.

LEs Tropes ſont des noms que l'on tranſporte de la choſe dont ils ſont le nom propre, pour les appliquer à des choſes qu'ils ne ſignifient qu'indirectement ; ainſi tous les Tropes ſont des *Metaphores*, car ce mot qui eſt Grec ſignifie tranſlation. Cependant on donne le nom de Metaphore par Antonomaſe à une eſpece de Trope, & pour lors on définit la Metaphore un Trope par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une choſe ſemblable à celle dont

on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Roiaume; parce que comme le chef commande à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs ſujets. L'Ecriture ſainte appelle élegamment le Ciel durant une ſechereſſe; un ciel d'airain. On dit d'une maiſon qu'elle eſt riante, lorſque la vûë en eſt agreable, & ſemblable en quelque maniere à cet agrément qui paroît ſur le viſage de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie ſe fait lorſqu'en parlant on ſemble dire toute autre choſe que ce que l'on dit en effet, comme l'étimologie de ce mot le marque. C'eſt une continuation de pluſieurs Metaphores. Il y en a un bel exemple dans le Poëme de ſaint Proſper, *part.* 2. *chap.* 14. en parlant des effets de la Grace.

C'eſt elle qui ſuivant ſon immuable loi
Seme en l'eſprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ſes douces flâmes
Fait pouſſer puiſſamment ſon germe dans nos ames,
C'eſt elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde ſans ceſſe, & qui le fait meurir.
Elle a ſoin que l'yvraie, ou les aſpres épines
N'étouffent en croiſſant ces ſemences divines;
Qu'un vent de complaiſance, un ſouffle ambitieux
Ne renverſe l'épi qui monte vers les Cieux;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraîne avec ſoi dans le torrent des vices;
Qu'un lâche amour de l'or ne le ſeche au dedans,
Par l'inviſible feu de ſes deſirs ardens;
Ou que, lorſqu'élevé ſur ſa tige ſuperbe
Il dédaigne de loin la baſſeſſe de l'herbe.

Vn tourbillon d'orgueil comme un foudre soudain
Ne lui donne en sa chûte une honteuse fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Metaphores des mêmes choses dont on a emprunté les premieres expressions. Ce que vous voyez que saint Prosper observe exactement, prenant toutes ces Metaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allegories sont obscures, & qu'on n'apperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appellées Enigmes, telle qu'est celle-ci. Le Poëte décrit les agitations du sang pendant la fiévre.

Ce sang chaud & boüillant, cette flâme liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
Et son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser.
Dans ses canaux troublez sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde.

Ce dernier Vers particulierement est fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roy est le cœur qui est le principe de la vie, par lequel tout le sang du corps passe continuellement : Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit, que l'homme est un petit monde.

LITOTE.

Litote ou *diminution* est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit : *Ie ne puis vous loüer* : laquelle expression, est la marque d'un reproche secret. *Ie ne méprise*

pas vos presens : au lieu de dire, je les reçois volontiers.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui represente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la verité. On emploïe les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont, ou trop foibles ou trop forts, & ne se trouvent pas proportionnez à nôtre idée : Ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vîtesse d'un excellent coureur ; je dirai qu'il va *plus vîte que le vent*. Si je parle d'une personne qui marche avec une extréme lenteur ; je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une Tortuë*. On peut dire que ces expressions sont des mensonges ; mais ces mensonges sont fort innocens, puisqu'ils font connoître la verité. Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, font concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extréme ; puisque l'on dit du premier, qu'il va *plus vîte que le vent* ; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une Tortuë*.

IRONIE.

IRonie est un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on pense ; comme quand on appelle *homme de bien* une personne dont les vices sont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la personne à qui on sçait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la pensée de celui qui parle.

CATACHRESE.

Catachreſe eſt le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'emprunter le nom d'une choſe toute contraire à celle qu'on veut ſignifier, ne le pouvant faire autrement ; comme lorſqu'on dit *un cheval ferré d'argent*. La raiſon rejette cette expreſſion ; mais la neceſſité oblige de s'en ſervir. *Aller à cheval ſur un bâton ; Equitare in arundine longâ.* Un bâton n'eſt pas un cheval. Ces expreſſions enferment une contradiction, mais on s'entend bien.

Voilà les eſpeces de Tropes les plus conſiderables ; & c'eſt à ces eſpeces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on ſe peut ſervir. Je n'ay pas pretendu enſeigner la maniere d'en trouver : Outre que l'uſage en fournit en tres-grand nombre ; dans la chaleur du diſcours, on ſçait ſe ſervir de tout ce que l'imagination preſente : & comme dans la paſſion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adreſſe de s'armer de tout ce que l'on rencontre, *Furor arma miniſtrat* ; lorſque l'on a l'imagination échauffée, on ſe ſert de tous les objets qui ſe trouvent dans la memoire pour ſignifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la nature que l'on n'applique à la choſe dont on parle, & qui ne fourniſſe des Tropes au beſoin, lorſque les termes propres manquent.



CHAPITRE III.

Du bon usage des Tropes. Ils doivent être clairs.

C'Est particulierement dans les Tropes que consistent les richesses du langage. Aussi comme le mauvais usage des grandes richesses, cause le déreglement des Etats; le mauvais usage des Tropes est la source de quantité de fautes que l'on commet dans les discours; c'est pourquoi il est important de le regler. Premierement l'on ne doit emploïer les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû representer que tres-imparfaitement avec des termes ordinaires; & lorsque la necessité oblige de s'en servir, il faut qu'ils ayent deux qualitez, dont la premiere est qu'ils soient clairs, & fassent entendre ce que l'on veut dire, puisque l'on ne s'en sert que pour rendre le discours plus expressif. Et la seconde est, qu'ils soient proportionnez à l'idée, dont ils font la peinture.

Trois choses empêchent les Tropes d'être clairs, la premiere est lorsqu'ils sont tirez de trop loin; & pris de choses qui ne donnent pas occasion à l'ame de penser d'abord à ce qu'il faut qu'elle se represente pour découvrir la pensée de celui qui parle: comme si on appelloit une maison de débauche, les syrtes de la jeunesse, on ne pourroit penetrer le sens de cette Metaphore qu'aprés avoir rappellé dans sa memoire que les syrtes sont des bancs de sable proche de l'Afrique fort dangereux: au contraire en nommant cette maison l'écueil de la jeunesse, ce que l'on a voulu signifier est aussi-

tôt apperçû. Pour éviter ce defaut, on doit tirer les Metaphores de choses sensibles qui se soient presentées souvent à nos yeux, & dont l'image par consequent se presente d'elle-même, sans qu'on la cherche. En voulant indiquer une personne, dont le nom ne m'est pas connu, je me rendrois ridicule si je me servois de certains signes obscurs qui ne donneroient aucune occasion facile à ceux qui m'écouteroient de se former une idée de cette personne. Mais ce defaut que l'on évite avec tant de soin dans la conversation, est recherché comme une vertu par un tres-grand nombre d'Auteurs. Il y a des personnes qui prennent plaisir à chercher fort loin toutes leurs Metaphores, & à les emprunter de choses peu connuës pour faire paroître leur erudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ses parties qui sera la moins connuë. Leurs Tropes viendront tous du fond de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre sçavoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs, dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une personne par son nom, mais par celui de l'ayeul de ses ayeuls; faisans une vaine montre de la connoissance qu'ils ont de l'antiquité.

L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre qu'elles se suivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre soit renouvellée. Ce defaut de liaison est la seconde chose qui rend les Tropes obscurs. Cette liaison est ou naturelle ou artificielle. J'appelle liaison naturelle, celle qui se trouve lorsque les choses signifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques ont un rapport naturel, qu'elles se ressemblent, qu'elles dépendent les unes des autres: comme quand on dit d'un

homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ses bras sont forts. On peut appeller naturelle la liaison qui est entre ce Trope, & son nom propre. J'appelle liaison artificielle, celle qui a été faite par l'usage. C'est la coûtume d'appeller un homme avec lequel on ne peut traiter, un Arabe : C'est un terme usité, la coûtume qu'on a de s'en servir dans ce sens, fait que l'idée de ce mot Arabe, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaison artificielle est plûtôt apperçûë qu'une liaison naturelle, parce que cette premiere aiant été établie par l'usage, on y est accoûtumé.

L'usage trop frequent des Tropes est la troisiéme chose qui les rend obscurs. Les Metaphores les plus claires ne signifient les choses qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore ne se presente point à l'esprit qu'aprés quelque reflexion; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on souhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ses pensées. Mais quand nous condamnons le trop frequent usage des Tropes, nous parlons de ceux qui sont extraordinaires: Il y en a qui ne sont pas moins usitez que les termes naturels; ainsi ils ne peuvent jamais obscurcir le discours.

L'on ne doit jamais se servir d'expressions Metaphoriques, qui ne soient pas ordinaires, sans y avoir preparé les Lecteurs. Un Trope doit être precedé de choses qui les empêchent de prendre le change; & la suite du discours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle que presentent les termes que l'on emploïe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaisir à ne pas être entendu, on ne continuë point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre

jusqu'à

jusqu'à la fin dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes naturels & qui ne sont point équivoques. Comment sçavons-nous qu'une personne se jouë, & ne parle pas serieusement, sinon parce que nous l'avons veu serieux dans d'autres occasions? Comment distingue-t-on un bâteleur qui fait le fou, d'avec un fou veritable? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne jouë ce personnage que pour un peu de temps, & qu'un fou est toûjours fou? Quand donc on pretend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inoüie, à moins que quelque trait de Politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.

L'Usage des Tropes est absolument necessaire, parce que souvent les mots ordinaires ne suffisent pas. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire; ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite: mais disant que ce rocher semble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la nature, l'idée de ce mot *menacer* qui convient à un homme qui est au dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que

je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire aſſez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expreſſions, & prendre garde qu'il y ait toûjours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a deſſein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre choſe que ce que penſe l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *juſques aux Enfers*; ſi en parlant d'un rocher qui eſt peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuſe, & d'un rocher d'une merveilleuſe hauteur? Il faut ſur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer on ne faſſe rire, ſi la Metaphore dont on ſe ſert donnoit une idée ridicule; comme eſt celle-ci; *Morte Catonis Reſpublica caſtrata eſt.*

Il y a mille moiens de temperer les expreſſions hardies dont on eſt quelquefois contraint de ſe ſervir. On y peut apporter ces adouciſſemens: *Pour ainſi dire; ſi j'oſe me ſervir de ces termes; pour m'exprimer plus hardiment*; prevenant ainſi le Lecteur, lors on a ſoin de ſa reputation: car il eſt évident que le mauvais uſage des Tropes eſt une marque d'une imagination dereglée. Ces grandes expreſſions ſont les marques de nos jugemens, & de nos paſſions. Lorſque les objets nous paroiſſent rares, & que nous les jugeons tels, ſoit pour leur baſſeſſe, ſoit pour leur extréme grandeur; pour lors nous reſſentons des mouvemens d'eſtime, ou de mépris, de haine ou d'amour, leſquels nous exprimons par des paroles proportionnées à nôtre ju-

gement, & à nôtre passion. Si donc les jugemens que nous avons formez de ces objets sont temeraires, si les sentimens que nous en avons conçûs sont déraisonnables, nôtre discours nous trahit, & découvre nôtre foiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionez à nos idées, mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'aiment que les grandes choses ; c'est pourquoi les Auteurs qui prenant pour fin & pour regle de leur Art la satisfaction de leurs Lecteurs, affectent de n'emploier que de grands mots, que de riches Metaphores, que des Hyperboles hardies, paroissent ridicules à ceux qui examinent les choses, & ne produisent aucun effet dans l'esprit de ceux qui les estiment, qu'une vaine admiration. Les personnes raisonnables ne peuvent souffrir qu'un homme regarde d'un méme œil les petites & les grandes choses ; que tout lui paroisse grand ; qu'il estime aussi bien une bagatelle, que la chose la plus serieuse & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un stile égal.

CHAPITRE V.

Utilité des Tropes.

LEs Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre represente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugue des Provinces entieres, la vitesse de ses conquestes, & le bruit de sa reputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui

entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles qui sont agreables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemtent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Metaphoriques prises des choses sensibles sont tres frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses exposées à nos sens: ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux; ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres; pour faire comprendre au peuple la puissance invisible & spirituelle de Dieu par des choses sensibles & corporelles, comme dit saint Augustin: La sagesse de Dieu n'a pas dédaigné de joüer en quelque maniere avec nous qui sommes des enfans, aux paraboles & aux similitudes. *Sapientia Dei quæ cum infantiâ nostrâ parabolis & similitudinibus quodammodo ludere non dedignata est, Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœlestia, terrestrium similitudine intelligerent.*

Une seule Metaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit par exemple, que *les sciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles.* Cette seule Metaphore renferme un sens que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere aussi sensible. Outre cela par le moïen des Tropes, on peut diversifier le discours. Lorsque l'on parle long-temps sur un même sujet, pour ne pas ennuier par une repetition trop frequente des mêmes mots; il est bon d'emprunter les noms des choses qui ont de la liaison avec celles qu'on traite, & de les signifier ainsi par

des Tropes qui fourniſſent le moyen de dire une même choſe en mille manieres differentes.

CHAPITRE VI.

Les paſſions ont un langage particulier. Les expreſſions qui ſont les caracteres des paſſions ſont appellées Figures.

OUtre les expreſſions propres, & étrangeres que l'uſage & l'art fourniſſent pour être les ſignes des mouvemens de nôtre volonté, auſſi bien que de nos penſées ; les paſſions ont des caracteres particuliers avec leſquels elles ſe peignent elles-mêmes dans le diſcours. Comme on lit ſur le viſage d'un homme ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; que le feu de ſes yeux, les rides de ſon front, le changement de couleur de ſon viſage, ſont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de ſon ame ; les tours particuliers de ſon diſcours, les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité, ſont les ſignes & les caracteres des agitations, dont ſon eſprit eſt émeu dans le temps qu'il parle.

Les paſſions font que l'on conſidere les choſes d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame : Elles groſſiſſent les objets, elles y attachent l'eſprit, ce qui fait qu'il en eſt entierement occupé, & que ces objets font preſque autant d'impreſſion ſur lui que les choſes mêmes. Les paſſions produiſent ſouvent des effets contraires ; elles emportent l'ame, & la font paſſer en un inſtant par des changemens bien differens. Tout

d'un coup elles lui font quitter la consideration d'un objet pour envisager un autre qu'elles lui presentent; elles la précipitent; elles l'interrompent ; elles la tournent ; en un mot, les passions sont dans le cœur de l'homme ce que font les vens sur la mer ; qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans son sein ; & presque dans le même instant l'élevent jusqu'au Ciel, & semblent la faire descendre jusques au centre de la terre.

Ainsi les paroles répondant à nos pensées, le discours d'un homme qui est émeu ne peut être égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une peinture exacte des choses qui sont l'objet de sa passion : il dit la même chose en cent façons differentes. Une autrefois son discours est couppé, les expressions en sont tronquées ; cent choses y sont dites à la fois : il est entrecouppé d'interrogations, d'exclamations; il est interrompu par de frequentes digressions ; il est diversifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours, & ces manieres de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un visage doux & tranquille.

Ces tours qui sont les caracteres que les passions tracent dans le discours, sont ces Figures celebres dont parlent les Rheteurs ; & qu'ils définissent *des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires* : c'est à dire differentes de celles qu'on emploïe quand on parle sans émotion. Cette définition n'a rien d'obscur, & qui merite une plus longue explication. Nous allons voir l'avantage, & la necessité de l'usage de ces figures.

CHAPITRE VII.

Les figures sont utiles & necessaires.

TRois raisons obligent particulierement à s'en servir. Premierement, quand on fait parler une personne émuë de quelque passion, si on veut faire une peinture exacte de cette passion, on doit donner à son discours toutes les figures propres, & le tourner en la maniere qu'une personne animée d'un mouvement semblable, figure & tourne son discours. Les habiles Peintres pour exprimer les pensées, & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de suivre ces pensées, & ces mouvemens, lesquels par consequent en sont les indices.

Les passions, comme nous avons dit, se peignent elles-mêmes dans les yeux, & dans les paroles. Les expressions de la colere & de la gaïeté, ne peuvent être semblables : ces passions ont des caracteres differens. C'est donc en vain qu'on les pretend representer, ou par des couleurs, ou par des paroles ; si on n'exprime dans la Peinture, & dans le discours les traits, & les figures par lesquelles elles se distinguent elles-mêmes les unes des autres.

La seconde raison est encore plus forte pour prouver l'avantage, & la necessité de l'usage des figures. On ne peut pas toucher les autres, si on ne paroit touché.

——— *Si vis me flere dolendum est,*
Primùm ipsi tibi ———

Les hommes ne peuvent remarquer que nous ſommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nôtre ame. Jamais on ne concevra des ſentimens de compaſſion pour une perſonne dont le viſage eſt riant: il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour cauſer ce ſentiment. Il faut par la même raiſon que le diſcours porte les marques des paſſions que nous reſſentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes ſont liez les uns avec les autres par une merveilleuſe ſympatie, qui fait que naturellement ils ſe communiquent leurs paſſions. Nous nous revêtons des ſentimens, & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelqu'obſtacle qui arrête le cours de la nature; & cela ſe fait parce que nôtre corps eſt tellement diſpoſé que la ſeule idée d'une perſonne en colere remuë nôtre ſang, & nous donne quelque mouvement de colere. Une perſonne qui fait paroître de la triſteſſe ſur ſon viſage donne de la triſteſſe; ſi elle donne quelque marque de joïe, ceux qui s'en apperçoivent, prennent part à cette joïe. C'eſt un effet merveilleux de la ſageſſe de Dieu, qui nous a fait premierement pour lui; & en ſecond lieu, les uns pour les autres. Car comme les paſſions font agir l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette ſympathie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils ſouhaittent. Ainſi puiſque nous ne parlons preſque jamais que pour communiquer nos affections auſſi-bien que nos idées; il eſt évident que pour rendre nôtre diſcours efficace il faut le figurer; c'eſt à dire, lui donner les caracteres de nos affections, qui étant

exprimées, ſe communiqueront comme nous venons de le dire à ceux qui nous entendront parler. Outre cela comme les mouvemens des paſſions ſont toûjours agreables, quand ils ſont moderez, & qu'ils ne ſont point accompagnez de quelque grande douleur, on aime les diſcours animez, c'eſt à dire, qui remuënt l'ame, & lui inſpirent de differens mouvemens; c'eſt pourquoi un diſcours qui eſt dépoüillé de toutes ſortes de figures, eſt froid & languiſſant.

La troiſiéme raiſon que nous avons pour prouver l'utilité des figures, eſt encore tres-conſiderable. Les animaux ſçavent ſe défendre, ſçavent acquerir & conſerver par la force ce qui leur eſt utile. Ceux qui croyent que ce ne ſont que des machines, montrent ingenieuſement comment leur corps eſt tellement organiſé, que ſans avoir beſoin d'un eſprit qui les dirige, ils peuvent ſe défendre, & combattre pour leur conſervation. Nous-mémes nous experimentons que nos membres, ſans la participation de l'ame, ſe diſpoſent en la maniere qui eſt propre pour éviter les injures. Le corps prend des poſtures propres à attaquer, & à ſe défendre: les mains & les pieds s'expoſent pour conſerver la tête. Les pieds s'affermiſſent pour ſoûtenir le corps & le rendre capable de reſiſter aux efforts de leur adverſaire: Les bras ſe roidiſſent pour frapper avec force: Tout le corps ſe plie, ſe courbe, ſe ramaſſe, ſoit pour éviter les coups qu'on lui porte, ſoit pour ſe porter lui-même ſur ſon ennemi, & le terraſſer. Tout cela ſe fait naturellement, & preſque ſans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique ſoient ſeulement de certains tours que les Rheteurs aïent inventez pour orner le diſcours.

Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps : si le corps sçait se tourner, & se dispose adroitement pour repousser les injures ; l'ame peut aussi se défendre : la nature ne l'a pas faite immobile lors qu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle emploïe dans le discours quand elle est émuë, font le même effet que les postures du corps ; si celles-là sont propres pour se défendre des attaques des choses corporelles, les figures du discours peuvent vaincre ou fléchir les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle emploïe pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, aprés que j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps. Il est aussi impossible de parler de toutes les figures dont un homme se sert dans la passion pour tourner son discours. Je parlerai seulement des plus remarquables, qui sont celles dont les Maitres de l'art traitent ordinairement.

CHAPITRE VIII.

Liste des Figures.

POur entrer dans une veritable connoissance de toutes ces figures dont nous allons faire la liste, il suffit de remarquer que ce sont des tours ou manieres de parler que la passion fait prendre, comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens, les Maitres de l'art leur ont donné des noms differens. Il est tres-peu important pour la pratique de l'éloquence de sçavoir le nom de

toutes ces figures ; comme il n'eſt pas neceſſaire pour bien combattre que l'on ſçache le nom de toutes les poſtures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'eſt un langage ordinaire dans les ſciences, il y a quelque neceſſité de ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms ; ainſi l'on ne doit pas trouver mauvais ſi je m'arrête à les expliquer. Les reflexions que j'ajoûte à ces explications ne ſeront peut-être pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée à mon avis la premiere dans cette Liſte des Figures, puiſque les paſſions commencent par elle à ſe faire paroitre dans le diſcours. L'exclamation eſt une voix pouſſée avec force. Lorſque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les eſprits animaux courans par toutes les parties du corps entrent en abondance dans les muſcles qui ſe trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler ; ainſi ces conduits étant rétrecis, la voix ſort avec plus de viteſſe & d'impetuoſité au coup de la paſſion dont celui qui parle eſt frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame eſt ſuivi d'une exclamation. Le diſcours d'une perſonne paſſionnée eſt plein d'exclamations ſemblables ? *Helas ! ah ! mon Dieu ! ô Ciel ! ô terre !*

DOVTE.

LEs mouvemens des paſſions ne ſont pas moins changeans & inconſtans que les flots d'une mer agitée : ainſi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs paſſions ſont dans une perpetuelle

inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veu-lent pas. Ils prennent un dessein, & puis ils quittent; ils l'approuvent, & ils le rejettent pres-qu'en même temps. En un mot l'inconstance mouvemens de leur passion pousse leurs esprits differens côtez. Elle les tient suspendus dans irresolution continuelle, & se jouë d'eux comme les vents se joüent des vagues de la mer. La figu-re qui represente dans le discours ces irresolutions est appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquietudes Didon sur ce qu'elle devoit faire, quand elle se v abandonnée par Enée.

Helas! s'écria-t-elle, au fort de sa misere,
Quel projet desormais me reste-t-il à faire?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble & co
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus;
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche, & bravé la puissance?
Irai-je en suppliant à la honte des miens
Implorer la pitié des superbes Troyens?
Trop aveugle Didon, puis-je aprés cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes soûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur declarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dang
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers
Eux que leur interest, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du sein de leur patrie?
Mourons donc, puis qu'enfin en l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne ſe contente jamais de ce qu'il a dit, & de ce qu'il a fait ; l'ardeur de ſon mouvement le pouſſe toûjours plus loin : ainſi les mots qu'il emploïe ne lui ſemblant point aſſez dire ce qu'il ſouhaite : il condamne ſes premieres expreſſions, comme étans trop foibles, & corrige ſon diſcours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Deeſſe,
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une tygreſſe :
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en couroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ſes cailloux.

Le nom de cette figure eſt Grec & ſignifie *Correction.*

ELLIPSE.

UNe paſſion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue eſt trop lente pour ſuivre la vîteſſe de ſes mouvemens : ainſi dans le diſcours d'un homme que la colere anime l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la paſſion. Quand le mouvement de cette paſſion eſt interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue qui le ſuit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaiſon avec celles qui precedent. Dans Terence, ce pere, lequel eſt ſi irrité contre ſon fils, ne lui dit que cette parole *omnium*, que le Traducteur François a rendu ſi heureuſement par ce mot *le plus.* Car la colere de ce pere eſt ſi forte

qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire ; que son f
étoit le plus méchant de tous les hommes. *Omni*
hominum pessimus. Ellipse dit la même ch
qu'*Omission*.

APOSIOPESE.

APosiopese est une espece d'Ellipse ou d'om
sion. Elle se fait lorsque venant tout d'un co
à changer de passion, ou à la quitter entieremen
on couppe tellement son discours, qu'à peine ce
qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vo
loit dire. Cette figure est fort ordinaire dans le
menaces, *Si je vous*, &c. *Mais*, &c.

Quos ego. Sed motos præstat componere fluctus

PARALIPSE.

CEtte figure n'est qu'une feinte que l'on fait d
vouloir omettre ce que l'on dit, mais u
feinte qui est naturelle. Quand on est animé, l
raisons se presentent en foule à l'esprit. Il desireroi
se servir de toutes, mais il craint d'ennuier, out
que l'activité de ses agitations empêche qu'il
s'arrête à toutes ; ainsi il produit en foule des ra
sons qu'il propose, en temoignant qu'il ne p
tend pas en parler ; c'est à dire, s'y arrêter autan
de temps qu'elles le demanderoient. *Ie ne veux p*
parler, Messieurs, du tort que m'a fait mon en
nemi. I'oublie volontiers les injures que j'ai re
çûës de lui. Ie ferme les yeux à tout ce qu'il mach
ne contre moi. Paralipse est un mot Grec qui signi
fie *Omission*.

REPETITION.

LA Repetition eſt une figure fort ordinaire dans le diſcours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui deſirent avec paſſion qu'on conçoive les choſes qu'ils veulent faire concevoir. Quand on eſt aux priſes avec ſon ennemi, on ne ſe contente pas de lui faire une ſeule bleſſure, on lui porte pluſieurs coups, & de crainte qu'un ſeul ne faſſe pas l'effet qu'on attend, on lui en donne pluſieurs. Auſſi en parlant, ſi l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mémes choſes en differentes manieres. La paſſion occupe l'eſprit de ceux dont elle s'eſt renduë maîtreſſe. Elle imprime fortement les choſes qui l'ont fait naître dans l'ame; ainſi il ne faut pas s'étonner qu'en étant rempli, on reparle ſouvent de ces choſes. La repetition ſe fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choſes en differens termes. Ces Vers de David dans leſquels il parle de l'aſſurance qu'il a ſur les promeſſes que Dieu lui a faites de le ſecourir, ſerviront d'exemple de la premiere eſpece de repetition.

Les loix de ſon amour ſont des loix eternelles:
Toûjours dans mon malheur je l'aurai pour appui:
Toûjours ſon bras puiſſant vangera mes querelles;
Il me ſera toûjours ce qu'il m'eſt aujourdhui.

Pour exemple de la ſeconde eſpece, j'ai choiſi ces beaux Vers de ſaint Proſper, dans leſquels il exprime en differentes manieres cette ſeule verité, que nous ne faiſons aucun bien que par le ſecours de la Grace divine.

Grand Dieu, quoique t'oppose une erreur teme-
raire,
Si l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais faire:
Ton Esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous commandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos deman-
des;
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais nôtre merite, & l'augmentes toûjours;
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse
Couronnant nos travaux tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles, on les peut dispo-ser avec tant d'art que se répondant les unes aux autres, elles fassent une cadence agreable aux oreil-les. Je reserve à parler dans le livre suivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions har-monieuses.

PLEONASME.

Pleonasme, c'est quand on dit plus qu'il n'é-toit necessaire, comme quand on dit: *Je l'ai entendu de mes oreilles*. Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surabonder*.

SYNONYME.

Synonyme, c'est quand on exprime une mê-me chose par plusieurs paroles, qui n'ont qu'une même signification: ce qui arrive quand la bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on sçait pour exprimer ce que l'on

l'on pense. *Abiit, evasit, erupit: Il s'en est allé, il a pris la fuite, il s'est échappé.*

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos passions sont presque toûjours presens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux qui ont fait une forte impression sur nos sens:

— Illum absens absentem auditque videtque.

Je les vois; je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugissans, &c.

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en forment une image qui tient lieu des choses mêmes; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose*. David, parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient present; il s'explique, comme si ses ennemis étoient déja abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voila qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité:
Tu confons leur temerité,
Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DISTRIBVTION.

LA Distribution est une espece d'Hypotypose; l'on s'en sert lorsque l'on fait un dénombre-

ment des parties de l'objet de sa passion. David nous en fournit encore un exemple, lorsque dans le mouvement de son indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur gosier est comme un sepulcre ouvert, ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs lévres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds sont vîtes & legers pour répandre le sang.*

ANTITHESES ou OPPOSITIONS.

LEs Antitheses ou Oppositions, les Comparaisons, les Similitudes qui sont des Figures propres à représenter les choses avec clarté, sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime; & dont par consequent il est facile de parler clairement & exactement, l'aïant present devant les yeux de l'ame. On sçait que les choses opposées se font appercevoir les unes les autres: la blancheur éclate auprés de la noirceur. Voici un exemple d'une Antithese que je tire de saint Prosper, qui dit en parlant de ceux qui agissent sans être poussez par le saint Esprit.

Leur ame en cet état recule en s'avançant,
En voulant monter tombe, & perd en amassant:
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse,
Sa lumiere l'offusque, & la rend tenebreuse.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans

la Paraphrase qu'a faite Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David, où il est parlé du bonheur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Vn grand arbre planté des mains de la nature
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ses rameaux.
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs;
Et qui constament ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la Similitude & la Comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée, comme il paroît dans cette Comparaison, par laquelle David fait connoître qu'il prefere les loix de Dieu à toutes choses.

L'or me paroît moins desirable;
Que ses divins Commandemens:
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur soit comparable;
Et le miel le plus doux est sans douceur pour moi
Auprés de sa divine loi.

REmarquez deux choses dans les Comparaisons; La premiere que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une Comparaison, & le sujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choses qui n'y sont placées que pour rendre ces Comparaisons plus vives, comme dans la comparaison que Vir-

gile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille ; avec une Colombe qui eſt entre les ſerres d'un Epervier ; aprés avoir dit ce qui eſt de principal, & ſurquoi tombe la Comparaiſon, il ajoûte :

Tum cruor, & vulſa labuntur ab æthere plumæ :

ce qui n'eſt point de la Comparaiſon, & qui ne ſert qu'à faire une peinture ſenſible d'une Colombe qui eſt déchirée par un Epervier. Je fais la ſeconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ſes Comparaiſons comme étant baſſes. Mais c'eſt avec bien de l'art que dans ſon Eneïde il tire ſes Comparaiſons de choſes ſimples, il veut délaſſer l'eſprit de ſon Lecteur, que la grandeur & la dignité de ſa matiere avoit tenus dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce deſſein, on n'a qu'à conſiderer les Comparaiſons de ſes Georgiques qui ſont au contraire grandes & relevées.

SVSPENSION.

LOrſqu'on commence un diſcours de telle ſorte que l'Auditeur ne ſçait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque choſe de grand le rend attentif, cette figure eſt appellée Suſpenſion. En voici une de Breboeuf dans ſes entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté du jour ;
Les tranſports de la rage aux douceurs de l'amour ;
A l'étroite amitié la diſcorde ou l'envie ;
Le plus bruïant orage au calme le plus doux :

La douleur aux plaisirs ; le trépas à la vie ;
Sont bien moins opposez, que le pecheur à vous.

PROSOPOPE'E.

QUand une passion est violente ; elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede ; pour lors on s'entretient avec les morts & avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler, comme s'ils étoient animez. *Iuste Dieu, protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez-vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & declare les auteurs de sa mort ? Si c'est un juste ressentiment, dit-il, contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime ; tournez vôtre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere assurance, aprés avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

SENTENCE.

LEs Sentences ne sont que des reflexions que l'on fait sur une chose qui surprend, & qui merite d'être considerée. Elle se fait en peu de paroles qui sont energiques, & qui renferment un grand sens ; comme est celle-ci : *Il n'y a point de déguisement qui puisse long-temps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.* La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois qui croyoient que les ames ne sortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, servira d'exemple d'u-

ne espece de Sentence qui est plus étenduë.

Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fieres Nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De là naît dans leur cœur cette boüillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

EPIPHONEME.

Epiphonême est une exclamation qui contient quelque Sentence ou quelque grand sens que l'on place à la fin d'un discours : c'est comme le dernier coup dont on veut frapper les auditeurs, & une reflexion vive & pressante sur le sujet dont on parle. Cet Hemistiche de Virgile est un Epiphonême.

——— *Tantæne animis cœlestibus iræ?*

Lucain finit par une espece d'Epiphonême, cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la situation de leur ville, qui étoit exposée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos têtes.

INTERROGATION.

L'Interrogation regne presque par tout dans un discours figuré. La passion porte continuelle-

ment vers ceux que l'on veut persuader, & fait qu'on leur adresse tout ce que l'on dit. Aussi cette Figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une Interrogation tres-animée ; c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuviéme Pseaume, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez.

Quoi? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du Iuste en sa misere ?
Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres soins lui témoigner ?
Il gemit sous le faix de ses vives douleurs,
Son ennui le consume ;
Tandis que le méchant, plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ses pleurs,

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement émû il se tourne de tous côtez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi-bien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion ; il cherche du secours de tous côtez : il s'en prend à toutes choses comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. chapitre du 2. Livre des Rois étant vivement affligé de la mort de Saül, & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë ; qui avoient été le theatre funeste de cet accident.

Et vous montagnes de Gelboë, que jamais la

rosée & la pluïe ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve de moissons sur vos funestes côteaux, qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Israël & qui ont été teints de leur sang. L'Apostrophe signifie *conversion*.

PROLEPSE ET UPOBOLE.

ON appelle *Prolepse* cette figure que l'on fait lorsque l'on prévient ce que les Adversaires pourroient objecter ; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prevenuës. Je trouve dans saint Paul un exemple de ces deux figures. Ce saint parlant de la resurrection future s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui proposer, & y répond : *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts ressuscitent-t-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensez que vous étes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie, s'il ne meurt auparavant ? & quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du bled ou quelque autre chose.*

COMMUNICATION.

LA Communication se fait lorsqu'on délibere avec ses Auditeurs, qu'on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable? quelles mesures prendriez-vous autres que celles que celui que je défens a pries.* C'est une espece de Communication que fait saint Paul lorsque dans le sixiéme Chapitre de l'Epître aux Romains, aprés leur avoir rapporté les avantages

tages de la Grace, & les miseres qui suivent le peché, il leur demande ——— *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort?*

CONFESSION.

CEtte figure est un aveu de ses fautes qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avouër. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David, l'exemple suivant est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatriéme Pseaume.

Ne regarde point mes forfaits,
Je sçai que du pardon, ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
Plus les pechez sont grands, plus la Grace est insigne:
Pour l'amour de toi seul, non pour mon repentir,
Fais-m'en les effets ressentir.

EPITROPHE OU CONSENTEMENT.

QUelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-ci. C'est un Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les Vers d'un honnête homme.

Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte:
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité

Qu'on prise sa candeur, & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere :
On le veut : j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits :
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :
Comme Roy des Auteurs qu'on l'éleve à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'est encore par cette figure que pour le toucher, & lui donner horreur de sa cruauté, l'on invite quelquefois un ennemi à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle est aussi ordinaire dans les plaintes qui se font aux amis, comme dans celle que fait Aristée dans Virgile à sa mere Cyrene.

Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas,
Fer stabulis inimicum ignem atque interfice messes,
Vre sata, & validam in vites molire bipennem:
Tantæ meæ si te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet suivant, qui est admirable.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité :
Toûjours tu prens plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oüi, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton interest s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :

Tonne, frappe, il est temps ; rens-moi guerre pour guerre :
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST?

PERIPHRASE.

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes : & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avoüer que Clodius avoit été tué par Milon, il se sert d'adresse. *Les serviteurs de Milon*, dit-il, *étant empéchez de secourir leur Maître, que Clodius disoit avoir tué, & le croyant, ils firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses serviteurs dans une occasion semblable.* Il évite ces noms odieux, de tuër, ou de mettre à mort.

CHAPITRE IX.

Le nombre des Figures est infini, & chaque Figure se peut faire en cent manieres differentes.

JE n'ai point rapporté dans cette Liste les Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs : ce sont neanmoins de veritables Figures, & quoique la disette des langues oblige d'emploïer assez souvent ces expressions tropiques, lors même que

l'on eſt tranquille ; cependant on ne s'en ſert ordinairement que durant la paſſion. C'eſt elle qui fait que les objets nous paroiſſent extraordinaires, & que par conſequent on ne trouve point de termes dans l'uſage ordinaire qui les repreſentent auſſi grands ou auſſi petits qu'ils nous paroiſſent. Outre cela je n'ai pas pretendu parler de toutes les figures ; il faudroit d'auſſi gros volumes pour marquer les caracteres des paſſions dans le diſcours, que pour exprimer ceux que les mêmes paſſions peignent ſur le viſage. Les menaces, les plaintes, les reproches, les prieres ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur livre que ſon propre cœur ; & c'eſt une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez ſoi. Si on deſire ſçavoir les figures de la colere, qu'on s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette paſſion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes ſemblables aux exemples que j'en ai donné, & que ces exemples ſoient comme des modeles ſur leſquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apoſtrophe, l'Interrogation, l'Antitheſe ſe peuvent faire en cent manieres : ce n'eſt point l'art qui les regle ; ce n'eſt point l'étude qui les doit trouver, ce ſont des effets naturels de la paſſion, comme nous l'avons déja remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

Les Figures sont comme les armes de l'ame. Paralelle d'un soldat qui combat avec un Orateur qui parle.

POur faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les armes de l'ame, je ferai ici le paralelle d'un soldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je considere un soldat en trois états: le premier est lorsqu'il combat avec forces égales, & que son ennemi n'a aucun avantage sur lui: dans le second, il est environné de dangers: & dans le troisiéme, étant obligé de ceder à la force, il n'a plus recours qu'à la clemence de son vainqueur. Dans le premier état ce soldat est appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire, tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il avance: il fait mine de fuïr pour retourner avec plus d'impetuosité; il redouble ses coups, il menace, il se rit des efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les desseins de son ennemi: Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux; en un mot, il est dans un perpetuel mouvement, toûjours disposé, soit à se défendre, soit à attaquer.

Lorsque l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à se tourner de tous côtez, pour trouver des raisons, & des preuves des veri-

tez qu'elle ſoûtient. Dans l'ardeur que l'on a de ſe défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mémes choſes, on les dit en differentes manieres : On en fait des Deſcriptions, des Hypotypoſes ; on ſe ſert de Comparaiſons, de Similitudes ; on prévient ce que l'adverſaire doit objecter, & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande, & l'on témoigne que l'on ne veut pas ſe ſervir de toutes les raiſons que la juſtice de la cauſe pourroit fournir. Un ſoldat tient ſon ennemi en haleine ; les coups qu'il lui porte continüellement, les aſſauts qu'il lui livre de tous côtez, le tiennent éveillé.

Un Orateur entretient l'attention de ſes Auditeurs, lorſque leur eſprit s'éloigne, il les rappelle à lui par des Apoſtrophes, par des Interrogations qui obligent ceux à qui elles ſont faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les reveille, & les fait revenir de leur aſſoupiſſement par des Exclamations frequentes & reïterées.

Lorſqu'un ſoldat ſe voit environné d'ennemis, ſans ſecours, il s'en plaint, il reproche à ſes ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte le rappelle auſſi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irreſolution ; cependant le deſir d'éviter le peril qui le menace, le preſſe & l'échauffe ; il tente enſuite toutes ſortes de voyes, il s'anime, il s'excite ; la paſſion le rend adroit, & ingenieux ; elle lui fait trouver des armes ; & il emploïe tout ce qu'il rencontre pour ſa défenſe. Un Orateur peut-il étouffer les ſentimens de douleur qu'il reſſent, & ne pas les témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorſqu'il apperçoit que la verité eſt com-

battuë & obscurcie? Dans ces occasions l'ardeur que l'on a de la garantir des tenebres dont on veut l'offusquer, fait que l'on avance preuves sur preuves. Tantôt on les explique, tantôt aprés les avoir seulement proposées on les abandonne pour répondre aux objections des adversaires. On demeure quelque temps dans le silence, & dans l'irresolution sur le choix de ses preuves. On avance quelque chose, aussi-tôt on censure ce que l'on a avancé, comme n'étant point assez fort. Quand les preuves manquent, ou que celles qu'on produit ne sont pas suffisantes: on apostrophe toute la nature, on fait parler les pierres, on fait sortir des tombeaux les morts, & on oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la verité pour l'établissement de laquelle on parle avec tant d'ardeur.

Pour achever le paralelle que j'ai commencé, je considere ce Soldat dans le troisiéme état auquel il est reduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire & qu'il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors il n'emploïe plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abbaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obeïr à ceux desquels il dépend, & dont il est soûtenu, & pour commander à ses inferieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble quand l'une a besoin d'être soulagée, qu'elle le desire, & que l'autre la peut soulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formez avec ces incli-

nations naturelles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paroître au dessous de ceux à qui elle demande du secours ; & nous ne pouvons sans resister aux sentimens de la nature refuser à ceux que nous voyons humiliez le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret ; il est comme le prix qui nous paie en quelque façon du soulagement que nous leur donnons : Et c'est cette espece de recompense qui entretient un commerce entre les mal-heureux, & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des Figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, ausquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étans libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vûë pour ne pas appercevoir la verité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent ; ainsi un Orateur est presque toûjours dans ce troisiéme état où nous considerons ce soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de ceder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abaisser, & à gagner par ses prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons ; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est reduit. Les prieres ordinairement sont pleines de descriptions de la misere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feüille dont les vents se joüent, une paille seche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, & stipulam siccam persequeris.* Et David...

Ie soûpire le jour sous les rudes atteintes
De mes longues douleurs ;

Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes
Et mon lit agité nage presqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des Figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter ; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHAPITRE XI.

Les Figures éclaircissent les veritez obscures, & rendent l'esprit attentif.

ON ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combattre de bouche, mais le cœur lui est veritablement assujetti. Pour donc triompher de l'opiniatreté ou de l'ignorance de ceux qui resistent à la verité, il suffit d'exposer à leurs yeux sa lumiere, & de l'approcher de si prés que sa forte impression les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les Figures contribuënt merveilleusement à lever ces deux premiers obstacles qui empêchent qu'une verité soit connuë, l'obscurité & le défaut d'attention. Elles servent à mettre une proposition dans son jour ; à la déveloper, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent si vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de son esprit fermez aux veritez qu'on lui propose.

Comme je n'ai dessein de rapporter dans la Liste que j'ai donnée des Figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement ; je n'y ai pas voulu parler des Syllogismes, des Enthymêmes des Dilemmes, & des autres especes de raisonne-

mens que l'on traite dans la Logique ; cependant il est manifeste que ce sont de veritables Figures, puisque ce sont des manieres de raisonner extraordinaires qu'on n'emploïe jamais que dans la passion ou dans l'ardeur que l'on a de persuader, ou de dissuader ceux à qui on parle. Ces Raisonnemens ou Figures ont une force merveilleuse, qui consiste en ce que joignant une proposition claire & incontestable, avec une autre qui n'est pas si claire & qui est contestée, la clarté de l'une dissipe les tenebres de l'autre : & comme ces deux propositions sont étroitement liées ; si ce raisonnement est bon, on ne peut consentir que l'une soit veritable, que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'est aussi. Il est vrai que la chaleur de la passion ne permet pas que l'on s'assujettisse entierement aux regles que la Logique prescrite pour faire des Syllogismes exacts.

Un raisonnement solide accable & desarme les plus opiniâtres : les autres Figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne sont pas inutiles. Les Repetitions, & les Synonymes éclaircissent une verité : si on ne l'a pas comprise par une premiere expression, la seconde la fait concevoir. Ce sont comme autant de seconds coups de pinceau, qui font paroître les traits qui ne sont pas assez formez. Quelles tenebres peuvent obscurcir la verité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il est permis de parler de la sorte, par tous les recoins & les enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux, & qui par un enchantement agreable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les An-

titheses ne sont pas de vains ornemens, les oppositions des choses contraires contribuënt à l'éclaircissement d'une verité; les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Nôtre esprit n'est pas également ouvert à toutes les veritez. Nous comprenons bien plus facilement les choses qui se presentent à nous tous les jours, & qui sont dans l'usage commun des hommes, que celles qui en sont éloignées, & dont nous n'entendons parler que tres-rarement. C'est pourquoi les Comparaisons, & les Similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé, & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourveu qu'entre les choses qu'ils connoissent ou qu'ils peuvent connoitre, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adresse dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoissance de sa condition. Il lui propose cette Parabole.

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu; & aiant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier ſa condition naturelle, il ſongeoit en même temps qu'il recevoit ces reſpects, qu'il n'étoit pas ce Roy que ce peuple cherchoit, & que ce Roiaume ne lui appartenoit pas. Ainſi il avoit une double penſée; l'une par laquelle il agiſſoit en Roi; l'autre par laquelle il reconnoiſſoit ſon état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette derniere penſée, & découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec ſoi-même.

Dans cette image Monſieur Paſchal fait voir & conſiderer à ce jeune Seigneur, que c'eſt le hazard de la naiſſance qui l'a fait grand. Que c'eſt l'imagination des hommes qui a attaché a la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'eſt pas plus grand que les autres; lui apprenant de la ſorte quels ſentimens il doit avoir de ſa condition; & lui faiſant comprendre des veritez qui euſſent été au deſſus de ſon âge, s'il ne les avoit, pour ainſi dire, fait deſcendre juſqu'à l'intelligence de celui qu'il vouloit inſtruire.

CHAPITRE XII.

Les Figures ſont propres à exciter les paßions.

SI les hommes aimoient la verité, il ſuffiroit de la leur propoſer d'une maniere vive & ſenſible pour les perſuader; mais ils la haïſſent parce qu'elle ne s'accorde que rarement à leurs intereſts, & qu'elle n'éclatte que pour faire paroître leurs

crimes ; ils fuïent ſon éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étoûfent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurciſſent contre les bleſſures ſalutaires que font les traits dont elle frappe la conſcience, ils ferment toutes les portes des ſens, afin qu'elle n'entre pas dans leur eſprit ; ou ils la reçoivent avec tant d'indifference qu'ils l'oublient auſſi-tôt qu'ils l'ont appriſe.

L'éloquence ne ſeroit donc pas la maîtreſſe des cœurs, & elle y trouveroit une forte reſiſtance, ſi elle ne les attaquoit par d'autres armes que celle de la verité. Les paſſions ſont les reſſorts de l'ame : ce ſont elles qui la font agir. C'eſt ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'eſperance qui conſeillent les hommes, qui les déterminent ; ils ſuivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïſſent ; celuy qui tient le reſſort d'une machine n'eſt pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'eſt d'une perſonne dont il connoît les inclinations, & à qui il ſçait inſpirer la haine ou l'amour, ſelon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les paſſions ſont excitées par la preſence de leur objet : le bien preſent donne de l'amour, & de la joye. Lorſqu'on ne le poſſede pas encore, mais qu'on le peut poſſeder, il brûle l'ame de deſirs dont il entretient le feu par l'eſperance. Le mal qui eſt preſent cauſe de la haine ou de la triſteſſe ; s'il eſt abſent, l'ame eſt tourmentée par des craintes, & par des terreurs qui ſe changent en déſeſpoir lorſqu'on n'apperçoit point le moyen de l'éviter. Pour donc allumer ces paſſions dans le cœur de l'homme, il faut lui en preſenter les objets, & c'eſt à quoy ſervent merveilleuſement les Figures.

Nous avons vû comme les Figures impriment fortement une verité, comme elles la dévelopent, comme elles l'expliquent : Il faut les employer en la même maniere pour découvrir l'objet de la passion que l'on desire inspirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un scelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les repetitions, & les synonymes pour frapper vivement les esprits de l'image de ses crimes. Les Antitheses sont necessaires pour faire concevoir l'énormité de sa vie par l'opposition de l'innocence de ceux qu'il aura persecutez. On peut le comparer aux scelerats qui l'ont precedé, & faire voir que sa cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualitez de ce scelerat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulierement les Hypotiposes, ou vives descriptions qui produisent l'effet que l'on attend de son discours, qui font élever dans l'ame les flots de la passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations frequentes témoignent la douleur que cause la vuë de ces crimes si énormes, & font ressentir aux autres les mesmes sentimens de douleur & d'aversion. Par les Apostrophes, par les Prosopopées, on fait qu'il semble que toute la nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.



CHAPITRE XIII.

Reflexions sur le bon usage des Figures.

LEs Figures étant comme nous avons vû les caracteres des passions, quand ces passions sont dereglées, les Figures ne servent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle : Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces Figures sont dans sa bouche, ce qu'est une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il soit necessaire d'employer contre eux les mêmes Figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le plus criminel, & le plus abominable de tous les hommes. Les Declamateurs, à qui ce defaut est ordinaire ne trompent jamais deux fois : On s'accoûtume à entendre leurs exclamations , & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils sont malades : Quand ils le sont effectivement, on ne les croit pas.

Quare peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns est une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. Lorsqu'on prend plaisir à combatre la verité; que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuste

passion qui leur dérobe la vûë de la verité, on peut appeller les Figures mal-faisantes. On ne doit pas toûjours accuser les Declamateurs de cette malice : souvent ils ne prenent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures, leur dessein n'est pas de persuader, mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échaufent, & ils emploïent toutes les plus fortes Figures de la Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combatre; semblables à un phrenetique, qui se sert de son épée pour combatre un ennemi phantastique, que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Declamateurs entrent dans des Enthousiasmes, qui leur font perdre l'usage de la raison, & voir les choses tout d'une autre maniere qu'elles ne sont pas.

Et solem geminum & duplices se ostendere Thebas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui se fâche sans sujet : neanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir passer pour éloquent, si on ne faisoit des Figures. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & appercevoir toutes les choses autres qu'elles ne sont. Il faut faire des reflexions sur tout ce qui se presente, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans toutes ces Figures : ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire sans se mettre en peine de combatre, & de terrasser leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un insensé, qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son adversaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât

attirât ſur lui les yeux de ſes ſpectateurs, qu'il combatit avec grace, avec un air galand & agreable. Ce ſont ces mauvais Orateurs que Perſe raille dans l'une de ſes Satyres en la perſonne de Pedius.

Fures, ait Pedio: Pedius quid? crimina raſis
Librat in Antithetis, doctas poſuiſſe Figuras
Laudatur ....

Ils affectent de meſurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juſte qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expreſſions: En un mot ils figurent leur diſcours, mais de ces Figures qui ſont au regard des Figures fortes & perſuaſives, ce que ſont les poſtures que l'on fait dans un ballet, au regard de celles qui ſe font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroiſſent dans un diſcours peigné, ne ſont pas le caractere d'un eſprit qui eſt vivement touché des choſes dont il parle; mais plûtôt d'un homme qui eſt dégagé de toutes affaires & qui ſe jouë. Auſſi on appelle ces Figures meſurées qui ont une cadence agreable aux oreilles, des Figures de Theatres, *Theatrales Figuræ.* Ce ſont des armes pour la montre, qui ne ſont pas d'aſſez bonne trempe pour le combat. Les Figures propres pour perſuader ne doivent point eſtre recherchées: c'eſt la chaleur dont on eſt animé pour la défenſe de la verité qui les produit, qui les trace elle-même dans le diſcours, de telle ſorte que l'éloquence n'eſt que l'effet de ce zele. C'eſt ce que dit ſaint Auguſtin du ſtile éloquent de ſaint Paul: D'où vient, *dit-il*, que les Epîtres de ce grand Apôtre ſont ſi animées, qu'il ſe fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il

menace? qu'il marque les differens mouvemens de ſon eſprit par le changement de ſa voix? L'on ne peut pas dire qu'il ſe ſoit étudié puerilement comme font les Declamateurs, à faire des Figures: neanmoins ſon diſcours eſt tres-figuré; c'eſt pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que ſaint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait ſuivi ſon diſcours. *Quid ſic indignatur Apoſtolus in Epiſtolis ſuis, ſic corripit, ſic exprobrat, ſic increpat, ſic minatur? quid eſt quòd animi ſui affectum tam crebrâ & tam asperâ vocis mutatione teſtetur? Nullus dixerit more Sophiſtarum pueriliter & conſultò figuraſſe orationem ſuam. Tamen multis figuris diſtincta eſt. Quapropter ſicut Apoſtolum præcepta eloquentiæ non ſecutum eſſe dicemus, ita quòd ejus ſapientiam ſecuta ſit eloquentia non denegamus.*

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les grandes occaſions que les Figures doivent être employées: Les paſſions ont pluſieurs degrez. Toutes les coleres ne ſont pas également grandes: toutes les Figures n'ont pas auſſi la même force. Il y a des Antitheſes pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions; c'eſt pourquoi on ne doit pas condamner toutes ſortes de Figures dans un diſcours qui eſt fait ſur une matiere qui ſemble ne donner aucune occaſion d'émotions juſtes & raiſonnables. L'ardeur que l'on a de ſe bien exprimer, & de faire concevoir les choſes que l'on enſeigne, a ſes Figures comme les autres paſſions. Dans la converſation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune reſiſtance dans l'eſprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication, on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne ſe ſerve de differentes

expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des Descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des Comparaisons, & des Images de ce que l'on dit. On peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez & pour retenir leurs esprits dans l'attention necessaire, faire des reflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses Figures aussi bien que les Harangues & les Declamations.

Le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des Figures, est appellé froid ; parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec froideur, laquelle est d'autant plus sensible, que l'on n'est agité d'aucune de ces émotions qu'ils avoient voulu exciter.





DE L'ART DE PARLER,

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Lettres dont les mots sont composez.



Es regles que nous avons données jusques à present de l'Art de Parler, ne regardent que la maniere d'exprimer ses pensées, qui sont l'ame du discours: les Lettres qui composent les mots par leur assemblage, en sont le corps, comme nous l'avons remarqué. Nous devons travailler maintenant à former ce corps; c'est à dire à arranger les mots, de sorte que la prononciation en soit facile, & agreable en même temps. Pour traiter cette matiere avec une entiere exactitude, il faudroit s'appliquer à considerer les mouvemens particuliers des organes de la Voix pour déterminer comme se forme le son de chaque Lettre; mais outre que cette exactitude seroit ennuïeuse; chacun peut apprendre ces choses sans le secours d'un maître, en faisant un peu d'attention à ce que font

les organes dont il ſe ſert pour parler. Je n'expliquerai ces deux choſes que d'une maniere generale.

On ſçait déja comment ſe fait la voix. L'air qui ſort des poûmons excite un Son en paſſant avec contrainte par le Larynx. Ce Son eſt reçû du gozier dans la bouche, où il eſt modifié en differentes manieres par les differentes diſpoſitions du lieu qui le reçoit, & par le mouvement de la langue qui le pouſſe contre les parties de la bouche. Chaque Son a été marqué par une lettre. Les lettres compoſent les mots; de ſorte que l'on pourroit faire parler une machine, ſi ayant remarqué la diſpoſition particuliere des organes de la Voix, qui eſt neceſſaire pour former chaque lettre, on faiſoit autant de canaux qu'il y a de lettres, & qu'on leur donnât ces diſpoſitions. On pourroit même faire parler un muet, en repreſentant à ſes yeux la diſpoſition que prennent les organes de la Voix pour faire ſonner chaque lettre, dont on lui feroit voir dans le même temps les caracteres. Il faudroit reïterer ſouvent la même prononciation, afin qu'il pût remarquer les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les Sons, comment les lévres battent l'une contre l'autre, pour faire enſuite ce qu'il verroit faire. Ordinairement les muets ne ſont muets, que parce qu'ils n'entendent pas; ainſi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le Son de chaque lettre, autrement que par cet artifice, qui leur fait voir en quelque maniere, ce qu'ils ne peuvent entendre. Monſieur de Monconys rapporte dans ſon voyage d'Angleterre, qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort fit lire en ſa preſence un muet, & que c'étoit le ſecond qu'il avoit fait parler par cette adreſſe. Il

eſt vrai qu'il ne faiſoit qu'appeller les lettres, & qu'il ne pouvoit lier leurs Sons.

Les lettres ſont diſtinguées en voyelles, & en conſones: Quelques-uns remarquent que le Son des voyelles ſe fait par le ſeul mouvement de la racine de la langue: D'autres pretendent que ce Son eſt formé par les differentes ouvertures de la bouche. Ces voyelles ſont A, E, I, O, V. En les prononçant on peut s'arrêter quelque temps à les faire ſonner, afin qu'elles ſoient entenduës; ſelon la meſure ou quantité de ce temps, elles ſont appellées ou longues, ou breves, ou tres-longues, ou tres-breves, & reçoivent differens noms. Comme il dépend de celui qui parle de s'arréter plus ou moins de temps ſur les voyelles, & ainſi de mettre entre elles de la difference, cela fait que leur nombre n'eſt pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent juſques à treize: les Grecs en ont ſept; les François prononcent les voyelles dans des temps égaux : ainſi dans nôtre langue elles ne reçoivent point cette difference que les differentes meſures du temps peuvent mettre entre-elles: mais nous les diſtinguons d'une autre maniere. Lorſqu'on ouvre la bouche davantage, le Son en eſt plus fort & plus clair; quand on l'ouvre moins, le Son eſt plus foible & moins clair; ces differens degrez de force cauſent cette difference qui eſt entre un E ouvert, & un E fermé; entre un I & un Y. Lorſqu'on lit les Sons de deux voyelles, & qu'il s'en fait un troiſiéme: ce Son eſt ce qu'on appelle une diphtongue; c'eſt à dire une lettre qui a deux ſons.

Les lettres conſones ne peuvent ſe prononcer ſans faire entendre le Son d'une voyelle, ce qui leur fait donner le nom de conſone. Ces lettres ſe forment

par le mouvement de la langue qui pouſſe la Voix contre le gozier, qui la porte contre le palais. Selon que la langue en ſe repliant arrête cet air qui forme la voix, ou qu'elle le laiſſe couler en s'étendant, qu'elle frappe les dents, & que les lévres battent l'une contre l'autre, l'on entend ſonner differentes conſonnes. D'où vient que dans les Grammaires on diſtingue les conſonnes en lettres des lévres, des dents, de la langue, du palais, du gozier. Voila les ſimples conſones qui ſont douze en nombre, comme je le penſe, B, C, D, F, G, L, M, N, P, R, S, T. On pourroit neanmoins ajoûter à ces Sons I, & V, lorſqu'on prononce ces deux lettres, comme des conſones.

Ce qui fait que dans les Alphabets des langues, on trouve un plus grand nombre de conſones; c'eſt premierement parce que certains peuples allient le Son de differentes conſones, de telle ſorte que l'on n'entend que le Son d'une ſeule, que l'on nomme double pour cette raiſon, comme Z, & X. La lettre Z, vaut un D, avec S. La lettre X, vaut C, avec S. Cet alliage augmente les Alphabets d'un tres-grand nombre de differentes conſones. Toutes les langues n'ont pas un nombre égal de ces lettres doubles: dans ces lettres l'on ne prononce que foiblement une conſone, ce qui fait que le Son de l'une & de l'autre ſe confond dans un ſeul Son.

En ſecond lieu, lorſque l'on prononce les conſones avec aſpiration, on change leur Son, & ce changement forme des lettres toutes differentes: Or l'aſpiration ſe fait quand on pouſſe la voix contre le gozier avec quelque force. Nous marquons en François cette aſpiration avec un H. Cette aſpiration jointe avec les lettres fait celles qu'on nomme aſpirées. L'aſpiration jointe avec le π, des Grecs

fait leur Φ, qui eſt nôtre ph; jointe avec leur K, elle fait leur x, qui eſt nôtre ch. Cette remarque fait comprendre pourquoi en certaines langues une lettre a tant de differentes eſpeces, ſi l'on peut parler de la ſorte : pourquoi par exemple les Hebreux ont quatre ſortes de S : l'aſpiration peut ſe faire avec differens degrez ; partant pour marquer par des caracteres particuliers les differences de la prononciation, il faut emploïer autant de caracteres differens.

Lorſque la voix monte juſques au nez, elle reçoit quelque difference : ainſi s'il eſtoit queſtion de trouver toutes les lettres que l'on pourroit imaginer, comme il y a des lettres du gozier, il faudroit établir des lettres du nez. Les Hebreux prononcent un peu du nez leur *Men*, & leur *Nun*, L'uſage exerce ſon empire ſur les lettres, auſſi-bien que ſur tout le corps du diſcours dont les lettres ſont les membres : il dépendoit des hommes de choiſir entre les Sons de la voix qui peuvent être infinis en nombre, ceux qui leur plaiſoient davantage, & qui leur paroiſſoient plus commodes ; c'eſt pourquoi il y a des lettres qui ſont en uſage dans une langue, dont les autres langues ne ſe ſervent point.

Il y a des peuples qui expriment par une ſeule lettre pluſieurs Sons. Les autres au contraire, marquent un même Son par de differentes marques, & ont pluſieurs lettres, dont ils ſe pourroient paſſer, comme chez les Latins le K, & le Q, ainſi que le remarque Marius Victorius, qui a traité de cette matiere à fond. C'eſt ce qui met tant de difference entre les Alphabets des langues, ſoit mortes, ſoit vivantes. Il n'eſt pas neceſſaire que je remarque que les tons de la voix, les di-
verſ

verſes inflexions avec leſquelles on peut prononcer les mémes lettres, peuvent changer leur prononciation ; qu'il y a des lettres dont le Son n'eſt point diſtinct, ſi on n'a le ſoin de les joindre à celles avec qui elles ont de la ſympathie ; Je paſſe vite pardeſſus toutes ces choſes, que l'on regarde communément comme des minuties. Cependant ces connoiſſances quoique leur objet ſoit petit, ſont en quelque façon neceſſaires : & l'ordre m'a obligé de rapporter ce que j'en ai dit.

CHAPITRE II.

Ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots.

C'Eſt un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit creé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation, lui eſt agreable. Le plaiſir qui eſt attaché à toutes les actions qui peuvent lui conſerver la vie, fait qu'il s'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agreable. Et ce qui autoriſe cette remarque, que Dieu a joint l'utilité avec le plaiſir, c'eſt que toutes les viandes qui ſervent d'alimens ont du goût : les autres choſes qui ne peuvent être changées en nôtre ſubſtance, ſont inſipides.

Cet aſſaiſonnement de l'utile avec le delectable ſe rencontre dans l'uſage de la parole : il y a une ſympathie merveilleuſe entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui ſe prononcent avec peine, choquent ceux

qui les écoutent : les organes de l'ouye sont disposez de telle sorte qu'ils sont blessez par un discours dont la prononciation blesse les organes de la voix. Le discours ne peut être agreable à celui qui écoute, s'il n'est facile à celui qui le prononce, & il ne se peut prononcer facilement sans qu'il soit écouté avec plaisir.

On mange plus volontiers des viandes délicates qui conservent la santé, & qui sont agreables au goût : On prête aussi plus facilement les oreilles à un discours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en est des sciences comme des viandes : il faut tâcher de rendre agreable ce qui est utile. *Quoniam nonnullam inter se habent similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum, etiam ipsa sine quibus vivi non potest alimenta condienda sunt.* Le plaisir attire aprés lui tous les hommes, c'est lui qui est le principe de tous leurs mouvemens, qui les fait agir : la prudence demande qu'on se serve de ce penchant pour les conduire où on les veut faire aller ; & afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, qu'on gagne les oreilles, qui en fait de sons sont comme les portieres de l'ame. Outre que le plaisir que nous donnons en parlant est précedé de nôtre propre utilité, puisque le soulagement de celui qui parle fait le contentement de celui qui écoute. Tâchons donc premierement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots : quelles fautes on y peut commettre : ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la Sagesse, est de s'éloigner du vice : *Sapientia prima stultitia caruisse* Outre cela dans ce qui regarde les sens, tout ce qui ne choque pas est agreable, comme dit S. Augustin, *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes ſe prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation eſt facile, ont un Son agreable : celles qui ſe prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les conſones ſe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auſſi leur Son eſt moins doux, & moins coulant. Il eſt bon de temperer la rudeſſe des uns par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les conſones, afin qu'elles ne ſe trouvent pas pluſieurs enſemble. La rudeſſe du concours des conſones eſt ſenſible dans les langues du Nort : l'Alemant, l'Anglois ſont inſupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudeſſe de ces langues.

La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque que ſelon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicateſſe, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces, ils ont eu moins d'égard à ſuivre la raiſon qu'à flater les oreilles ; c'eſt pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cum loco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ſes droits en faveur de la douceur de la prononciation : *Impetratum eſt à conſuetudine ut ſuavitatis causâ peccare liceret.*

Lorſque les conſones ſont aſpirées, ou qu'elles ſe prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter le concours. Il y a des conſones qui ſe prononcent la bouche fermée, comme eſt le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C, eſt de ce nombre. Ces conſones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer im-

mediatement les unes aprés les autres sans quelque difficulté ; parce qu'on est obligé presqu'en méme temps de disposer les organes de la prononciation en plusieurs façons differentes.

Le second vice dans lequel tombent ceux qui arrangent leur discours avec negligence, est le concours de deux ou de plusieurs voyelles. Le concours des voyelles est desagreable pour une raison toute contraire à celle que nous avons donnée de la rudesse du concours des consones : les consones se prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité qui est accompagnée d'une grande vîtesse, fait que l'on ne distingue pas assez nettement leur Son, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas ; ainsi il se fait un vuide dans la prononciation, & une confusion qui est des-agreable. En prononçant plusieurs voyelles de suite, il arrive presque la même chose que lorsque l'on marche sur du marbre poli, la trop grande facilité donne de la peine, on glisse, & il est difficile de se retenir. En prononçant ces deux mots *hardi Ecuyer*, si l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps considerable sur la derniere lettre du permier mot *hardi, ni intersistat, & laboret animus*, le Son de cette voyelle I, se confond avec la voyelle E par où commence le mot suivant *Ecuyer*, ce qui empêche que les oreilles ne soient satisfaites, ne pouvant distinguer assez clairement ces deux differens Sons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui se trouvent ensemble, ou bien l'on insere une consone pour remplir le vuide qui se feroit sans cet artifice ; c'est pour cette raison que nous disons en nôtre langue, *qu'il fit* pour *que il fit* : *a-t-il fait* pour *a il fait* : *fera-t-il*

pour *fera il*. Quand une des deux voyelles a un Son aſſez fort pour ſe faire diſtinguer, cet artifice eſt inutile. Ce ſoin d'arranger ſes mots doit être ſans inquietude : on ne doit pas conſiderer comme des fautes conſiderables les manquemens qui ſe font dans cette partie de l'Art de Parler : *Non id ut crimen ingens expaveſcendum eſt, ac neſcio an negligentia in hoc, an ſollicitudo ſit pejor.* Je ne ſçai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquiétude, ou de la negligence, dit Quintilien. La negligence a cet avantage qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choſes qu'aux paroles : *Indicium eſt hominis de re magis quàm de verbis laborantis.*

CHAPITRE III.

En parlant la voix ſe repoſe de temps en temps : On peut commettre trois fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA neceſſité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation ; & le deſir de s'expliquer diſtinctement fait qu'on choiſit pour les repos de la voix la fin de chaque ſens : pour diſtinguer par ces intervalles les differentes choſes dont on parle; L'on peut commettre deux fautes en diſtribuant mal ces intervalles. Si les expreſſions de chaque ſens ſont trop courtes, & par conſequent que la prononciation ſoit ſouvent interrompuë, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faiſant tomber, l'eſprit du Lecteur, qu'on devoit tenir en haleine ſe relâche, l'ardeur qu'il a ſe refroidit. Il n'y a rien qui faſſe plus rallentir le feu d'une action que de la diſconti-

nuer, & de la faire à trop de reprises : Le travail rend l'ame vigoureuse, attentive ; l'oysiveté la plonge dans le sommeil, & dans l'assoupissement : * *Fit attentior ex difficultate.*

Lorsque les sens ne sont point trop coupez, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir ; ce retardement le tient en haleine : ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce sujet rejettoient à la fin de la sentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais sans cette transposition, & ce renversement de l'ordre naturel, il suffit pour empêcher que la prononciation ne soit souvent interrompuë, de choisir des expressions un peu étenduës, qui contiennent un assez grand nombre de mots : ou bien il faut que les choses qu'on exprime soient liées si étroitement, que les premieres excitent le desir d'entendre les dernieres, & que la voix se repose aprés chaque sens, de telle sorte que l'on connoisse qu'elle doit aller plus loin.

Lorsqu'une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excez. Ordinairement on continuë l'action qu'on a commencée ; ainsi la voix ne se reposant qu'à la fin du sens dont elle a commencé de prononcer l'expression, si ce sens comprend beaucoup de choses, cette longue suite de paroles ausquelles il est enchaîné, échauffe les poûmons, & épuise les esprits ; ainsi la prononciation en est incommode, & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, est de sçavoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui

* *S. Aug.*

n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui ſoient liez : chaque ſens finit auſſitôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car, enfin, aprés cela, ce dit-il*, & autres ſemblables expreſſions dont ils ſe ſervent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage, ſi mépriſable & ſi inſupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever paſſent dans une autre extremité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux ci ne vont que par bonds & par ſaults ; de crainte de s'abaiſſer, ils montent toûjours : ils n'emploïent que de grands mots, *ſeſquipedalia verba*. Ils ne ſe ſervent que de longues phraſes capables de mettre hors d'haleine les plus forts.

Il eſt facile d'abreger, ou d'alonger le corps d'une ſentence : on peut lier deux ou pluſieurs ſens, n'en faire qu'un, & ainſi ſoûtenir le diſcours par une longue ſuite de mots qui ne faſſe qu'un ſeul ſens : il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir recours à des phraſes creuſes & vuides, & d'enfler ſon diſcours de paroles vaines : au contraire ſi une ſentence contient trop de choſes qui demandent un trop grand nombre de paroles, il eſt facile de couper les ſens de cette ſentence, les ſeparer, & les ſignifier par des expreſſions détachées qui ſoient par conſequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette ſentence.

On peut encore commettre une troiſiéme faute contre la juſte diſtribution des repos de la voix. En commençant une ſentence on éleve la voix inſenſiblement, ce que les Grecs appellent τάσις, & à la fin du ſens ou la rabaiſſe ; ils appellent ce rabaiſſement θέσις : les oreilles jugent de la longueur d'une phraſe par l'élevement de la voix,

un grand élevement de voix, leur fait attendre plusieurs paroles ; si ces paroles attenduës ne suivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine aussi-bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une course : quand la nuit on est arrivé au plus haut degré d'un escallier sans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore ; le premier pas qu'on fait aprés, on chancele, & on ressent la même peine que si le plancher sur lequel on est, se déroboit de dessous les pieds. Toutes les particules explétives comme sont nôtre *pas*, nôtre *point*, & les autres ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autres usages que d'alonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Si les oreilles sont choquées d'un discours qui va trop loin, tous les mots qu'elles n'attendoient pas sont importuns. * *Aures quid plenum, quid inane sit judicant ; & nos admonent complere verbis quæ proposuerimus, ut nihil desiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad sententiam expromendam attolitur, remissa donec concludatur arrectæ sunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta sentiunt, nec amant redundantia. Idcirco ne mutilæ sint & quasi decurtatæ sententiæ, hoc est non ante tempus cadant cavendum, ne quasi præmissis aures fraudentur, aut productioribus aut immoderatius excurrentibus lædantur.*

* *Ciceron.*

CHAPITRE IV.

La repetition trop frequente des mêmes sons, des mémes lettres, & des mémes mots, est ennuyeuse. Moyen de rendre la prononciation du discours égale.

ENtre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la Similitude ; c'est à dire une Repetition trop frequente d'une même lettre, d'une même terminaison, d'un même son, & d'une méme cadence. La diversité plaît ; les meilleures choses ennuïent lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est d'autant plus considerable qu'il se corrige facilement ; il ne faut que repasser les yeux pardessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mémes choses en cent manieres ; l'usage fournissant des expressions differentes pour exprimer une même pensée.

Pour rendre le discours égal & coulant, on évite la plusport des defauts dont nous avons parlé : On marche avec peine par un chemin raboteux ; on ne peut manier un corps plein d'inégalité sans souffrir quelque douleur : une prononciation est aussi incommode & aussi importune, lorsque sans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extremité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des sons differens, le son des uns est clair, le son des autres est obscur : les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un

ton foible. Tous ne demandent pas une méme disposition des organes de la voix, cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour soûtenir le discours & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots précedens dispose la voix pour prononcer les suivans, & que dans les suivans la voix se rabaisse par degrez.

Je pourrois donner quelques autres preceptes; mais ce que j'ai dit suffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce qu'il est necessaire de considerer dans l'arrangement des mots. La principale utilité, & presque la seule qu'on retire des preceptes; c'est qu'ils nous font prendre garde à de certaines choses, ausquelles on ne pense pas. Pour vous persuader encore davantage de l'utilité des considerations que nous venons de faire sur l'arrangement des mots, remarquez je vous prie, que les *anomalies* ou irregularitez qui se sont glissées dans les langues, y sont soufferte pour éviter les défauts que nous venons de censurer. Pourquoi dans l'Hebreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue. Pourquoi cette difference de points longs, de points tres-brefs, qui se changent selon les differentes inflexions des verbes, & la disposition des notes qui marquent les élevations, les rabaissemens, & les repos de la voix? Pourquoi enfin un *Scheva*, qui est un point qui tantôt se prononce. & tantôt ne se prononce point? Si ce n'est pour rendre égale la prononciation; la fortifier par des points longs, quand il en est besoin; & diminuër sa force par la brieveté des points dont on se sert, quand

l'égalité de la prononciation le demande.

La délicatesse des Grecs est connuë de tout le monde : considerez en passant comment pour éviter le concours trop rude de deux consones aspirées, ils changent la premiere dans une tenuë qui lui répond, disant par exemple τέφαγκα pour τέφαγκα : comment pour remplir ce vuide qui se rencontre entre deux voyelles, de deux mots il n'en font qu'un ; par exemple de καὶ ἐγὼ faisant κἀγὼ ; ou ils inserent une consone δέδωκεν αὐτῷ pour δέδωκε αὐτῷ : comme ils ne se servent point de cet artifice lorsque l'une de ces voyelles est longue, & qu'elle a un son assez fort pour se faire distinguer comme dans τιμὴ αὐτοῦ. Vous sçavez que pour fortifier la prononciation, lorsque le mot suivant commence par une voyelle aspirée, ils changent les tenuës en aspirées dans la fin du mot qui precede comme dans cet exemple, νύχθ' ὅλω pour νύκτ' ὅλω, cet ὅλω ayant un esprit rude il demande une forte prononciation, qu'il seroit difficile de faire aprés avoir prononcé les tenuës κ & τ dont le son est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent δέδοικα au preterit du medion, pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même consone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions sur la langue Latine, & generalement sur toutes les langues qui lui sont connuës. Cette grande multitude des termes de chaque langue qui sont diversifiées dans leurs terminaisons, & dans le nombre de leurs syllabes : cette abondance d'expressions dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le discours égal, & donner le moïen de choisir dans cette varieté les paroles & les phrases les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in com-*

positione rixantes, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes.

CHAPITRE V.

Les mots ſont des Sons. Conditions neceſſaires aux ſons pour être agreables. Premiere condition, un ſon violent eſt deſagreable, un ſon moderé plait.

NOus avons vû dans le Chapitre precedent ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles, voyons dans celui-ci ce qu'il faut faire, afin que les ſons qui compoſent les mots ſoient agreables. Tout ſentiment lorſqu'il eſt moderé cauſe quelque plaiſir; les viandes qui remuënt doucement les nerfs de la langue font reſſentir à l'ame le plaiſir de la douceur; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence ſont aigres, piquantes, & ameres. L'ardeur du feu cauſe de la douleur, la rigueur du froid eſt inſupportable; une chaleur moderée eſt utile à la ſanté, la fraîcheur a ſes agrémens. Dieu a voulu pour rendre à l'eſprit de l'homme la priſon du corps agreable, & la lui faire aimer; que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne diſpoſition lui donnât du contentement. On prend plaiſir à voir, à ſentir, à toucher, à goûter: il n'y a point de ſens dont la privation ne ſoit fâcheuſe: le ſentiment d'un ſon doit donc être agreable & plaire aux oreilles, lorſque ce ſon les frappe avec moderation. Les ſons doux ſont ceux qui frappent avec cette moderation les

organes de l'oüie ; ceux qui les blessent, sont rudes & desagreables.

Seconde condition. Un son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

Mais aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre : les viandes qui sont insipides sont plus capables de faire perdre l'appetit que de l'exciter. L'on est obligé de les assaisonner, & d'en relever le goût avec du sel & du vinaigre. Il en est des sensations comme des connoissances qui ne dépendent point du corps : une connoissance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité, elle fait connoître seulement qu'on ignore quelque chose, on ressent aussi une espece de chagrin quand on apperçoit obscurément un objet : la vûë d'une campagne que le Soleil éclaire donne du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec clarté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voila donc deux conditions necessaires aux sons, afin qu'ils puissent être agreables. La premiere, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blessent les oreilles ; la seconde, qu'ils soient clairement & distinctement entendus.

L'égalité des sons contribuë à les rendre distincts ; c'est la troisiéme condition.

Ce n'est pas toujours le manque de force qui rend les sons confus ; mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement & foiblement, avec vîtesse & avec lenteur, sans aucune proportion, troublent l'ame, comme la di-

versité des affaires trouble un homme, qui ne peut pas s'appliquer à toutes en même temps. La vûë d'une multitude de differens objets disposez sans ordre est confuse: voyez un cabinet enrichi de bijous, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Estampes, de Medailles, de Coquilles, la vûë de toutes ces richesses n'est point agreable, si elles ne sont disposées avec ordre. Pourquoi est-ce que les arbres plantez en échiquier plaisent davantage que lorsqu'ils se trouvent rangez sans art comme la nature les a fait naître? Pourquoi une armée rangée en bataille plait-elle à la vûë en même temps qu'elle l'épouvante? On peut assigner plusieurs causes de ce plaisir, pour moi je croi que la principale est l'égalité, & l'ordre qui rendent une sensation plus distincte: cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choses entre lesquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une secrette satisfaction, elle joüit pleinement de ce qu'elle desire. S'il n'y a quelque ordre entre les impressions des sons, elles ne peuvent être distinguées par l'ame: dans une assemblée de plusieurs personnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut discerner aucune parole. Dans un concert reglé & composé de plusieurs voix, & de differens instrumens, on entend sans confusion & sans peine le son de chaque instrument, & le chant de chaque Musicien; & c'est cette distinction qui plait aux oreilles.



Quatriéme condition : La diverſité eſt auſſi neceſſaire que l'égalité pour rendre les ſons agreables.

CIceron dit agreablement que les oreilles ſont difficiles à contenter : *Faſtidioſiſſimæ ſunt aures*, ſouvent on leur déplaît en penſant leur plaire. L'égalité eſt neceſſaire : & ſans elle aucun ſentiment n'eſt diſtinct ; l'on n'apperçoit rien que confuſément, & avec un chagrin ſemblable à celui que l'on reçoit lorſqu'on ne joüit pas pleinement des choſes que l'on aime, & que l'on deſire ; cependant cette égalité devient inſupportable, lorſqu'elle continuë trop long-temps. Les oreilles ſont inconſtantes, comme tous les autres ſens. Les plus grands plaiſirs ſont ſuivis de prés de quelque dégoût: *Omnis voluptas habet finitimum faſtidium.* Ceux qui ſçavent l'art de plaire préviennent ces dégoûts, & font goûter ſucceſſivement de differens plaiſirs, ſurmontant par la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuïent de toutes choſes. Ce n'eſt pas le ſeul caprice qui rend la varieté neceſſaire : la nature demande le changement. Un ſon laſſe les parties de l'organe de l'oüie qu'il frappe trop long-temps ; c'eſt pourquoi la diverſité eſt neceſſaire dans toutes les actions ; parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en eſt moins fatiguée.

Cinquiéme condition. Il faut allier les conditions precedentes.

IL ſemble que les deux dernieres conditions ſoient incompatibles, & que l'une détruiſe l'au-

tre ; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté, ſans aucune confuſion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diverſifié qu'un parterre de fleurs ? l'on y voit des oeillets, des tulippes, des violettes, des roſes : les compartimens en ſont fort differens, il y en a de circulaires, d'ovales, de quarrez, de triangulaires ; cependant ſi ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entr'elles, & qui ſont ornées de figures ſemblables.

Nous allons faire voir comment l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les ſons : c'eſt cette alliance qui fait la beauté & l'agréement des concerts de muſique ; car comme dit ſaint Auguſtin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles reſſentent ; lorſqu'elles ſont charmées par la diverſité des ſons, & que cependant elles ne ſont pas privées du plaiſir que donne l'égalité : *Quid enim auribus jucundiùs poteſt eſſe quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur ?*

Sixiéme condition. Cette alliance de l'égalité & de la diverſité doit eſtre ſenſible : ce qu'il faut obſerver pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être ſenſible ; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament : c'eſt pourquoi tous les ſons dans leſquels elle ſe trouve ; doivent être liez enſemble, & il eſt neceſſaire que les oreilles les entendent ſans aucune interruption notable. La ſymmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorſque

que l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architectes réünissent pour ce sujet leur ouvrage, de maniere qu'il puisse être consideré d'une seule vûë. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut qu'elles les comparent ; or toute comparaison suppose que les termes de la comparaison soient presens, & joints les uns avec les autres ; il faut donc unir ces sons : ce qui les rend plus agreables que lorsqu'ils sont separez ; parce que cette union les faisant sentir tous en même temps, l'impression qu'ils font est plus forte, & par consequent le plaisir qu'ils causent est plus grand. * *Plus delectant omnia quàm singula, si possint sentiri omnia.*

* *S. Aug.*

CHAPITRE VI.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre precedent sont necessaires à tous les sons pour être agreables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai pretendu parler que des sons de la voix humaine : encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son sort avec violence des poûmons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes comme la

premiere. Ce que je dirai dans la ſuite de ce traité ne regarde que le ſon de la voix ſimple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les ſons, où les mots, ayent les conditions qui les doivent rendre agreables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger ſon diſcours de telle maniere, que la prononciation n'en ſoit ni violente, ni trop foible ; qu'elle ſoit moderée, & diſtincte, & que ce diſcours ait par conſequent les deux premieres conditions. Le ſecond Chapitre a été emploïé tout entier à nous inſtruire de ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le diſcours n'écorche point les oreilles, & qu'il puiſſe être entendu. L'on a fait voir avec quel ſoin il faut éviter la rencontre des conſones rudes, comment il faut remplir les vuides qui ſe rencontrent entre les mots où le cours de la prononciation ſeroit arrêté; Avec quelle prudence on doit moderer la rudeſſe de certaines ſyllabes par la douceur de celles qui ſont plus douces ; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation, & ſoûtenir le ſon des lettres foibles, en les faiſant accompagner de lettres plus fortes.

Les quatre autres conditions ſe peuvent trouver en differentes manieres dans le diſcours : les oreilles apperçoivent dans la prononciation pluſieurs choſes, outre le ſon des lettres. Premierement elles jugent de la meſure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque ſyllabe, chaque mot, chaque expreſſion. En ſecond lieu, elles apperçoivent les élevemens & rabaiſſemens de voix, par leſquels on diſtingue en parlant chaque mot, chaque expreſſion : En troiſiéme lieu les oreilles remarquent le ſilence, ou le repos de la voix à la fin des mots & du ſens ; quand on lie deux mots, ou

qu'on les ſepare, ſi on mange quelque voyelle, & pluſieurs autres choſes qui ſont compriſes ſous le nom d'accens, dont la connoiſſance eſt abſolument neceſſaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en tres-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y en a huit chez les Latins, ſelon Servius Honoratus; ſçavoir *l'aigu* figuré ainſi (´) qui montre quand il faut hauſſer la voix: *le grave* ( ) quand il la faut abaiſſer: *le circumflexe*, composé de l'aigu & du grave (ˆ ou ˜) *L'accent long* figuré ainſi (-) qui avertit que la voix doit s'arrêter ſur la voyelle qui a cette marque: *le bref* (') que le temps de la prononciation doit être court. *Hyphen*, ou conjonction ‿ qu'il faut joindre deux mots enſemble, comme ces deux *male‿ſanus*. *Diaſtole* ou diviſion, qu'il faut les ſeparer. *L'Apoſtrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diaſtole & l'Apoſtrophe ont une méme marque (') mais dans l'Apoſtrophe elle ſe met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*, dans la Diaſtole au bas, *ad pedem*.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choſes avec plaiſir, y faiſant trouver les quatre conditions que j'ai propoſées ci-deſſus, diſpoſant par exemple les mots avec cet artifice, que les meſures du temps de la prononciation ſoient égales, que les pauſes de la voix, ou les intervalles de la reſpiration ſe répondent, que la voix s'éleve & ſe rabaiſſe par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté, faiſant que pluſieurs meſures liées enſemble ſoient égales, quoique les parties dont elles ſeront compoſées ſoient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaiſir; mais avant que de paſſer outre à preſent que nous parlons de l'art de plaire,

& que nous sommes tout occupez à chercher dans le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bon de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'art de plaire, que les choses les plus agreables sont desagreables en certaines rencontres. Le divertissement n'est pas toûjours de saison, le travail, & les jeux ne s'accommodent pas ensemble, personne ne marche en cadence pour aller à ses affaires : Lorsqu'il s'agit de découvrir simplement sa pensée, qu'il est utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'esprit, un homme de bon sens ne s'amusera jamais à compasser ses paroles, à mesurer ses mots, & à placer avec justesse les pauses de la prononciation. Le plaisir n'est plaisir que lorsqu'on le souhaite, s'il vient à contre-temps, il déplait, parce qu'il détourne, & divertit de l'application serieuse où l'on étoit.

Il faut donc distinguer le discours en deux especes, en discours naturel, & en discours artificiel : Le naturel est celui dont on doit se servir dans la conversation pour s'exprimer, pour instruire, & pour faire connoître les mouvemens de sa volonté, & les pensées de son esprit : l'artificiel est celui que l'on emploïe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'usage ordinaire & naturel, on se sert de tout l'artifice possible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le discours naturel, il suffit d'observer avec exactitude ce qui a été prescrit dans le second Chapitre de ce Livre, ce n'est pas que l'on ne puisse appeller quelquefois l'art à son secours : les matieres du discours naturel ne sont pas toujours si austeres qu'elles ne permettent quelque petit divertissement.

Personne n'ignore la difference qui est entre la Prose, & les Vers ; elle est trop sensible : le dis-

cours qui est lié par les regles étroites de la versification est entierement éloigné du discours libre, qui est celui que l'on emploïe lorsque l'on parle naturellement, & sans art; c'est pour cette raison que les discours en Vers sont appellez particulierement artificiels. Nous sommes obligez de commencer l'Art que nous traitons, par enseigner, comme l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est à dire à la Prose, les conditions qui rendent les sons agreables, sans que ces conditions lui ôtent la liberté; aprés cela allant par ordre nous viendrons au discours artificiel tel que sont les Vers. Cet art dans la Prose se réduit à deux choses, ou à rendre la Prose periodique, ou à la figurer. Voyons ce que c'est que periode, ce que c'est que figure; comment l'on peut rendre le discours periodique, comment on le peut figurer.

CHAPITRE VII.

Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez.

NOus sommes obligez de prendre haleine de temps en temps; la necessité qu'il y a de se faire entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expression pour respirer, afin que ces repos de la voix servent en même temps à rendre le discours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne se repose pas également à la fin de tous les sens. Dans une sentence qui a beaucoup de sens on se repose un peu à la fin de chaque sens; mais ce repos

n'empéche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a dessein d'aller plus loin.

La partie du sens parfait qui fait partie d'un autre plus grand sens est appellée des Grecs κόμμα des Latins *incisum*. Quand on entend prononcer la partie d'un sens entier, l'oreille n'est point contente, parce que la prononciation demeure suspenduë jusques à ce que le sens soit achevé. Par exemple, lorsqu'on commence : *Cùm regium sit bene facere, & audire malè*; puisque c'est une vertu Royale de faire le bien, lors même qu'on est méprisé, les oreilles sont attentives & appliquées à entendre la suite. Les Grecs appellent un sens parfait, mais qui fait partie d'un sens plus achevé κῶλον, les Latins *membrum*, membre : les oreilles sont satisfaites aprés avoir entendu le membre d'une sentence : neanmoins elles desirent encore quelque chose de plus parfait. *Si quantum in agris locisque desertis audacia potest, tantum in foro atque judiciis impudentia valeat.* Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le barreau devant les Juges, que l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux écartez. Vous pouvez juger par vos oreilles que ce sens parfait contente, mais qu'il n'ôte par le desir de quelque chose de plus accompli, & que l'on desire entendre le corps de la sentence aprés avoir entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se rabaissant, ni recommencer sa course qu'en s'élevant ; c'est pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, un élevement, & un rabaissement de voix. τάσις & ἀπόθεσις. La voix ne se repose entierement qu'à la fin de la sentence, & elle ne se rabaisse qu'en achevant de prononcer cette sentence qu'elle avoit com-

mencée. Lorſque les membres qui compoſent le corps d'une ſentence ſont égaux, & que la voix en les prononçant ſe repoſe par des intervalles égaux, & s'éleve & ſe rabaiſſe avec proportion : l'expreſſion de cette ſentence ſe nomme *Periode*; c'eſt un mot qui vient du Grec, & qui ſignifie *circuit*. Les Periodes entourent, & renferment tous les ſens qui ſont les membres du corps de la ſentence qu'elles comprennent. L'artifice de la compoſition des periodes conſiſte, comme il eſt manifeſte, à rendre égales les expreſſions de chaque membre d'une ſentence : voyons comment cela ſe peut faire.

CHAPITRE VIII.

Compoſition des Periodes.

POur compoſer une periode, ou ce qui eſt la méme choſe, pour exprimer une ſentence qui eſt compoſée de deux, ou de pluſieurs ſens particuliers, avec cet art, que les expreſſions de cette ſentence ayent les conditions neceſſaires pour plaire aux oreilles; il faut premierement que ces expreſſions ne ſoient point trop longues, & que toute la periode ſoit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμέν·. Il faut enviſager tout ce que contient la ſentence que l'on veut comprendre dans une periode, choiſir des expreſſions ſerrées ou étenduës, retrancher, ou ajoûter, afin qu'elle ait ſa juſte longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inſerer des paroles inutiles & ſans force, pour remplir les vuides, & achever la cadence de la periode, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expreſſions des ſens particuliers qui ſont les membres du corps de la ſentence doivent être renduës égales, afin que par des intervalles inégaux la voix ſe repoſe à la fin de ces membres. Plus cette égalité eſt exacte, plus le plaiſir en eſt ſenſible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hæc eſt enim non facta, ſed nata lex ; quam non didicimus, accepimus, legimus ; verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus : ad quàm non docti, ſed facti ; non inſtituti, ſed imbuti ſumus.*

3. Une période doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus : Les périodes doivent avoir au moins deux membres, puiſque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. Or l'égalité ſuppoſe pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'Art ne veulent pas qu'on faſſe entrer dans une periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en ſeroit forcée ; par conſequent elle déplairoit aux oreilles, puiſqu'un diſcours qui incommode celui qui parle, ne peut être agreable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une periode doivent être liez ſi étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la reſpiration : pour cela les membres d'une periode doivent être unis par l'unité d'une ſeule ſentence, du corps de laquelle ils ſont membres. Cette union eſt tres-ſenſible, car la voix ne ſe repoſe à la fin de chaque membre, que pour continuër plus loin ſa courſe : elle ne s'arrête entierement qu'à la fin de toute la ſentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le ſens de la periode : ainſi les oreilles ſentent facilement la diſtinction, & l'union de ſes membres.

5. La

5. La voix s'éleve, & se rabaisse dans chaque membre: les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevement, & de rabaissement se répondent. En prononçant une période entiere on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié : Ces deux parties qui sont appellées τάσις & ἀπόθεσις doivent se répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle se trouve dans une période en deux manieres; dans le sens, & dans les mots. Premierement les sens de chaque membre de la Période doivent être differens entr'eux. Dans le discours la varieté s'y rencontre d'elle même: on ne peut exprimer les differentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots Outre cela on peut composer une période de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se suivre de fort prés, il est bon que le discours coule avec plus de liberté: cette égalité si exacte des intervales de la respitation pourroit devenir ennuyeuse.

Voici quelques passages de Ciceron que j'ai pris pour exemples des périodes Latines; parce que la cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Antequàm de republica, Patres conscripti, dicam ea quæ dicenda sunt hoc tempore.* 2. *Exponam breviter consilium & profectionis, & reversionis meæ.* La periode suivante a trois membres. 1. *Nam cùm antea per ætatem, hujus auctoritatem loci contingere non auderem.* 2. *Statueremque nihil huc nisi perfectum industria, elaboratum ingenio afferri oportere.* 3. *Meum tempus omne amicorum temporibus transmittendum putavi.* Celle-ci est de

quatre membres. 1. *Si quantum in agro, locisque desertis audacia potest. 2. Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret. 3. Non minus in causa cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ. 4. Quantum in vi facienda cessit audaciæ.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables, ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chûtes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible; comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes fait qu'elles se prononcent sans peine, & l'on a remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agreables à l'oreille: *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solùm tolerabile, sed etiam facile esse potest.* C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement: Les périodes soûtiennent le discours, elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remarquer que cette majesté est hors de saison lorsque l'on suit le mouvement de sa passion dont la précipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger, & de composer ses mots. Un discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes comme j'ai dit ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même temps marcher en cadence.

CHAPITRE IX.

De l'arrangement figuré des mots. En quoi consistent ces figures.

NOus avons dit fort au long dans le second Livre, que les figures du discours étoient les caracteres des agitations de l'ame;que les paroles suivoient ces agitations ;& que lorsque l'on parloit naturellement, la passion qui nous faisoit parler se peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler sont bien differentes : elles se tracent à loisir par un esprit tranquille. Les premieres se font par saillies, elles sont violentes, elles sont fortes, propres à combattre, & à vaincre un esprit qui s'oppose à la verité : celles dont nous allons parler sont sans force, elles ne sont capables que de donner quelque divertissement. Je parle de celles qui sont étudiées, car il se peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le discours pour le divertissement, se trouvent par hazard dans ces figures qu'on emploïe pour le combat.

Nous avons montré dans le second Chapitre que la répétition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même son, étoit desagreable : mais aussi nous avons remarqué dans le troisiéme Chapitre, que lorsque cette repetition se fait avec art, elle ne choque point les oreilles : En effet les sons les plus desagreables, plaisent lorsque l'on les entend par de certains intervalles mesurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorsque les forgerons frappent sur leurs enclumes avec

proportion, ils font une espece de concert où les oreilles trouvent quelque agrément. On ne peut repeter un même son, une même lettre, un même mot sans que le discours soit figuré; or l'artifice de ces figures consiste dans la repetition d'une lettre, d'une même terminaison, d'un même mot, par des temps mesurez, & par des intervales égaux, tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence comme vous l'allez voir dans les exemples que je donne de ces figures, que j'ai tirées pour la plupart de quelques-uns de nos Poëtes; parce qu'il m'auroit été difficile d'en trouver dans nôtre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons: Je vous ferai remarquer ailleurs l'artifice de la Poësie.

Ces figures peuvent être infinies, puisque cette repetition qui les fait se peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut repeter simplement le même nom, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple: *Mon Dieu, mon Dieu regardez-moi*, ou en changeant la signification de ce mot.

Vn pere est toûjours pere & malgré son courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ses coups.

Le mot de pere est pris la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux, tiré des Entretiens Solitaires de Monsieur de Breboeuf, d'où les exemples suivans sont presque tous tirez.

L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils usent mieux que nous, & des biens, & des maux,

Aux noirs déreglemens ils ne ſont point en butte,
Et ſans autre ſecours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute:
Et tout ce que fait l'homme eſt indigne de lui.

On repete la même expreſſion au commencement de chaque membre du diſcours.

Il n'eſt crimes abominables,
Il n'eſt brutales actions,
Il n'eſt infames paſſions
Dont les mortels ne ſoient coupables.
En ce ſiecle maudit à peine un ſeulement,
A ſoin de vivre juſtement:

On place le même mot à la fin & au commencement d'une ſentence.

Vengez-vous dans le temps de mes fautes paſſées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du ſuivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du ſuivant: comme vous voyez dans les Vers ſuivans.

Se voyant l'ennemi de ſon Iuge ſupréme,
L'Eſprit plein de ſon crime, ennemi de ſoi-méme:
A ſoi-même à toute heure, il devient odieux,
Voyant ſouvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et ſe trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutesfois est arrivé bien-tard.

Cette repetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des delices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices;
Et l'aveugle interest qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui se guerit, un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché;
Un peché se détruit par un autre peché.

On repete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas; il accorde; il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il asseure, il retracte, il condamne, il excuse,
Et le même objet plaît, & déplaît à son tour,

On met dans le même membre les mémes mots au commencement, & puis changeant cet ordre on les place à la fin:

Ainſi l'homme inſenſé ſans tréve & ſans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords :
Il peche, il s'en répent ; il s'émporte, il s'en fâche :
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en pere qui veut guerir ſes enfans ; qui les aime, lors mêmes qu'il les châtie ; puiſqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour ſauver le riche ; ou de briſer & de ruïner ſon cœur dans ſes biens : ou de ruïner ſes biens dans ſon cœur. La main de Dieu n'eſt pas moins adorable lorſqu'elle tuë que lorſqu'elle reſſuſcite, puiſqu'elle ne tuë ſes Elûs que pour les reſſuſciter ; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans eſt une veritable mort, ainſi ce qui paroît mort dans les juſtes eſt une veritable vie.

Il y a une eſpece de repetition qui ſe fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

Les traverſes qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Lui ſont un don précieux ;
Et quoique vous puiſſiez faire,
Rien ne déplaît à ſes yeux,
Que ce qui peut vous déplaire,

AUTRE EXEMPLE.

Le temps d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'eſt à nôtre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le menageant comme il faut.

Enfin l'on peut en même temps faire toutes les ſortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Proſper.

Nul ne prévient la Grace, & lorſqu'on la deſire,
C'eſt par le ſaint deſir que ſon feu nous inſpire :
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas,
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas :
Ainſi c'eſt le chemin qui meine au chemin même,
Nul ſans un jour du Ciel ne voit ce jour ſuprême.
Qui tend à Dieu ſans Dieu, fait un ſuperbe effort;
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures qui ſont des eſpeces de repetition ; des noms particuliers : il n'eſt pas neceſſaire de s'en charger la memoire.

CHAPITRE X.

Reflexion ſur ces Figures.

JE n'ai pas eu deſſein de comprendre toutes les eſpeces poſſibles de ces Figures, dont nous par-

lons; j'ai crû qu'il ſuffiroit d'en donner quelques exemples : ces expreſſions qui ſont figurées en cette maniere peuvent étre eſtimables, à cauſe du ſens qu'elles renferment; mais il eſt évident que ces Figures ne meritent par elles-mêmes qu'une mediocre eſtime. L'artifice qu'on employe pour les produire eſt trop ſenſible, & pour parler franchement trop groſſier; auſſi nôtre langue qui eſt naturelle ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de ſoin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les ſouffrent-ils lorſqu'elles ſe preſentent elles-mémes, & qu'elles ſe placent ſans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits eſprits aiment ces Figures, parce que ce foible artifice eſt aſſez proportionné à leur force, & conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius eſt.* Cependant je ne ſuis pas ſi critique, que je condamne toutes ces Figures: les beaux exemples que j'en ai rapportez s'éleveroient contre moi, & blâmeroient mon auſterité indiſcrete: diſons donc auſſi quelque choſe en leur faveur.

Nous pouvons comparer toutes ces Figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaiſent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles ſont diſpoſées ingenieuſement; les ſons ou les mots dont un diſcours eſt compoſé étant figurez de la maniere que nous venons de dire, ils ſont agreables aux oreilles. La raiſon ſouffre ces Figures lorſqu'elles ne ſont point trop affectées, & qu'il ſemble qu'elles viennent par hazard. On peut auſſi les comparer à ces Figures qu'on voit ſur les ouvrages de la nature, où il ſemble qu'elle ait voulu ſe joüer en prenant plaiſir à les diverſifier. Un voyageur ſe délaſſe quelquefois en conſiderant une coquille, une fleur: Un Lecteur melancolique eſt réveillé par

cet arrangement figuré de mots. Ces Figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagreables. J'ai remarqué quelques-unes de ces Figures dans les Livres sacrez, particulierement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accommoder à leur siecle qui y prenoit plaisir, soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence. Mais c'est un grand défaut d'affecter toujours ces Figures: Je ne sçai comment on a tant d'estime pour les Auteurs qui sont pleins de ces affectations; je ne puis croire que ce soit la marque d'un genie fort élevé de passer les jours entiers à arranger des mots, avec une basse exactitude. Un discours composé avec cet artifice ne touche point, il ne porte aucun trait d'un esprit animé, mais d'un écrivain qui se jouë avec des mots. Cette critique regarde les Auteurs dont les ouvrages sont vuides de choses, qui ne sont riches qu'en bagatelles, & qui ne sçavent que surprendre la populace par un bruit éclatant: *Canoris nugis.*

CHAPITRE XI.

De la mesure des temps de la Prononciation.

LA voix s'arrête necessairement quelque temps sur chaque syllabe, pour la faire distinguer, & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moïens de mesurer la quantité de ce temps de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses

que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'eſt pas la même chez tous les peuples : la prononciation des langues vivantes de l'Europe eſt entierement differente de celles des langues mortes qui nous ſont connuës, comme le Latin, le Grec, & l'Hebreu. Dans les langues vivantes, on s'arrête également ſur toutes les ſyllabes, & les temps de la prononciation de toutes les voyelles ſont égaux. Dans les langues mortes, les voyelles ſont diſtinguées entr'elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes ſont appellées longues, parce qu'elles ne ſe prononcent que dans un eſpace de temps conſiderable, les autres ſont bréves, & ſe prononcent fort vite.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourdhui le Grec & le Latin, comme les anciens Grecs, & les Latins prononçoient ces langues ; ils diſtinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous autres nous ne marquons en prononçant un mot Latin que la quantité de la penultiéme voyelle de ce mot. On ne prononce pas une finale bréve d'une autre maniere que l'on prononce une finale longue : Cependant ſaint Auguſtin dit, que celui qui liſant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris.

prononceroit *primis* pour *primus* ; *is* étant long, & *us*, bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles aſſez délicates pour appercevoir cette difference ? *Quis ſe ſentit deformitate ſoni offenſum ?* comme les oreilles des Romains du temps de S. Auguſtin étoient choquées par ce changement.

On nomme meſure un certain nombre de ſyllabes

que les oreilles distinguent, & entendent separément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un Vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux mots, parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio*, *quasi prorsa oratio*. Marius Victorinus pretend que ce mot Latin *versus*, vient *à versuris, id est, à repetitâ scripturâ ea ex parte in quam desinit*. Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite, ils écrivoient le second vers, commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'est pourquoi comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire est nommée *Bustrophe*, *à boum versatione*.

CHAPITRE XII.

De la structure des Vers.

L'Egalité des mesures du temps de la prononciation ne peut être agreable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même temps qu'elles sont entenduës séparément, elles soient liées ensemble; de sorte que les oreilles les comparant les unes avec les autres, elles apperçoivent leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes: car l'on ne dit pas de deux grandeurs qu'elles sont égales, si elles ne sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec

la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre troisiême; d'où nous apprenons que l'artifice de la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & separément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mémes; il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles, afin que la varieté, & l'égalité soient alliées l'une avec l'autre dans ces mesures.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ces mesures, si elles ne sont liées les unes avec les autres: il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble; qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente; la structure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins se reduit à deux chefs; car la Poësie Latine, & la Poesie Grecque ne different de la Poësie Françoise, Italienne, & Espagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les syllabes également, & qu'elles n'ont point cette distinction de voyelles breves, & de voyelles longues; c'est pourquoi je ne serai pas obligé de parler en particulier de la structure des Vers de chaque langue, il suffira pour mon dessein de découvrir les fondemens des regles de la Poësie Latine, & de celles de la Poësie Françoise.



CHAPITRE XIII.

Comment les Latins diſtinguent leurs meſures. Combien de ſortes de meſures entrent dans la ſtructure des Vers.

CHaque meſure dans la Poëſie Latine eſt entenduë ſeparément, & diſtinctement par un élevement de voix qui ſe fait au commencement; & par un rabaiſſement de voix qui ſe fait à la fin. Ces mêmes meſures ſont appellées pieds, parce qu'il ſemble que les Vers marchent en cadence par le moïen de leur meſure. Ainſi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, ſe forment par un élevement, & par un rabaiſſement de voix ἄρσει & θέσει *id eſt, alterna ſyllabarum ſublatione & poſitione, pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la meſure en recitant leurs Vers : *Plaudendo recitabant. Pedis pulſus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes verſûs*, pour dire diſtinguer les pieds ou les meſures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes meſures, ou de differens pieds dans la Poëſie Latine, il faut faire attention aux regles ſuivantes qui ſont fondées ſur cette neceſſité qu'il y a de rendre les meſures nettes & diſtinctes.

PREMIERE REGLE.

Il eſt conſtant qu'un pied doit être compoſé tout au moins de deux ſyllabes, ſur la premiere deſquelles la voix s'éleve, & s'abaiſſe ſur la ſeconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux ſyllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux breves ; parce qu'elles paſſeroient trop vite, & que l'oreille n'auroit pas le temps de diſtinguer deux differens degrez dans la voix qui les prononce ; ſçavoir un élevement, & un abaiſſement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux breves dans la prononciation ont la valeur d'une longue ; c'eſt à dire le temps de la prononciation d'une longue eſt égal à celui que l'on emploïe pour prononcer deux voyelles breves.

QUATRIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de deux ſyllabes longues, ou équivallentes à deux longues, car celles qui ſe trouvent entre les extrémes, ſur leſquelles la voix s'éleve, & ſe rabaiſſe troublent l'harmonie, & empéchent l'égalité des meſures, comme nous dirons : Je ne parle à preſent que des pieds ſimples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds compoſez*, ceux qui ſont faits de deux pieds ſimples.

CINQUIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de trois ſyllabes ; il ne peut l'être de quatre ; car ces ſyllabes ſeront ou toutes breves, ou quelques-unes d'elles ſeront longues : ſi elles ſont toutes bre-

ves, la prononciation en ſera trop gliſſante, & par conſequent vicieuſe, une meſure de quatre breves ne pouvant étre entenduë diſtinctement. Si dans une meſure de quatre ſyllabes il y a une longue, & trois breves, ces trois breves valent plus d'une longue : ainſi cette meſure peche contre la quatriéme Regle.

SIXIE'ME REGLE.

Les oreilles rapportent toûjours les meſures compoſées aux plus ſimples, parce que les choſes ſimples s'entendent plus facilement, & plus diſtinctement. Ainſi d'une meſure compoſée de quatre ſyllabes longues, les oreilles veulent qu'on en faſſe deux.

Ces Regles nous font connoître que tous les pieds ſimples ſont ou de deux ſyllabes, ou de trois ſyllabes. Voyons de combien de ſortes il peut y avoir de pieds de deux ſyllabes, de combien de trois ſyllabes,

Dans un pied de deux ſyllabes, ou ces ſyllabes ſont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée*.

Ou ces deux ſyllabes ſont deux breves, & ce pied eſt nommé *Pyrrique*.

Ou la premiere de ces deux ſyllabes eſt longue, & la ſeconde breve, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée*.

Ou la premiere eſt une breve, & la derniere une longue : ce qui eſt appellé *Iambe*.

Dans un pied de trois ſyllabes, ou ces trois ſyllabes ſont longues, & ce pied eſt nommé *Moloſſe*.

Ou ces trois ſyllabes ſont breves, ce qui fait le pied qu'on nomme *Tribraque*.

Ou la premiere eſt longue, & les deux autres

tres breves, ce pied eſt un *Dactyle.*

Ou la derniere eſt longue, & les deux premieres breves: ce qui eſt nommé *Anapeſte.*

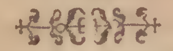
Ou la premiere eſt breve, & les deux dernieres longues: ce pied eſt nommé *Bachique.*

Ou les deux premieres ſont longues, & la derniere eſt breve: ce pied eſt appellé *Antibachique.*

Ou les deux extrémes étans longues, elles renferment une breve: on appelle ce pied *Amphimacre.*

Ou les deux extrémes étans breves, elles renferment une longue, ce pied ſe nomme *Amphibraque.*

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la compoſition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent ſe trouver dans leurs meſures. Pluſieurs ſont exclus de la Poëſie par les regles precedentes. Le Pyrrique par la ſeconde regle. Le Moloſſe par la quatriéme. Le Bachique, & l'Antibachique par la même regle. L'Amphimacre, & l'Amphibraque par la ſixiéme. Outre cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée dans ces deux dernieres meſures; ſi bien qu'il n'y a que ſix pieds; ſçavoir le Spondée, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle & l'Anapeſte. On compte pluſieurs autres pieds; mais ils ſe rapportent naturellement à ces ſix ſortes de pieds, dont nous venons de parler.



CHAPITRE XIV.

De l'égalité des Mesures.

LOrsque deux syllabes se prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes & une troisiéme, lorsque dans le temps qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps ou deux fois ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est double du temps d'une breve. Lors que les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurez par une mesure précise; & que le temps de l'une est double de celui de l'autre; cette proportion empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de ces syllabes; c'est pourquoi elle doit plaire, puisque l'égalité, comme nous avons vû, n'est agreable que parce qu'elle rend les sons distincts, & ôte la confusion. Il y a dans une mesure ou pied, comme il a été dit, un élevement, & un rabaissement: *Pes habet elationem, & positionem.* Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élevement doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée les temps de l'abaissement, & de l'élevement sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle, & dans l'Anapeste, le temps de deux breves étant égal

à celui d'une longue. Dans le Trochée, & l'Iambe cette égalité n'est pas si parfaite : mais aussi la difference d'une longue, & d'une breve n'est pas si sensible que les oreilles en puissent être choquées.

Il faut bien remarquer qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une breve, ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée, ou d'un Dactyle, si aprés ce pied la voix se repose & s'arrête ; & pour lors le temps du rabaissement est égal à celui de l'élevement ; c'est ce qu'il est important de considerer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit, qu'une mesure demande necessairement deux syllabes ; car il se trouve dans les odes des mesures qui ne sont que d'une seule longue ; mais le repos de la voix *distinctionis mora*, ou le silence qui suit cette longue tenant lieu d'une breve, il fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes.

On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues, car si l'élevement ; ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne ; l'égalité ne sera plus entre ces deux parties. Si cette syllabe n'est comprise dans aucune de deux parties d'une mesure, elle demeure inutile pour l'harmonie ; & par consequent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacre, & Amphibraque ne peuvent entrer dans la structure d'aucun Vers, car dans ces pieds ou une breve se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux breves ; ainsi cette moyenne syllabe ne pouvant se joindre avec une des extremitez sans troubler l'égalité ; elle demeure

inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une ſtructure harmonieuſe, les temps de l'élevement & du rabaiſſement de ces pieds étans proportionels. Dans un pied de trois ſyllabes longues que nous avons appellé Moloſſe, le temps du rabaiſſement qui ſe fait ſur les deux dernieres longues eſt double du temps d'élevement qui ſe fait ſur la premiere ſyllabe longue ; ainſi ces temps ſont proportionels, & par conſequent ils peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû : auſſi un diſcours qui eſt composé du mélange de ces pieds eſt harmonieux, mais ils ſont exclus des Vers, parce que l'harmonie des Vers doit être fort ſenſible, ce qui ne peut être, ſi l'égalité des meſures n'eſt gardée exactement. Dans un Iambe, & dans un Trochée cette égalité ne s'y trouve pas, mais la difference qui eſt entre une breve, & une longue n'eſt pas fort ſenſible ; parce qu'une breve ſe prononce vîte. L'inégalité au contraire qui eſt entre les parties d'une meſure de trois longues eſt tres-ſenſible, & trois fois plus grande ; car deux longues valant quatre breves v v v v une longue eſt à deux longues comme - eſt à v v v v, & une longue eſt à une breve, comme - eſt à v. Selon Marius Victorinus, une breve eſt un temps : c'eſt pourquoi, comme le remarque Servius Honoratius un Spondée a quatre temps.

Une meſure eſt égale à une autre meſure lorſque les temps de leur prononciation ſont égaux : ainſi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeſte ſont des meſures égales. *Tempora elationis, & poſitionis æqualia ſunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque ſont auſſi des meſures égales ; car deux breves des trois d'un Tribraque ayant la valeur

d'une longue ; ce pied eſt égal à un Trochée ; ou à un Iambe. L'égalité n'eſt pas entiere entre un Spondée, & un Iambe : mais comme nous avons dit, la difference n'eſt pas grande, ainſi on peut fort bien compoſer des Vers des ſix ſortes de pieds dont nous avons parlé : puiſquils ſont ou égaux, ou preſque égaux. Nous parlerons plus bas de l'arrangement de ces pieds.

CHAPITRE XV.

De la varieté des meſures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté.

LA varieté eſt ſi neceſſaire pour prévenir le dégoût que l'on prend des choſes les plus agreables que les Muſiciens qui étudient avec tant de ſoin la proportion & la conſonance des ſons, affectent de temps en temps quelque diſſonance dans leurs concerts ; c'eſt à dire qu'ils negligent d'unir leurs voix par un parfait accord ; afin que la rudeſſe par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, ſoit comme un ſel qui réveille l'appetit. Quand donc les Poëtes ſe diſpenſeroient des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, puiſqu'à celle-là nous ajoûtons celle-ci ; qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le ſel de la varieté, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte.

La varieté ſe trouve en pluſieurs manieres dans les Vers des Latins. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans la difference du ſens, & dans la diverſité des mots. Premierement, il eſt conſtant que dans le Dactyle, l'Anapeſte, le Trochée, l'Iambe,

le Tribraque, l'élevement eſt fort different du rabaiſſement : & quoique le temps de deux voyelles breves, ſoit égal à celui d'une longue ; cependant les oreilles apperçoivent ſenſiblement la difference qui eſt entre une longue, & deux ſyllabes breves : quoiqu'auſſi les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeſte ſoient égaux ; cependant leur difference eſt tres-ſenſible. *In dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves : in Anapeſto tolluntur duæ breves, ponitur una longa : in ſpondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compoſe pas ordinairement les Vers d'une ſeule ſorte de pieds ; les Vers hexametres ſont compoſez de Spondée, & de Dactyles ; les Vers pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapeſtes : l'Iambe reçoit pluſieurs pieds ; les Vers Lyriques ſont encore plus diverſifiez que les autres ; parce que non ſeulement ils reçoivent differens pieds ; mais encore le nombre de ces pieds eſt inégal, tantôt plus grand, tantôt moindre.

Un Vers compoſé tout entier de Spondées, ou de Dactyles ne plairoit pas ; il faut temperer la viteſſe des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées : Les Vers Iambes peuvent être compoſez de purs Iambes, parce que ce Vers paſſant extrémement vite, quoiqu'il ſoit compoſé de ſix meſures, il ſemble qu'il n'en ait que trois, partant la trop grande égalité de ces meſures dans un ſi petit nombre ne peut être ennuyeuſe, comme il eſt évident en celui-ci.

Suis & ipſa Roma viribus ruit.

Les meſures de l'hexametre ſont grandes, & fort ſenſibles ; ainſi ſi leur égalité ne ſe trouve accompagnée de la varieté, ce Vers eſt deſagreable.

Les Vers lyriques sont composez ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parceque ces Vers étant faits pour étre chantez en Musique, le chant n'en seroit pas agreable, si la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité est manifeste dans la Poësie Latine : Premierement dans chaque pied, car il est évident par exemple que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent; l'égalité puisque le temps de deux breves est équivalent à une longue; la varieté puisque comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une syllabe longue, & entre deux syllabes breves. En second lieu, cette alliance est sensible dans les Vers entiers, car ils sont composez de pieds qui sont en même temps differens & égaux, en ce que les temps de leur prononciation sont égaux.

CHAPITRE XVI.

Comment les Romains rendent sensible l'egalité des mesures de leurs Vers.

CE n'est pas assez selon ce qui a été démontré ci-dessus, que les Vers soient composez de mesures égales, il faut rendre cette égalité sensible, & pour céla lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure qui est un retranchement de quelques syllabes du mot precedent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement du mot suivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

La syllabe, *as*, dans *meas*, est une césure; cette syllabe, *as*, avec la syllabe, *er*, du mot suivant *errare* faisant un Spondée: c'est cette césure qui fait un corps des mesures qui les presente toutes ensemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviser, elle acheve vîte de le prononcer: or la césure fait que les pieds finissent, & commencent au milieu des mots; ainsi la voix qui ne se repose point dans ces lieux, & qui lie les syllabes de chaque mot, lie en méme temps les pieds, & les enchaine les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux en coupant les deux Vers suivans par leurs césures.

Ille me] as er] rare bo] ves ut] cernis, &] ipsum
Ludere] quæ vel] lem cala] mo per] misit a] gresti.

La voix distingue chacune de ces mesures, comme nous avons dit, par un élevement au commencement, & par un rabaissement à la fin; or elle lie aussi ces mesures par la césure. Quand la voix a prononcé la syllabe, *me*, dans *meas*, elle prononce de suite *as*, qui fait partie de la mesure suivante; ainsi elle lie, & la premiere mesure, & la suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisiéme; car la voix ne se reposant point au milieu du mot, *errare*, elle poursuit sans interruption aprés avoir dit, *er*, la prononciation de la fin, *rare*; ainsi les oreilles les entendent unies & jointes ensemble. La troisiéme mesure est liée de la méme maniere avec la quatriéme. Les Vers sans césure ne paroissent pas Vers; parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers ne peut être sensible, si elles ne sont liées, & si les oreilles n'apperçoivent

perçoivent leur liaison. On liroit le Vers suivant sans prendre garde que c'est un Vers ; parce qu'il n'a point de cesure.

Urbem | *fortem* | *cepit* | *nuper* | *fortior* | *hostis.*

Il ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les Vers. Il est évident qu'un Vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité de ces mesures qui plaît aux oreilles, lorsque ces mesures leur étans presentées, elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres : Or comme nous avons dit souvent, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considerer toutes ensemble seroient accablées de ce grand nombre; c'est pourquoi on ne compose jamais les Vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées, & les Dactyles. Les Vers Iambes reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que comme nous avons dit, le pied qui donne le nom à ce Vers passe fort vîte ; & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette difference entre les *Rythmes* des Anciens & les Vers ; que les Rythmes étoient bien composez de plusieurs pieds, mais le nombre de ces pieds n'estoit point déterminé comme est celui des *Metres* ou des Vers.



CHAPITRE XVII.

De la Poesie Françoise.

LEs François distinguent les mesures de leurs Vers d'une autre maniere que les Latins. Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans nôtre Poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par un élevement de voix au commencement, & un abaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait : ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos Vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere est appellée *Hemistiche*. Les mesures de nos Vers se mesure d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles : Toutes les voyelles se prononçant avec un égal temps dans nôtre langue, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation sont égaux.

L'égalité des deux mesures dont chaque vers est composé ne peut donner qu'un plaisir mediocre : Aussi on lie tout au moins deux Vers ensemble qui

sont quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les Vers qui renferment un même sens, riment ensemble; c'est à dire qu'ils se terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots; ainsi la rime qui n'est que la repetition d'un même son est tres propre pour faire distinguer sensiblement les mesures des Vers. Lorsque sur le declin de l'Empire on commença à donner une même quantité à toutes les voyelles, pour lors les Poëtes ne se mirent plus en peine que de la rime, & d'égaler les expressions qu'ils terminoient par ces rimes. Cette maniere de faire des Vers est tres-simple, aussi elle ennuye bien-tôt, si l'on n'a soin d'occuper l'esprit des Lecteurs par la richesse & par la varieté des pensées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de sa simplicité.

Voila en peu de mots les fondemens de nôtre Poësie pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux Vers suivans :

Je chante cette guerre | en cruauté feconde,
Où Pharsale jugea | de l'Empire du monde.

L'oreille n'apperçoit que deux mesures dans chacun de ces Vers, & elle les distingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & se rabaisse à la fin de chacune de ces mesures, qui contiennent des sens parfaits. Les quatre mesures de ces deux Vers sont liées ensemble par l'union d'un même sens, dont elles sont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps nous pouvons remarquer que l'égalité des repos de la voix, qui se repose en prononçant nos Vers par des intervalles égaux,

contribuë fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en Vers, des Vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces Vers ne sont differens entr'eux, que par le nombre de leurs Syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures; dans les uns les rimes sont entremêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de differentes sortes de Vers, en François on lie de petits Vers avec de grands Vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un Vers la juste mesure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mémes voyelles; leur concours, & celui des consones avec qui elles se trouvent, augmente ou diminuë leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres languissans; c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un Vers égales, soit en Latin, soit en François, on doit avoir presque autant égard aux consones qu'aux voyelles.

CHAPITRE XVIII.

Il y a une sympathie merveilleuse entre nostre ame, & les nombres: Ce que c'est que nombres.

NOus avons vû qu'un discours est agreable lorsque les temps de la prononciation des

ſyllabes qui le compoſent peuvent être meſurez par des meſures exactes; que le temps par exemple d'une ſyllable eſt exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre ſyllabe. Les meſures exactes ſont celles qui s'expriment par des nombres, dans la Geometrie toutes les raiſons exactes ſont nommées raiſons de *nombre à nombre*; c'eſt pourquoi les maîtres de l'Art de Parler ont appellé nombre *numero*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du diſcours, ſoit la proportion des meſures du temps, ſoit une juſte diſtribution des intervalles de la reſpiration. * *Numeroſa oratio* en Latin, eſt ce que nous nommons en François, diſcours harmonieux. On appelle auſſi nombre la cadence du diſcours, lorſqu'elle eſt étudiée. S. Auguſtin remarque qu'il y a une merveilleuſe alliance de nôtre eſprit avec ces nombres, & que les differens mouvemens de l'ame répondent à certains tons de la voix avec qui elle a je ne ſçai quelle eſpece d'habitude: *Mira animi noſtri cum numeris cognatio. Omnes affectus ſpiritûs noſtri pro ſui diverſitate habent proprios modos in voce, quorum neſcio quâ occultâ familiaritate connectantur.* Longin, cet excellent critique, dit que ces nombres ſont des inſtrumens merveilleuſement propres à remuër & faire agir les paſſions, θαυμάσιον παθους ὄργανον.

Pour penetrer dans les cauſes de cette merveilleuſe ſympathie des nombres avec nôtre eſprit, & de leur puiſſance ſur nos paſſions, il faut ſçavoir que les mouvemens de l'ame ſuivent ceux des eſprits animaux. Selon que ces eſprits ſont plus lents,

* Ciceron de orat. lib. 3. *Numeroſum eſt id in omnibus ſonis atque vocibus quod habet quaſdam impreſſiones, & quod metiri poſſumus intervallis æqualibus.*

ou plus vites ; plus tranquilles, ou plus violens, l'ame se sent émeuë de differentes passions ; la plus petite force est capable d'arrêter ou d'exciter ces esprits animaux : ils resistent peu, & leur legereté fait que le mouvement étranger les determine, le mouvement par exemple d'un son peut les ébranler. Nôtre corps est tellement disposé, qu'un son rude & violent les fait couler dans les muscles qui le disposent à la fuite, de la même maniere que fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours : au contraire un son doux & moderé a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit : on l'apprivoise, en lui parlant doucement ; d'où l'on apprend que la diversité des sons produit des mouvemens differens dans les esprits animaux.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les sons peuvent exciter les passions ; & l'on peut dire que chacune répond à un certain son qui est celui qui excite dans les esprits animaux le mouvement avec lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la cause de la sympathie que nous avons avec les nombres, qui fait que naturellement selon le ton de celui qui parle, on ressent differens mouvemens ; qu'un ton languissant inspire la tristesse, qu'un ton élevé donne du courage, qu'entre les airs les uns sont gais & les autres melancoliques.

Pour découvrir toutes les choses particulieres de cette sympathie, & expliquer comment entre les nombres, les uns causent plûtôt la tristesse que la joïe, il faudroit examiner quel est le mouvement des esprits animaux dans chaque passion. On

conçoit facilement que si l'impression d'un tel son dans les organes de l'oüie est suivi d'un mouvement dans les esprits animaux semblable à celui qu'ils ont dans la colere, si par exemple ce son les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourrà exciter la colere, & l'entretenir : au contraire qu'il sera languissant & melancolique, si l'émotion qu'il cause dans les esprits animaux est foible & languissante, telle qu'est celle qui accompagne la melancolie. Ce que je dis ne doit pas surprendre aprés ce que nous rapportent tant d'Auteurs celebres touchant les étranges effets de la Musique. Ils disent qu'il y a eu des Musiciens qui sçavoient joüer sur leurs flûtes des airs propres à guerir toutes les maladies, qui pouvoient appaiser les douleurs, & rendre la santé aux malades.

CHAPITRE XIX.

Lorsque les nombres conviennent aux choses qui sont exprimées, ils rendent le discours plus vif, & plus significatif.

ON ne peut pas douter que les sons ne soient significatifs, & qu'ils ne puissent renouveller les idées de plusieurs choses : le son de la trompette ne fait-il pas penser à la guerre ? C'est pourquoi Ciceron dit de Thucidide, que cet Historien en parlant des combats, fait par le nombre élevé de son discours, qu'il semble qu'on soit present à une bataille, & qu'on y entende la trompette : *De bellicis scribens concitatiori numero videtur bellicum canere.* Quand on entend le bruit de la mer, on se

l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs, on se le represente avant qu'il soit present aux yeux. Les idées des choses sont liées entr'elles, elles s'excitent les unes les autres. Ainsi il est hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Virgile prend un soin qui lui reüssit merveilleusement, de donner une cadence à ses Vers qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. Qui est celui en lisant ces paroles : *Et altos conscendit furibunda rogos*, ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée la précipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bûcher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler. Quand je lis cette description du sommeil :

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit ;

il me semble que j'en ressens la douceur ; & ce Vers qui glisse me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser & couler dans nos membres, sans que nous nous en appercevions. Ce nombre languissant de cette harangue du fourbe Sinon ;

Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere ; aut quid jam misero mihi denique restat.

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exciter la compassion dans l'esprit des Troyens? Souvent

la maniere de dire les choses, la posture, les habits sont plus éloquens que les paroles. Un habit negligé, une mine triste fléchira plûtôt que les prieres & les raisons. Aussi la cadence des paroles fait souvent plus que les paroles mêmes; comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime le crainte, un ton languissant porte à la compassion. Un discours perd la moitié de sa force lorsqu'il n'est plus soûtenu de l'action & de la voix : c'est un instrument qui reçoit sa force de celui qui le manie. Les paroles sur le papier sont comme un corps mort qui est étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere, elles vivent; elles sont efficaces: sur le papier elles sont sans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une cadence conforme aux choses conserve en quelque maniere la vie au discours, en conservant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XX.

Moyens de lier son discours par des nombres qui répondent aux choses signifiées.

PLaton pretend que les noms n'ont point été trouvez par hazard, & que la raison a eu plus de part dans l'établissement du langage que le caprice. Pour autoriser cette pensée, il fait voir par plusieurs exemples que les premieres racines d'où sont derivez les autres mots, ont été composées de lettres, dont le son exprimoit en quelque maniere la chose signifiée. Il seroit tres-difficile de justifier

la pretention de Platon dans toutes les racines ; mais il eſt hors de doute que dans toutes les langues, il y a des mots dont le ſon eſt ſignificatif, & que la beauté d'un nom conſiſte dans le rapport qu'il a avec la choſe qu'il ſignifie, ſoit par la cadence qui lui convient, comme ce mot *Boare*, ou parce qu'il eſt dérivé d'un autre nom qui ſignifie une choſe ſemblable.

Celui qui veut lier ſon diſcours par des nombres conformes au ſens, n'a qu'à conſulter ſes oreilles, & apprendre d'elles quel eſt le ſon de toutes les lettres, des voyelles, des conſones, des ſyllabes, & à quelle choſe ce ſon peut convenir. Il y a des Auteurs qui ſe ſont appliquez à remarquer ces uſages : ils obſervent par exemple, que la conſone F, exprime le vent : *Cùm flamma furentibus aſtris* La conſone S, un courant ou d'eau, ou de ſang, *& plenos ſanguinè rivos* : comme auſſi les tempêtes.

Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras.

La lettre L, convient aux choſes douces :

Mollia lutteola pingit vaccinia caltha ?
——— *ſt mollis flamma medullas.*

Virgile ſe ſert heureuſement de plusieurs M, pour un bruit ſourd & confus,

——— ——— *Magno cum murmure montis*
Circum clauſtra fremunt.

Entre les voyelles, les unes ont un ſon clair, & élevé ; les autres un ſon obſcur & foible. On peut

faire entrer dans la compoſition de ſon diſcours celles qui ſont propres au deſſein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus baſſe.

Il faut avoir particulierement égard aux meſures du temps. Entre les meſures, les Dactyles coulent avec viteſſe: le Spondée va gravement; l'Iambe marche vite: le Trochée ſemble courir, auſſi il prend ſon nom d'un verbe Grec, qui ſignifie courir. L'Anapeſte tout au contraire du Dactyle coule avec vîteſſe dans ſon commencement, & ſur la fin il ſemble qu'il va choquer contre quelque corps qui le repouſſe, & qui l'arrête, d'où il a pris ſon nom, qui ſignifie repercuſſion. Les effets de ces meſures ſont tous differens: celui qui veut accorder la cadence de ſes paroles avec les choſes qu'il traite, doit choiſir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile ſe ſert de Dactyles pour exprimer la viteſſe d'une action:

——— ——— Illi æquore aperto
Ante Notos, Zephirumque volant: gemit ultima pulſu
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, ſcandite muros.

Au contraire il les évite, & choiſit des Spondées lorſque le gravité convient mieux à l'expreſſion.

——— ——— Magnum Iovis Incrementum
Tãntæ mo.is erat Romanam condere gentem,
Illi inter ſeſe magna vi brachia tollunt, &c.

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête

maiſon, & qu'il leur fit quitter leur mauvais deſſein, ayant commandé à une femme qui chantoit de faire entrer des Spondées dans ſon chant. *Pytagoras concitatos ad vim pudica domui inferendam juvenes juſsâ mutare in Spondeum modos tibicinâ compeſcuit.* Le Spondée, & le Dactyle ſont les deux grandes meſures. C'eſt pourquoi les hexametres ſont les Vers les plus majeſtueux, & le Spondée qui ſe trouve à la fin, fait qu'on le prononce avec un ton ferme, parce qu'il ſoûtient la voix. L'Anapeſte qui eſt à la fin du Pentametre fait tomber la voix; c'eſt pourquoi on emploïe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans leſquelles la voix tombe à tous momens, & ſon cours eſt ſouvent interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un ſoûtienne la foibleſſe de l'autre. L'Iambe eſt ſi vîte que la cadence du Vers qui en eſt composé n'eſt pas ſouvent ſenſible. Elle paſſe avec tant de viteſſe, qu'on a peine à diſtinguer ce Vers de la Proſe; c'eſt pourquoi on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le ſtile doit être fort naturel, & peu different de la Proſe.

Il eſt facile de rendre la cadence du diſcours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cauſe des vuides dans le diſcours, & empêche qu'il ne ſoit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de pluſieurs conſones, particulierement de celles qui ſont aſpirées, ou qui ne s'accórdent point, rendent le diſcours raboteux. Un diſcours rude convient aux choſes rudes & deſagreables. * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aſpera.* Pour décrire de grandes choſes il faut employer de grands mots dont le ſon ſoit éclatant, & qui rempliſſent la bouche. La cadence

* *Quintilien.*

du diſcours bas doit être negligée, & languiſſante, pour ce ſujet il eſt à propos que tous les termes dont on ſe ſert ayent un ſon foible.

Plus les périodes ſont longues, l'action de la voix eſt plus forte : lorſqu'il eſt important de parler avec douleur, les expreſſions doivent être courtes, & couppées : ſi l'action eſt vehemente : s'il eſt beſoin de donner du poids à ſes paroles, comme ceux qui ſe veulent faire craindre font un grand bruit, il faut ſe ſervir de longues périodes, leſquelles l'on ne peut prononcer ſans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage : ce ſeroit abuſer du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude ; & par une forte application qui fait qu'on s'anime en compoſant, & que naturellement on choiſit des termes rudes, ou doux qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conſeillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence ſignificative ; avec les mémes gehennes que l'on cherche une rime. J'avouë franchement que c'eſt un hazard quand l'on y reüſſit : ſouvent c'eſt tenter l'impoſſible, & l'on ne doit pas s'engager temerairement dans un travail dont le fruit eſt ſujet à pluſieurs accidens.

La pluſpart des Poëtes ſemblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choſes : ils ne cherchent dans leurs Vers qu'une douceur qui devient fade dans la ſuite ; chez eux les affligez, & les joyeux, les maitres, & les valets parlent d'un même ton ; un païſan parlera avec autant de délicateſſe qu'un courtiſan, cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriſer Virgile, quand ils diſent des Vers rudes & negligez, avec

lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est negligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces Vers où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois, que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrez de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules pour faire voir combien Philippes marchoit lentement dans ses conquêtes. *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun les y peut lire : neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence des Vers de ce Poëte, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le pre-

mier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse; & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler :

Tantane vos tenuit generis fiducia vestri ?
Iam cœlum, terramque meo sine numine, venti,
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des Vers suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur :

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les Vers avec lesquels il décrit Polypheme, cet horrible & difforme Geant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur, & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum :

Comme aussi les suivans :

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce Vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup imite la chûte de ce pesant animal. Celle de celui-ci :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum ;

l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougeux. Peut-

on mieux exprimer la tristesse, que par cette cadence interrompuë :

O pater, ô hominum, divûmque æterna potestas !
O lux Dardaniæ, ô spes fidissima Teucrum !

Les Vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami :

Te amice nequivi Conspicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnasse Auteur des antiquitez Romaines, & de plusieurs traitez de Rhetorique, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces Vers, dans lesquels Homere fait raconter à Ulysse les travaux que souffre Sisyphe dans les Enfers :

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ητοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. *Odyss. l. 11.*

Denys d'Halicarnasse fait cette reflexion judicieuse, & elegante :

Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσις ἐστιν ἡ δηλοῦσα τὸ γινόμενον ἑκάστοτε, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀναθλιβομένην πέτρον.

Homere, continuë cet habile Rheteur, se sert dans

dans ses Vers de voyelles qui s'entrechoquent, συγκρουόμενα. & qui arrêtent le cours de la prononciation ; pour exprimer la longueur du temps que Sisyphe employe dans ce penible travail, il se sert de syllabes qui ont des arrêts, στηριγμοὶ καὶ ἐγκαθίσματα ; pour signifier la resistance de cette pierre, à cause de sa propre pesanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μέγεθος Et afin qu'on ne croye pas que ce soit par hazard que les nombres répondent aux choses dans ces Vers, il montre comme la cadence des Vers suivans est toute differente, dans lesquels il décrit la chûte de la pierre de Sisyphe, & comment elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine : cette cadence est extremêment vite, il semble que les mots συνολισθαίνοντα coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur en dit autant de Demosthene.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit necessaire en traitant toutes sortes de matieres de s'étudier à rendre le son de ses paroles expressif : cette exactitude n'est point necessaire par tout ; mais seulement dans quelque partie d'un ouvrage qui est la plus en vuë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ses Auditeurs. Outre cela cette cadence doit être naturelle. Il n'est pas permis de renverser l'ordre naturel, de transposer les mots, de retrancher quelque expression utile, ou d'en inserer d'inutile, pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de preferer cette beauté à une plus solide qui est celle de la justesse du raisonnement, & de la grandeur des

pensées. Nôtre esprit ne peut pas toûjours être attentif à deux differentes choses à la fois, c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les sens, il déplaît à la raison. La plus noble partie du discours est le sens des paroles qui en est l'ame; c'est cette ame qui merite nos premiers soins.





DE L'ART DE PARLER, LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut prendre un ſtile qui convienne à la matiere qu'on traite.

CE QUE C'EST QUE STILE.



NOus avons remarqué que les mots ne donnent pas tous la même idée des choſes qu'ils ſignifient, & que pour faire connoitre la forme de nos penſées, il faloit choiſir entre ces termes ceux qui repreſentent leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'eſt à dire qui réveillent dans l'eſprit des autres les mêmes idées, & les mêmes ſentimens que nous avons. Nous ferons connoitre dans ce quatriéme Livre, que ſelon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere; & que comme chaque choſe demande des paroles qui lui con-

viennent, auſſi un ſujet entier requiert un ſtile qui lui ſoit proportioné. Les regles que nous avons données de l'élocution ci-deſſus ne regardent pour ainſi dire que les membres du diſcours. Ce que nous allons enſeigner en regarde tout le corps.

Stile dans ſa premiere ſignification ſe prend pour une eſpece de poinçon dont les Anciens ſe ſervoient pour écrire ſur l'écorce, & ſur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel eſt l'auteur d'une telle écriture, nous diſons que cette écriture eſt de la main d'un tel : les Anciens diſoient, c'eſt du ſtile d'un tel. Dans la ſuite du temps ce mot de ſtile ne s'eſt plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer : quand on dit qu'un tel diſcours eſt du ſtile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

Avant que je détermine avec quel ſtile il faut traiter les differentes choſes qui ſont les matieres des diſcours ordinaires ; quel doit être le ſtile d'un Orateur, d'un Hiſtorien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui veut inſtruire. J'ai crû qu'il ne ſeroit pas inutile de rechercher les cauſes de la difference qui ſe remarque dans la maniere de s'exprimer des Auteurs qui parlans par la même langue, & qui écrivans ſur les mêmes matieres tâchent de prendre le même ſtile. Les uns ſont diffus, & quelque retenuë qu'ils affectent ; on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles ſans faire tort au ſens de leurs diſcours. Les autres ſont ſecs ; pauvres, ſteriles, & quelque effort qu'ils faſſent pour revêtir les choſes, ils les laiſſent demi-nuës. Il y en a dont le ſtile eſt fort, les autres ſont languiſſans : les uns ſont rudes, les autres ſont doux. Enfin comme les viſages ſont differens ; les manieres d'écrire le ſont auſſi; c'eſt de cette difference dont nous allons rechercher la cauſe.

CHAPITRE II.

Les qualitez du Stile dépendent de celles de l'imagination, de la memoire & de l'eſprit de ceux qui écrivent.

LOrſque les objets exterieurs frappent nos ſens, le mouvement que ces objets y excitent, ſe communique par le moyen des nerfs juſques au centre du cerveau, dont la ſubſtance molle reçoit par cette impreſſion de certaines traces. L'étroite liaiſon qui eſt entre l'ame & le corps fait que les idées des choſes corporelles ſont liées avec ces traces; de ſorte que lorſque les traces d'un objet par exemple celles du Soleil ſont imprimées dans le cerveau l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame; & toutes les fois que l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame, ces traces que cauſe la preſence de cet Aſtre ſe r'ouvrent. Nous pouvons appeler ces traces les images des objets. La puiſſance qu'a l'ame de former ſur le cerveau les images des choſes qu'on a une fois apperceuës s'appelle l'imagination; & ce mot ſignifie en même temps, & cette puiſſance de l'ame & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination ſont fort neceſſaires pour bien parler : car enfin le diſcours n'eſt rien qu'une copie du tableau que l'eſprit ſe forme des choſes dont il doit parler. Si ce tableau eſt confus, le diſcours ne peut être que confus. Si l'original n'eſt pas reſſemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté, & de la diſtinction des traces que font les impreſſions des ob-

jeas sur le cerveau. Ainsi l'on ne peut douter que la qualité du stile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere : la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes : c'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner, si les manieres de parler de chaque Auteur sont differentes.

Les mots que nous lisons ou que nous entendons, laissent aussi-bien leurs traces dans le cerveau que les autres objets. Ainsi comme ordinairement on pense aux mots & aux choses en même temps, les traces des mots & des choses qui ont été ouvertes de compagnie plusieurs fois, se lient, de sorte que les choses se representent à l'esprit avec leurs noms. Lorsque cela arrive, on dit que la memoire est heureuse ; & son bon heur ne consiste que dans cette facilité, avec laquelle les traces des mots, & celles des choses avec qui elles sont liées, s'ouvrent en même temps ; c'est à dire que le nom de la chose suit la pensée que l'on en a. Lorsque la memoire n'est pas fidele à representer les termes propres des choses qu'on lui avoit confiez : l'on ne peut parler juste. L'on est obligé de se taire ou de se servir des premiers mots qui se rencontrent, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est pressé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il est constant que les qualitez de l'esprit sont cause de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le discours est l'image de l'esprit : on peint son humeur & ses inclinations dans ses paroles sans que l'on y pense. Les esprits étans donc si differens, quelle merveille que le stile de chaque Auteur ait un caractere qui le distin-

gue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes, & leurs expreſſions dans l'uſage commun d'une même langue?

CHAPITRE III.

Qualitez de la ſubſtance du cerveau, & des eſprits animaux, neceſſaires pour faire une bonne imagination.

DAns l'imagination il y a deux choſes; la premiere eſt materielle, la ſeconde eſt ſpirituelle: La materielle ce ſont ces traces cauſées par l'impreſſion que font les objets ſur les ſens; la ſpirituelle eſt la perception ou connoiſſance que l'ame a de ces traces, & la puiſſance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir, quand elles ont été faites une fois. Il n'eſt qu'eſtion ici que de la partie materielle; je ne puis expliquer exactement ces traces ſans m'engager dans des diſcuſſions Philoſophiques dont mon ſujet m'éloigne; je dirai ſeulement que ces traces ſont faites par les eſprits animaux qui ſont la partie du ſang la plus pure qui monte en forme de vapeur du cœur au cerveau. Ces eſprits ſont indéterminez dans leur cours: lorſqu'un nerf eſt tiré ils ſuivent ſon mouvement, & c'eſt par leur cours qu'ils tracent differentes figures ſur le cerveau, ſelon que les nerfs ſont differemment tirez. De quelque maniere que cela ſe faſſe, il eſt conſtant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la ſubſtance du cerveau, & de la qualité des eſprits animaux.

Les figures que l'on décrit ſur la ſurface de l'eau n'y laiſſent aucun veſtige; les traces qu'elles

y font étant auſſi-tôt remplies. Celles auſſi que l'on grave ſur le marbre, ſont ordinairement imparfaites, à cauſe de la reſiſtance que trouve le cizeau dans la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la ſubſtance du cerveau doit avoir de certaines qualitez ſans leſquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choſes que l'ame imagine. Si le cerveau eſt trop humide, & que les petits filets qui le compoſent ſoient trop foibles, ils ne peuvent conſerver les plis que les eſprits animaux leur donnent ; c'eſt pourquoi les images qui y ſont tracées ſont confuſes, & ſemblables à celles que l'on tâche de former ſur la fange. S'il eſt trop ſec, & que les filets ſoient trop durs, il eſt impoſſible que tous les traits des objets y ſoient imprimez : ce qui fait que toutes choſes paroiſſent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau ; de ſa chaleur, de ſa froideur : quand il eſt chaud les eſprits animaux le remuent plus facilement : ſa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination eſt peſante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les eſprits animaux doivent avoir ces trois qualitez, ils doivent étre abondans, chauds & égaux dans leur mouvement. Une téte épuiſée d'eſprits animaux eſt vuide d'images, l'abondance des eſprits rend l'imagination feconde ; les veſtiges que tracent ces eſprits par leurs cours étans larges pendant que la ſource qui les produit n'eſt point épuiſée ; on ſe repreſente facilement toutes choſes, & ſous une infinité de faces qui fourniſſent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fecondité que l'abondance des eſprits animaux entretient, ſont ordinairement ſecs. Comme
je

les choſes ne s'impriment que foiblement ſur le ſiege de leur imagination, elles leur paroiſſent maigres, petites, décharnées. Ainſi leur diſcours qui n'exprime que ce qui ſe paſſe dans leur interieur eſt ſec, maigre & décharné. Les premiers ſont grands cauſeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choſes leur paroiſſent grandes. Le diſcours des derniers eſt ſimple & bas ; l'imagination des premiers groſſit les choſes, celle des derniers les retreſſit.

Lorſque la chaleur ſe trouve avec l'abondance, que les eſprits animaux ſont chauds, promts, & en grande quantité ; la langue n'eſt point aſſez promte pour exprimer tout ce qui eſt repreſenté dans l'imagination ; car outre que la premiere qualité fait que les images des choſes ſont tracées dans toute leur étenduë ; la ſeconde qualité qui eſt la chaleur rendant les eſprits animaux vifs & legers, l'imagination eſt pleine dans un inſtant de differentes images. Ceux qui poſſedent ces deux qualitez ; ſans meditation trouvent ſur le champ plus de choſes ſur un ſujet qu'on leur propoſe, que les autres aprés avoir médité long-temps ſur ce même ſujet. Un eſprit froid ne peut remuer ſon imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le défaut de chaleur eſt un grand obſtacle à l'éloquence. Dans une violente paſſion, lorſque les eſprits animaux ſont extraordinairement remuez ; les plus ſecs parlent avec facilité, les plus ſteriles ne manquent point de paroles ; & cette diverſité d'images dans leſquelles le ſiege de l'imagination ſe metamorphoſe pour ainſi dire, cauſe une agreable varieté de figures, & de mouvemens qui ſuivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination ſoit nette & ſans confu-

ſion, le mouvement des eſprits animaux doit être égal. Lorſque leur cours eſt dereglé, qu'ils ſont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes; les images qu'ils tracent ſont ſans proportion, comme il arrive à ceux qui ſont malades, & dont la maladie conſiſte dans un mouvement dereglé de toute la maſſe du ſang. Ceux qui ſont gais & d'un temperament ſanguin s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les eſprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainſi leur imagination étant nette, leur diſcours qui eſt une copie des images qui y ſont tracées eſt neceſſairement net & diſtinct.

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la Memoire heureuſe.

LA bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice, puiſqu'elle ne conſiſte que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperceus ſe renouvellent; elle ne peut par conſequent être heureuſe, ſi la ſubſtance du cerveau n'eſt propre à recevoir les traces des choſes, & à les conſerver; & ſi ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne ſe rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire; chaque choſe ſe plie facilement du côté qu'on la plie ſouvent; auſſi les filets du cerveau s'endurciſſent pour ainſi dire; & l'on ſe rend incapable d'apprendre par memoire, ſi l'on ne prévient cet endurciſſement en les pliant ſouvent; c'eſt à dire en repetant ſouvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque choſe de nouveau,

Il faut remplir ſa memoire de termes propres, & faire que la liaiſon des images des choſes & de leurs noms ſoit ſi étroite, que les images & les expreſſions ſe preſentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la memoire étoit comme une imprimerie: Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques n'imprime rien qu'en caractere Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette ſous la Preſſe. On peut dire de même que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'eſprit que des moules Gothiques, leurs penſées en ſe revêtant d'expreſſions, prennent toûjours un air Gothique.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'eſprit neceſſaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels; les qualitez de l'eſprit ſont plus conſiderables & plus importantes. C'eſt la raiſon qui doit regler les avantages de la nature, qui ſont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne ſçavent pas s'en ſervir. Celui qui a l'imagination feconde, mais qui ne ſçait pas faire le choix de ſes richeſſes, ſe perd & s'égare dans de longs diſcours. Parmi la multitude des choſes qu'il dit, il y en a quantité de mauvaiſes: & les bonnes ſont étouffées par le grand nombre de celles qui ne valent rien. S'il a de la chaleur avec cette fecondité, & s'il ſuit le mouvement de ſa chaleur; il tombe dans une infinité d'autres défauts, ſon diſcours eſt un tiſſu perpetuel de figures: Il ne parle

jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant promt & chaud, les plus petites choses l'excitent & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-seance; sans considerer si la chose le merite, il entre en des fureurs; il se laisse emporter à la fougue de son imagination dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence; il faut que l'esprit soit orné de ces trois qualitez; la premiere est une capacité, ou une étenduë d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étenduë qui lui est necessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les approfondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voyent que le gros; partant ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisiéme qualité est la justesse de l'esprit, c'est elle qui regle toutes les autres qualitez, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit, il ne s'arréte pas à tout ce que son imagination lui presente; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire & de ce qui se doit taire: il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images; il amplifie ou abrege son discours selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent, & choisit des expressions qui leur conviennent selon la lumiere de la raison, & non pas selon le rapport de son imagi-

nation qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere : il l'excite, il l'échauffe, lorsqu'elle est trop froide ; en un mot il use bien des avantages que la nature lui a donnez, il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celle d'une memoire heureuse. Ce qui met une difference tres-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien lorsqu'on leur donne du temps pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans preparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si feconde, si chaude & si promte. Quand on a un genie qui n'est pas entierement mal-heureux, en meditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité sans préparation reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se r'allentit dans le repos, & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont preferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez est comme un grand feu de poudre à canon qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclatte ; mais aussi-tôt on n'en parle plus; au contraire un ouvrage composé avec jugement conserve sa beauté,& plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succés que sa

personne: parce qu'ayant plus de feu d'imagination, que de justesse desprit, son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes aprés la mort de son Auteur. La douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui: *Quintus Halerius. . . . eloquentiæ quoad vixit celebratæ, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quàm curâ vigebat: utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic Halerii canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.*

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.

LE discours est le caractere de l'ame; nôtre humeur se peint dans nos paroles, & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent: lesquelles étant toutes differentes dans chaque homme, il s'ensuit qu'il y a autant de differens stiles qu'il y a de personnes qui parlent, ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniere de parler qui lui est particuliere. Car comme ordinairement ceux qui sont d'un même païs ont beaucoup de rapport dans leur temperament, ils ont aussi des manieres de parler assez semblables, & conformes à ce temperament qui leur est commun. Les Espagnols par exem-

ple, qui ſont tous graves choiſiront bien plûtôt des mots dont la cadence ſera majeſtueuſe, & des expreſſions nobles, que des mots doux & languiſſans, & des expreſſions délicates, comme feroient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images, ne parlent que par metaphore & par allegories; parce que lorſqu'ils ſe propoſent de traiter quelque ſujet, auſſi-tôt leur imagination leur preſente mille images qui ont rapport à ce ſujet, dont ils peuvent tirer pluſieurs metaphores. Ainſi ſi ce ſujet eſt peu ſenſible, comme ces images ſont fort vives qu'elles frappent fortement leur eſprit, & le tournent pour ainſi dire vers elles, ils ſont bien plûtôt portez à ſe ſervir du nom de ces images avec leſquelles ce ſujet a rapport que du nom propre. Ils quittent donc les expreſſions naturelles pour employer celles qui ſont figurées; c'eſt ce qui rend leur ſtile obſcur à ceux qui n'ont pas une imagination auſſi promte qu'eux; car pour penetrer dans le veritable ſens de leurs paroles il ne faut preſque jamais conſiderer ce qu'elles ſignifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent ſignifier, priſes dans un ſens metaphorique, qu'il n'eſt pas facile d'appercevoir, parce que les metaphores dont ils ſe ſervent ſont tirées d'objets qui ne nous frappent pas auſſi vivement qu'ils en ſont frappez; ainſi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaiſon qu'ils ont avec la choſe qui eſt le ſujet du diſcours.

Cela ſe remarque dans les poëſies que nous avons des Orientaux; l'Ecriture ſainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous ſommes ſurpris d'abord que ce Prince en décrivant les beautez de ſon épouſe, compare ſon viſage au côté de la Tour du mont Liban, qui re-

gardoit la ville de Damas, & ses dents à une troupe de brebis nouvellement tonduës qui sortent du bain : mais avec un peu d'application on penetre dans sa pensée, & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il pense aux beautez de son épouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vû de beau. La Tour du Liban se presente à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas; il est frappé de la blancheur des brebis qui sortent du bain, & qui commencent à se revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne reçoit pas une si grande varieté d'images. Quand ils pensent à un sujet, ils en sont tout occupez; ainsi s'ils se servent de metaphores, ils ne les prennent que de choses qui ont une liaison fort étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur stile est simple, naturel, & il s'entend facilement. Ils donnent tout le temps qui est necessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportez par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes les differens stiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique : Les peuples de l'Asie ont été toûjours ambitieux, leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe, leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur severe ne peut souffrir. Le second stile est l'Attique : Les Atheniens étoient plus reglez dans leur maniere de vivre : aussi sont-ils plus exacts, & pour ainsi dire plus modestes dans leurs discours. Le troisiéme est le stile Rhodien : Les

Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuſe, & paſſionnée pour le luxe des Aſiatiques, & de la modeſtie des Atheniens: leur ſtile caracteriſe leur humeur, il garde un milieu entre la liberté du ſtile Aſiatique, & la retenuë du ſtile Attique.

CHAPITRE VII.

Chaque ſiecle a ſon ſtile.

LA diverſité des ſtiles vient encore des préjugez avec leſquels l'on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'eſtime pour quelque maniere d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la ſuivre, & de s'y conformer; mais comme l'on ſe laſſe des modes, & que ceux qui les ont inventées, en cherchent des nouvelles aprés que celles-là ſont devenuës communes, pour ſe diſtinguer de la foule, il ſe fait un changement perpetuel dans le langage comme nous avons dit ailleurs, auſſi-bien que dans les habits: ce qui eſt cauſe que chaque âge, chaque ſiecle a ſa maniere de parler qui luy eſt particuliere. C'eſt pourquoi les bons critiques reconnoiſſent le temps auquel un Auteur a écrit, en obſervant ſa maniere d'écrire, & ſon goût; c'eſt à dire l'eſtime qu'il a pour de certains tours, pour de certaines expreſſions qu'il affecte d'employer.

Le ſtile de chaque ſiecle fait auſſi connoître qu'elles en ont été les inclinations, & les mœurs. Ordinairement dans les ſiecles où les peuples ont été ſerieux & reglez, le ſtile eſt ſec, auſtere, & ſans ornement. Le luxe s'eſt introduit pendant le déreglement des Republiques, auſſi-bien dans

le langage que dans les habits ; dans les tables, & dans les bâtimens. C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne recherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossieres, rudes, & ne se pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Aussi on sçait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon ils ne sçavoient ce que c'étoit que de cuisiniers, de ragoût ; leurs maisons étoient de briques sans peinture, sans architecture ; en un mot tout ce qui s'appelle agrément étoit mal reçû chez eux ; ils n'aimoient que l'utile ; mais aussi-tôt qu'ils commencerent à se servir de leurs grandes richesses, ap és ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette premiere severité & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez : ce qui continua depuis le siecle des Scipions, jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoi on a toûjours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui ont écrit dans ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considerables, & qu'ils ne penserent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affections, de tours étudiez qui ne sont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur stile que ce qui peut

flatter les oreilles, des cadences agreables, des jeux de mots, des metaphores tirées de loin; en un mot comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture ſolide, mais des plaiſirs qui ſont nuiſibles à la ſanté, auſſi dans le diſcours ils quitterent cet air naturel, & cette clarté qui ſont ſi neceſſaires pour ſe faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le ſens, & empêchent qu'il ne paroiſſe. Auſſi ceux qui ont le goût bon ſe donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choſes, qu'ils eſtiment comme des defauts qui trompent par quelqu'agrément *dulcia vitia*. Quand la decadance ſe mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant lorſque toutes les Nations du monde ſe mêlerent avec eux, il ſe fit un langage mêlé & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors; & que l'on appelle les Auteurs de la baſſe Latinité, ne paſſent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehoneſtamenta Latinitatis*

CHAPITRE VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du ſtile.

C'Eſt la matiere qui doit déterminer dans le choix du ſtile. Ces expreſſions nobles qui rendent le ſtile magnifique, ces grands mots qui rempliſſent la bouche repreſentent les choſes grandes, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une maniere ſi

relevée. Si donc ces choses ne meritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence lui fait tort; elle fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours découvrent aussi les mouvemens du cœur : or afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractere doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur; chaque mouvement a ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent meriter de loüanges, si le mouvement qui les cause n'est pas loüable comme nous l'avons dit ailleurs.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être necessairement animé, plein de mouvement, enrichi de Figures, de Tropes, & de Metaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion; le stile doit être simple. L'Art de Parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes des choses que l'on peut traiter étant infinies, neanmoins les Maîtres de l'Art ont reduit toutes les matieres d'écrire particulieres sous ces trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse, ou elle tient un milieu entre ces deux extremitez; sçavoir la noblesse & la

bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres de matieres ; sçavoir le sublime, le simple, & le mediocre. L'on appelle quelquesfois ces stiles Caracteres, parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui est le sujet du discours. Je ramasserai dans ce Chapitre les regles qu'il faut garder dans chacun de ces trois Caracteres. Quand on entreprend un ouvrage on se propose toûjours une idée generale : Le dessein par exemple d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, est de relever l'éclat des actions de son Heros, & de porter sa gloire dans un si haut point qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cause d'un pauvre se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la défense, est un bon homme fort innocent, & qui parmi ceux de son ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon Citoyen. Ce que je dirai de ces trois Caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, sans perdre de veuë cette idée generale qu'on s'est proposée d'en donner.

CHAPITRE IX.

Regle pour le stile sublime.

APellés étant obligé de faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche a l'armée, il le peignit de porfil faisant seulement paroitre la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice, quelque noble que soit le sujet duquel on a dessein de donner une haute idée, sa noblesse ne pa-

roîtra point, si l'on n'a l'adresse de la faire voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans celle qu'on estimoit auparavant est capable de faire perdre toute cette estime qu'on en avoit conçûë. Aprés avoir dit mille belles choses, si on donne place entr'elles à quelque chose de bas, il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse & oublier tout le reste; & on doit prendre garde de ne rien dire dans aucune partie qui démente ce que l'on a dit dans le reste du discours, & qui détruise la premiere idée qu'on a donnée, comme fait Hesiode dant son Poëme, qu'il a intitulé le Bouclier, où aprés avoir dit tout ce que l'on pouvoit dire pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, ils gâte tout ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots: *Une puante humeur lui couloit des narines:* car comme remarque Longin, Hesiode ne rend pas cette Déesse terrible qui étoit son dessein, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut encore imiter l'adresse d'un autre Peintre, non moins fameux qu'Apelles, c'est Zeuxis, lequel pour representer Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs Vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites, Lorsqu'un Poëte est Maître de son sujet, qu'il peut ajoûter ou retrancher, s'il entreprend de faire une description, par exemple d'une tempête, il doit considerer tout ce qui arrive dans les tempêtes, & en examiner toutes les circonstances, afin de rapporter celles qui sont les plus extraordinaires & les plus surprenantes.

Comme l'on voit les flots ſoûlevez par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit:
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Pour les expreſſions elles doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on enviſage comme la fin de tout ce que l'on dit: Quoique la matiere ne ſoit pas également noble dans toutes ſes parties, neanmoins on doit garder une certaine uniformité de ſtile. Dans un Palais il y a des appartemens auſſi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la perſonne du Prince. Il y a des ſales & des écuries: les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les ſales; cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie pour baſſe qu'elle ſoit, fait aſſez voir de quel tout elle eſt partie. Dans le ſtile ſublime quoique les expreſſions doivent répondre à la matiere; il faut neanmoins parler des choſes qui ne ſont que mediocres avec un air qui les releve de leur baſſeſſe, parce qu'ayant deſſein de donner une haute idée de la choſe qu'on traite, il eſt neceſſaire que toute ſa ſuite porte ſes livrées & lui faſſe honneur. Un ouvrage doit faire connoître dans toutes ſes parties la qualité de ſon ſujet.

Les Ecrivains ambitieux pour avoir ſujet de n'employer que ce ſtile ſublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent des choſes grandes & prodigieuſes; ſans prendre garde ſi l'invention de ces prodi-

ges eſt fondée ſur la raiſon. 'Les Grecs appellent ce vice τερατολογία. Florus qui a fait un petit Abregé de l'Hiſtoire Romaine, me fournit un exemple aſſez remarquable de cette *Teratologie.* Il n'étoit queſtion que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu juſques à l'Ocean, par la conqueſte que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Eſpagne. Hiſpanias per Decimum Brutum obtinuimus, & uſque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Gallæ os, atque omnes Gallæciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs ſigna convertit quàm cadentem in maria ſolem, obrutumque aquis ignem non ſine quodam ſacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il groſſit ainſi ſa narration de prodiges : il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conqueſtes juſques aux extremitez des Eſpagnes fremirent de peur appercevans l'Ocean, & qu'ils ſe crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans ſon couchant, lorſqu'il ſemble éteindre ſes feux dans les eaux de l'Ocean.

Ce défaut eſt auſſi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choſes avec un air ſublime, qui ne leur convient point ; eſt ſemblable à ce faux embompoint des malades qui paroiſſent gras, lorſque la fluxion les rend bouffis. Le caractere ſublime eſt difficile, tout le monde ne peut pas s'élever au deſſus du commun, & continuër long-temps le même vol. Il eſt facile de s'élever par la grandeur des expreſſions, mais ſi ces expreſſions ne ſont ſoûtenuës par la grandeur du ſujet, & remplies de choſes ſolides, on les compare juſtement

ment à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en servent en méme temps qu'elles les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle retombe bien-tôt dans son neant, & cette élevation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revétir de paroles magnifiques fait naître ce soupçon aux personnes judicieuses qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses pensées sous cette vaine montre de grandeur. Aussi comme dit Quintilien, plus un esprit est rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fecond. Les petites gens affectent de se faire paroître grands en s'élevant sur la pointe de leurs pieds. Ceux qui sont foibles font le plus de rodomontades. Cette enflure du stile, ces affectations de mots qui font du bruit, sont plûtôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur, nam & tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.*

CHAPITRE X.

Du stile ou caractere simple.

LE caractere simple a ses difficultez. Il est vrai que le choix des choses n'y est pas si difficile ;

puisqu'elles doivent être communes & ordinaires : Mais c'est ce qui le rend difficile : car la grandeur des choses éblouït, & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle des choses rares & extraordinaires, on peut employer des Metaphores : parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures ; parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour, ou de haine, de crainte, ou d'esperance. Au contraire quand nous n'avons pour objet que des choses communes, nous sommes contrains pour lors d'employer les termes propres & ordinaires : il n'est pas permis de figurer nôtre discours, il faut parler simplement ce qui n'est pas sans difficulté : Car enfin ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de recourir aux figures est souveut commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toûjours, l'experience fait connoître qu'il est plus facile de faire des figures que de parler naturellement.

Quand j'ai appellé ce caractere simple, je n'ai pas voulu signifier par ce mot une certaine bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere de ce stile n'a aucune élevation ; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doive être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'éloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les façons de parler basses ; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes.

CHAPITRE XI.

Du stile mediocre.

JE ne dirai rien du caractere modiocre, parce qu'il suffit de sçavoir qu'il consiste dans une medocrité qui doit participer de la grandeur du caractere sublime, & de la simplicité du caractere simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Eneïde est dans le caractere sublime, il n'y parle que de combats, que de sieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y est magnifique, les sentimens, & les paroles: La grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit ordinaire. Ce Poëte ne se sert point des termes que l'usage de la lie du peuple ait pour ainsi dire profané. S'il est obligé de nommer les choses communes il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope, par exemple pour *panis* du pain, il mettra *Ceres*, qui étoit parmi les Payens la Déesse des bleds.

Le caractere des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours; de leurs troupeaux; de leurs campagnes; d'une maniere simple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques sont du caractere mediocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde: Virgile ne parle point dans cet ouvrage de ces grandes guerres, de ces illustres combats, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui font le sujet de son Eneïde; mais aussi les Georgiques

ne ſont pas ravalez juſques à la condition des Bergers. Car dans ces livres il penetre dans les cauſes les plus cachées de la nature ; il découvre les myſteres de la Religion des Romains, il y mêle de la Philoſophie, de la Theologie, de l'Hiſtoire : ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majeſté de ſon Eneïde, & la ſimplicité de ſes Bucoliques.

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces ſtiles.

NOus allons parler des ſtiles particuliers qui ſont affectez à certaines matieres, comme ſont les ſtiles des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, &c. Mais il eſt à propos de faire auparavant quelques obſervations ſur les qualitez qui ſont communes à tous ces ſtiles. Entre ceux qui s'exercent dans un même ſtile, les uns ſont plus doux, les autres ſont plus forts : Les uns ſont fleuris, les autres ſont auſteres. Je diray en quoi conſiſtent ces qualitez, & comment on peut les donner à un ſtile lorſqu'elles conviennent à la qualité du ſujet.

La premiere de ces qualitez eſt la douceur. On dit qu'un ſtile eſt doux lorſque les choſes y ſont dites avec tant de clarté, que l'eſprit ne fait aucun effort pour les concevoir ; comme nous diſons que le panchant d'une montagne eſt doux, lorſque l'on y monte ſans peine. Pour donner cette douceur à un ſtile, il ne faut rien laiſſer à deviner au Lecteur. On doit débroüiller tout ce qui pourroit l'embaraſſer ; prévenir ſes doutes : En un mot, il faut dire les choſes dans l'étenduë qui eſt neceſſaire, afin qu'el-

les soient apperçûës ; ce qui est petit se dérobant à la veuë. J'ai dit dans le Livre precedent de quelle maniere on adoucissoit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribuë merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extrordinaire, que son stile est tendre & délicat Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur du stile, que le soin d'inserer où il faut toutes les particules necessaires pour faire appercevoir la suite, & la liaison des parties d'un discours.

La seconde qualité est la force. Cette qualité est entierement opposée à la precedente : Elle frappe fortement l'esprit, elle l'applique, & le rend extrémement attentif. Pour rendre un stile fort, il faut se servir d'expressions courtes qui signifient beaucoup, & qui reveillent plusieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins sont pleins d'expressions fortes, qui sont plus rares dans le François, qui aime que le discours soit naturel, libre & un peu diffus ; c'est pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoises des Auteurs Grecs & Latins soient plus abondantes en paroles que les originaux, puisque l'on ne peut pas se servir d'expressions si courtes & si serrées, selon le genie de nôtre langue, qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul par exemple dit d'une maniere noble, qu'il est prêt de mourir, se servant de cette expression ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι que la version Latine rend pas ces mots : *Ego enim jam delibor.* Pour traduire en François ce passage, il faut necessairement le faire de cette maniere. *Car pour moi je suis comme une victime qui a déja reçu l'aspersion pour être sacrifiée.* Toutes

ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec πενθῆμαι, lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire.

La troiſiéme qualité rend un ſtile agreable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être précedée, l'eſprit ne ſe divertiſſant pas lorqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes, & les Figures ſont les fleurs du ſtile. Les Tropes font concevoir ſenſiblement les penſées les plus abſtraites : Ils font une peinture agreable de ce que l'on vouloit ſignifier. Les Figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui eſt agreable ; le mouvement étant le principe de la vie & des plaiſirs, la froideur au contraire mortifiant toutes choſes. La derniere qualité eſt auſtere, elle retranche du ſtile tout ce qui n'eſt pas abſolument neceſſaire, elle n'accorde rien au plaiſir, elle ne ſouffre aucun ornement, & comme un juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le diſcours ſoit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs.

L'on doit faire en ſorte que le ſtile ait des qualitez qui ſoient propres au ſujet que l'on traite. Vitruve cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit ſous Auguſte, remarque que dans la ſtructure des Temples on ſuivoit l'Ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui eſt le plus ſolide & le plus ſimple étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule ; les délicateſſes, & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Déeſſe de la Sageſſe, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monſtres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proſerpine, & des Nymphes étoient

bâtis selon l'ordre Corinthien qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feüillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane, à Junon, & aux autres Dieux de l'humeur desquels les regles de cet ordre donnent le caractere, obligeant de tenir un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours: les fleurs & les gentillesses de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importune lorsque la matiere permet de rire: la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre ni de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

CEux qui jusqu'à present ont traité de l'Art de Parler, semblent n'avoir écrit que pour les Orateurs. Leurs preceptes ne regardent que le stile Oratoire; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richesse des expressions que nous admirons dans les discours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il est vrai que l'éloquence paroit avec éclat dans ce stile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obscures ou contestées; ce qui demande un stile diffus, puisque dans cette occasion il est necessaire de dissiper tous les nuages & toutes

les obſcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur ne prennant pas autant d'interêt que lui dans la cauſe qu'il défend ; ils ne ſont pas toûjours attentifs ; ou n'ayant pas l'eſprit aſſez vif ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. Cet Orateur eſt donc obligé de redire les mêmes choſes en pluſieurs manieres, afin que ſi les premieres paroles n'ont pas porté coup, les ſecondes faſſent l'effet qu'il ſouhaite.

Mais cette abondance ne conſiſte pas dans une multitude d'Epithetes, de mots & d'expreſſions entierement Synonymes. Pour perſuader une verité, pour la faire comprendre par les plus groſſiers, & la faire appercevoir aux eſprits les plus diſtraits ; il faut la repréſenter ſous pluſieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expreſſions ſoient plus fortes que les premieres, & ajoûtent quelque choſe au diſcours, de ſorte que ſans être ennuyeux on rende ſenſible & palpable, ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité de ſon Auditeur, il s'arrête aux veritez qu'il lui propoſe, & ne les quitte point juſques à ce qu'elles ſoient entrées dans ſon eſprit, & qu'elles s'y ſoient certainement établies.

Les veritez qui ſe démontrent dans les Plaidoyers, & dans les Harangues, ne ſont pas de la nature des veritez Mathematiques : Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles : Les premieres dépendent d'une multitude de circonſtances qui ſeparées n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorſqu'elles ſont ramaſſées & unies enſemble. On ne peut les amaſſer ſans art, & c'eſt où paroît l'adreſſe des Orateurs ſubtils : Ils ménagent les moindres circonſtances, & ſouvent ils font le fondement de

leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard attendant sa femme laquelle fut long-temps à se préparer selon la coûtume des femmes? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'employent que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons: Ils tâchent d'éblouïr les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont: ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils desirent à une action, à la faire paroitre petite ou grande, loüable ou méprisable, juste ou injuste, selon que les termes Metaphoriques dont ils se servent la relevent ou l'abbaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules, on n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable; & d'en parler comme d'une faute legere, si elle est criminelle. Les mots de crimes, & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour

avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Declamateurs qui croïent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons: ils croyent l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les Figures de leur art pour le representer tel qu'ils veulent qu'il paroisse.

On ne peut défendre fortement une verité, si l'on ne s'interesse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, cette même nature fait que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soûtenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose: Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens, & se revêt de toutes les affections de celui dont il plaide la cause. Pour le nombre du discours, il doit être périodique de temps en temps; les périodes se prononçans avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.



CHAPITRE XIV.

Quel doit étre le ſtile des Hiſtoriens.

APrés les Harangues il n'y a point de ſujet où l'éloquence ſe faſſe davantage paroître que dans l'hiſtoire; car c'eſt le métier de l'Orateur d'écrire l'Hiſtoire, comme dit Ciceron: *Hiſtoria opus eſt maximè Oratorium.* C'eſt par ſa bouche que les actions des grands hommes doivent étre publiées; c'eſt par ſon ſtile qu'il en doit conſerver la memoire à la poſterité. Les principales qualitez du ſtile hiſtorique ſont la clarté & la briéveté. Un Hiſtorien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte, il n'en oublie aucune notable circonſtance. Celui qui eſt ſec ou aride ne repreſente que la carcaſſe des choſes, il ne les dit qu'à demi: ainſi ſon Hiſtoire eſt maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été ſuivi d'une victoire ſignalée, ce n'eſt pas être Hiſtorien que de dire ſimplement, que l'on a combattu: il faut rapporter les cauſes de la guerre, dire comment elle s'eſt allumée, faire connoître quel étoit le deſſein des Princes, qu'elles étoient leurs forces, il faut faire une deſcription du lieu du combat, particulierement ſi ce lieu a été cauſe de quelque accident conſiderable & découvrir tous les ſtratagémes dont on s'eſt ſervi. Mais il faut ſur toute choſe que l'Hiſtoire ſoit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils ſe preſentent à lui ſans augmentation ni diminution de leur naturelle grandeur.

La briéveté contribuë à la clarté: je ne parle point de celle qui conſiſte dans les choſes; & dans un

choix de ce qu'il faut dire ; & de ce qu'il faut negliger. Le ſtile d'un Hiſtorien doit être coupé, dégagé de ces longues phraſes, & de ces périodes qui tiennent l'eſprit en ſuſpens : il faut que ſon cours ſoit égal, & qu'il ne ſoit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui ſont défendus à un Hiſtorien dont le devoir eſt d'écrire ſans paſſion. Ce n'eſt pas qu'un Hiſtorien qui eſt bon Orateur ne puiſſe faire uſage de ſon éloquence. L'occaſion s'en preſente aſſez ſouvent. Comme il eſt obligé de rapporter ce qui a été dit, auſſi-bien que ce qui a été fait, il y a des Harangues à faire dans l'Hiſtoire, où les figures ſont neceſſaires pour peindre la paſſion de ceux qu'on fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le ſtile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défenſe d'une verité conteſtée cauſe dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle ſe tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ſes adverſaires : mais dans les matieres Dogmatiques, où l'on a pour Auditeurs des perſonnes dociles qui reçoivent ce que l'on dit comme ils recevroient des Oracles, on n'a point ces ſujets de zele & de chaleur, particulierement dans les traitez de Geometrie ; car les veritez qu'on y démontre étant évidentes, elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence, il ne faut que les propoſer. Ce n'eſt pas comme dans les procés où la verité eſt fâ-

cheuſe aux uns ; & avantageuſe aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un & appauvrit l'autre. Qui eſt celui qui prend intereſt à conteſter ou à défendre une propoſition de Geometrie. Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux angles droits : Que cela ſoit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à perſonne, l'on ne s'y oppoſe point. C'eſt pourquoi le ſtile d'un Geometre doit être ſimple, ſec & dépoüillé de tous les mouvemens que la paſſion inſpire à l'Orateur. Outre que plus une verité eſt claire & conçûë avec évidence, on eſt plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Phyſique, & la Morale, on peut prendre une maniere d'écrire moins ſeche que ce ſtile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à reſoudre un problême de Geometrie, à trouver une équation d'Algebre, eſt chagrin & auſtere ; il ne peut ſouffrir ces paroles qui ne ſont placées dans le diſcours que pour l'ornement. Mais la Phyſique & la Morale ne ſont pas des matieres ſi épineuſes, qu'elles rendent de mauvaiſe humeur les Lecteurs. Il n'eſt donc pas neceſſaire que le ſtile de ces ſciences ſoit ſi ſevere.

Les veritez qui ſe démontrent dans les ſciences profanes ſont ſteriles & peu importantes : Les paſſions ne ſont juſtes & raiſonnables, que lorſqu'elles portent l'ame & la pouſſe à chercher un bien ſolide & à fuïr un mal veritable ; c'eſt donc une choſe aſſez ridicule de ſe paſſionner pour ſoûtenir ces veritez qui ne font ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des tranſports, & des figures que le bon ſens veut qu'on reſerve à d'autres occaſions. Je ne puis ſouffrir ceux qui ſe paſſionnent pour défendre la reputation d'Ariſtote, qui diſent des injures

à ceux qui n'eſtiment pas aſſez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui ſe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais auſſi je ne puis diſſimuler que c'eſt avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de ſechereſſe des principales veritez de nôtre Religion, que ſi elles n'étoient importantes à perſonne. C'eſt une eſpece d'irreligion que d'enviſager les choſes de Dieu, ſans des mouvemens d'amour, de reſpect & de veneration, qui ſe faſſent paroître aux dehors. On ne peut aſſiſter aux ſaints Myſteres dans une poſture negligeante, ſans quelque eſpece de peché. Ceux qui ſe mêlent de parler de Theologie, qui veulent inſtruire, doivent imiter le Maître des Maîtres JESUS-CHRIST : il éclairoit l'eſprit, & touchoit la volonté; il embraſoit le cœur de ſes Diſciples en même temps qu'il les enſeignoit; & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs eſprits, que ſes Diſciples le reconnoiſſoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiſcum loqueretur in via?* Avec quelle froideur les plus devots liſent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholaſtiques? On n'y trouve rien qui réponde à la majeſté des choſes qu'ils traitent. Leurs expreſſions ſont rempantes, leur ſtile languiſſant, & ſans mouvement. L'Ecriture ſainte eſt majeſtueuſe: Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les ſaintes veritez qu'ils enſeignent: Lorſque le cœur eſt plein de feu, les paroles qui en ſortent ſont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le ſtile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'aſſujettiſſent point aux loix de l'uſage commun, & ils ſe font un nouveau langage. Il eſt facile de juſtifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & ſurprendre par des choſes grandes, merveilleuſes, extraordinaires: Ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils ſe propoſent, s'ils ne ſoûtiennent la grandeur des choſes par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils diſent étant extraordinaire, les expreſſions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expreſſions communes: Les Hyperboles & les Metaphores ſont abſolument neceſſaires dans la poëſie, l'uſage ne fourniſſant point de termes aſſez forts. Le tour du diſcours poëtique doit être auſſi figuré pour la même raiſon; car la dignité de la matiere rempliſſant l'ame du Poëte de tranſports, d'eſtime, & d'admiration, le cours de ſes paroles ne peut être égal; il eſt neceſſairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont ſon eſprit eſt agité. Auſſi lorſque le ſujet de ſes Vers n'a rien qui puiſſe cauſer ces fougues & ces tranſports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres eſpeces de Vers dont la matiere eſt baſſe, ſon ſtile doit être ſimple & ſans figures. C'eſt la qualité des choſes qui ſont grandes & rares, qui excuſe & autoriſe la maniere de parler des Poëtes; car ſi ces choſes ſont communes, il ne leur eſt pas plus permis qu'à un Hiſtorien de s'éloigner de l'uſage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abstraites qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoûtumez à ne concevoir que par les sens, que nous sommes incapables de faire usage de nôtre pur esprit, & comprendre un raisonnement, s'il n'est établi sur quelque experience sensible : de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la pluspart des gens ; & que celles-là plaisent qui sont sensibles, & qui forment dans l'imagination une peinture de la chose qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'employent que ces dernieres expressions : Et c'est pour cette même raison que les Metaphores qui rendent toutes choses sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, & à faire prendre à chaque chose un corps, une ame, un visage, comme le dit éloquemment un Poëte de ce temps.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Iupiter armé pour effrayer la terre :
Vn orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Quand un Poëte dit que Bellonne Déesse de la guerre porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats ; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée : Les soldats étoient animez au combat.*

Chaque vertu, chaque passion est une divinité dans la Poësie. Minerve est la prudence; la crainte, la colere, l'envie sont des furies. Ces noms quand on n'en considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se representer la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ses serpents, ses torches allumées, sans fremir & sans s'effrayer. Dans les Poësies saintes, & dans celles qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes se servent de manieres de parler à peu prés semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protegé contre ses ennemis d'un stile qui est aussi vif & aussi hardi que celui des Poëtes profanes dont nous venons de parler. Il represente Dieu qui descend du Ciel, & vient combattre pour sa défense.

En cette extrémité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voilà que de son haut lieu
Il entendit ma voix, il oüit ma priere.

Pour moi ses forces il assemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve jusqu'aux
Cieux
Agitent leurs fronts glorieux.
Et jusqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux son visage fume,
De ses yeux irritez sort un feu dévorant
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre aussi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laisser descendre
Abaissent par respect leurs grands cercles voutez,
Et sous ses pas de tous côtez
Les nüages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de sa gloire
Sont avec tant d'ardeur les ministres sçavans,
Tirent sur les aîles des vents,
Son char, où sa puissance attache la victoire.

Il cache sa Majesté sainte
Sous un noir pavillon fait de sombres brouillards;
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de son trône une effroyable enceinte.

La Prose endort, la Poësie réveille : Les narrations que font les Poëtes sont interrompuës par des exclamations, par des apostrophes, par des digressions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer : Ils n'en apperçoivent que la grandeur, & que la rareté : Ils ne considerent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration : Ce qui fait qu'ils sortent pour ainsi dire d'eux-mêmes, & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibille qui étant pleine d'un esprit extraordinaire ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Iam propiore Dei. ——— ———

CHAPITRE XVII.

Des ornemens naturels.

IL ſemble que nous n'avons travaillé juſqu'à preſent qu'à rendre ſolide l'ouvrage que nous avons entrepris, & que nous n'avons point penſé à ſon embelliſſement ; c'eſt à dire que nous n'avons point parlé des ornemens du diſcours. On ſe trompe, car la beauté, ainſi que la dit un Ancien, n'eſt autre choſe que la fleur de la ſanté. Les fleurs ſont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du diſcours naiſſent pareillement de la ſanté ; c'eſt à dire de la juſteſſe avec laquelle il a été compoſé. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornemens, que celles que nous avons données pour parler juſte.

La même choſe reçoit differens noms ſelon les differentes faces par leſquelles on la regarde. Quand on conſidere la beauté en elle-même, c'eſt la fleur de la ſanté ; mais quand on la conſidere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté eſt ce qui plaît aux honnêtes gens, qui ſont ceux qui jugent raiſonnablement des choſes. Il n'eſt pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi conſiſte ce que l'on appelle, *un je ne ſçai quoi*, que l'on ſent dans la lecture des bons Auteurs ; car ſi on reflêchit un peu ſur ce ſentiment, on trouvera que le plaiſir que l'on prend dans un diſcours bien-fait n'eſt cauſé que par cette reſſemblance, qui ſe trouve entre l'image que les paroles forment dans l'eſprit, & les choſes dont elles font la peinture. De ſorte que c'eſt

la verité qui plaît : car la verité d'un discours n'est autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours l'est extraordinairement ; & c'est pour lors qu'il merite d'être nommé sublime. Car c'est l'idée que nous donne Longin dans le traité qu'il a composé du sublime , comme il paroît par l'exemple qu'il en propose. Cet exemple est tiré du commencement de la Genese, où Moïse en rapportant comment la lumiere fut creée, il parle de cette maniere. *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* La grandeur de cette expression consiste sans doute dans le rapport qu'il y a entre ces paroles & la chose signifiée ; c'est à dire dans la verité de cette expression, qui donne une haute idée de la souveraine puissance de Dieu, qui est ce que Moïse vouloit faire concevoir.

Outre cette beauté qui consiste dans la verité, ainsi que nous venons de le dire, il y en a une autre qui vient de l'harmonie. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense : cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement donne du plaisir. Il n'est pas necessaire de repeter ici ce que nous avons dit de cette idée que nous venons de donner des ornemens, il s'ensuit qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un discours, que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation, il est constant que dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau est accompagné d'une grande utilité. Par exemple dans un fruitier la disposition des arbres

qui sont plantez à la ligne, & en échiquier est agreable & utile; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent; quincunce nihil speciosius est, sed id quoque prodest, ut succum terræ æqualiter trahant.* Dans un bâtiment les colonnes qui en font le principal ornement y sont si necessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites, accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuër la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement; & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent aprés avoir dit tout ce qui est necessaire, on ajoûte quelque chose d'agreable; Aprés que les mots, & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodement, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agreable aux oreilles. La Nature se jouë quelquesfois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

LEs ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles conçûës en des termes rares, dans des allusions & des applications ingenieuses de passages de quelqu'Auteur fameux, il faut aller jusqu'à la source du plaisir qui donne ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les marques donne du plaisir. Ainsi la fecondité, la richesse des expressions, les grandes périodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées sont agreables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur vient cet amour que nous avons pour tout ce qui est rare, & extraordinaire. La capacité de nôtre cœur est infinie, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Ainsi toutes les choses communes, & que nous avons mesurées, pour ainsi dire avec cette capacité, nous paroissent petites, & par consequent nous dégoûtent; mais comme nous n'avons point encore trouvé les bornes des choses exrraordinaires, elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se presente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous va satisfaire. C'est pour cette raison que les Metaphores, les Figures qui sont des manieres de parler extraordinaires sont agreables, & generalement toutes les expressions qui ne sont pas communes.

Nous avons aussi naturellement de l'estime, & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce

qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelqu'Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelqu'allusion spirituelle, qu'il trouve un moien fin de s'exprimer en un mot, il plaît parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage. Aussi toutes ces choses sont ce qu'on appelle *Orationis lumin*, les brillans du discours. De là vient encore que les imitations ingenieuses sont souvent aussi agreables que la verité même. Ne prend-on pas autant de plaisir à entendre un homme qui imite fort bien la voix d'un rossignol, que le rossignol même. Quand donc un Orateur se sert de quelqu'expression qui n'est pas naturelle, mais qui neanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agreable, l'adresse avec laquelle il s'est pu servir d'une telle expression qui n'étoit pas faite pour cet usage plait.

Les allusions sont agreables pour cette raison; mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur, qui charme dans ces occasions; un Lecteur spirituel prend part à la gloire de cet Auteur, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'esprit, puisqu'il a pû appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont elle étoit couverte.

Les emblêmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingenieuses qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propose, lequel plaît aussi; parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour rendre palpables les pensées les plus spirituelles, comme dans cet embléme, qu'un homme de qualité qui s'étoit donné autrefois à un Prince, & étoit toû-

jours demeuré attaché à sa personne, aprés même qu'il fut tombé dans une grande disgrace; prit pour sa devise: C'étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chesne, & qui demeuroit enlassé aprés que le chesne avoit été renversé par terre, avec ces mots: *Hæretque cadenti*, il ne le quitte point dans sa chûte même. Nous avons dit ailleurs que les hommes ne conçoivent qu'avec une application penible les choses spirituelles, & que les expressions sensibles, qui leur épargnent cette peine leur sont agreables: c'est pourquoi les Metaphores qui sont prises de choses sensibles sont mieux reçuës, & quelquesfois sont plus claires que les expressions ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caracteres d'un esprit animé, doit causer un plaisir secret; car comme nous avons vû, la nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il se peut servir pour repousser le mal, & acquerir ce qui lui est avantageux. Ainsi le mouvement de ces passions qui sont si utiles pour sa conservation est toûjours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquillité de l'ame donne de l'ennui. On aime a ressentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuse suite. Or selon ce que nous avons vû, les passions dont les figures sont les caracteres, s'impriment dans l'esprit des Lecteurs, ce qui leur est agreable. On ne lit jamais les Vers suivans, sans ressentir des mouvemens de tendresse & de douceur. Virgile fait dans ces Vers la peinture de Nisus, lorsqu'épouvanté du peril de son ami Euriale, contre lequel Volcens s'avançoit l'épée à la main pour venger la mort de Tagus, il se declare Auteur de cette action, & se presente pour recevoir

cevoir le coup dont Volcens alloit frapper ſon ami Euriale.

Me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum
O Rutuli: mea fraus omnis, nihil iſte nec auſus,
Nec potuit: cœlum hoc & conſcia ſydera teſtor;
Tantùm infelicem nimium dilexit amicum.

Pour ce qui regarde le plaiſir que donnent les jeux de mots, les cadences harmonieuſes, nous en avons fait voir les cauſes dans le troiſiéme Livre.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'On trouve peu de perſonnes qui examinent avec jugement les choſes qui ſe preſentent. On ſe laiſſe ſurprendre par les apparences. Ainſi parce que les grandes choſes ſont rares & extraordinaires; les hommes ſe forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire leur paroît grand. Ils n'eſtiment enſuite que ce qui n'eſt pas commun; ils mépriſent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne ſont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phraſes enflées, *Seſquipedalia verba & ampullas.* Pour les ébloüir, il faut ſeulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propoſe. Ils ne rechercheront pas ſi ſous cet habit extraordinaire il y a quelque choſe de caché, qui ſoit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus ſenſiblement leur ſottiſe, c'eſt qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt;*

parce que l'obſcurité a quelque apparence de grandeur, les choſes ſublimes & relevées étant ordinairement obſcures & difficiles.

Les hommes ayant donc une ſi fauſſe idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner ſi les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages ſont faux & en ſi grand nombre; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand: Or leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainſi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fecondité eſt une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître feconds fait qu'ils étouffent leurs penſées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque choſe leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Neſciunt quod bene ceſſit relinquere*: Ils ſont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque choſe ſon étenduë naturelle. Une ſtatuë dont les parties ne ſont pas proportionnées, qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une groſſe teſte eſt monſtrueuſe. Le plus grand ſecret de l'éloquence eſt de tenir les eſprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de veuë le but où il faut les conduire. Or quand on s'arréte trop long-temps à de certaines parties; le Lecteur en eſt ſi occupé qu'il ne ſe ſouvient plus du ſujet principal. La fecondité n'eſt donc pas toûjours bonne. Les repletions, & le jeûne cauſent des maladies.

Entre les ſçavans on eſtime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des ſciences en releve le prix; on a de l'eſtime pour ceux qui ſçavent l'Arabe, & le Perſan: on n'examine pas ſi par le moyen de ces langues on acquiert quelque rare

connoiſſance qui ne ſe puiſſe trouver dans nos Auteurs : Il ſuffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, ſçachent ce qu'il eſt difficile de ſçavoir, & ce qui eſt ſceu d'un tres-petit nombre de perſonnes. L'ambition qu'on a de paroître ſçavant, & de faire remarquer ſon erudition fait qu'en parlant ou en écrivant on allegue continüellement les Auteurs, quoique leur autorité ne ſoit neceſſaire que pour faire ſçavoir qu'on les a leus, & pour paſſer pour docte, comme ſaint Auguſtin le reproche à Julien : *Quis hæc audiat, & non ipſo nominum ſectarumque conglobatarum ſtrepitu terreatur, ſi eſt ineruditus qualis eſt hominum multitudo, & exiſtimet te aliquem magnum qui hæc ſcire potueris?* On entaſſe du Grec ſur le Latin, de l'Hebreu ſur de l'Arabe. Une ſottiſe lorſquelle eſt dite en Grec eſt ſouvent bien receuë : un mot Italien dans un diſcours, quelque application qu'on en faſſe, fait paſſer ſon Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous ſerions auſſi étonnez de cette maniere bizare de parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un ſtile, & empêche qu'il ne ſoit net & coulant. Si c'eſt pour donner du poids à ſes paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la neceſſité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'eſt-il beſoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout eſt égal à ſes parties : de citer les Philoſophes pour perſuader le monde qu'il fait froid l'hyver. Je ne blâme pas toutes les citations : au contraire, je les approuve, lorſque les paroles ſont belles, & qu'il eſt à propos de réveiller l'eſprit du Lecteur par quelque diverſité ; le ſeul excés en eſt blâmable. Ceux qui ont beaucoup de lecture doi-

vent imiter les Abeilles qui digerent ce qu'elles ont recüilli sur les fleurs, & en font une seule liqueur. La nature aime la simplicité, c'est une marque de quelque fâcheuse maladie que d'avoir la peau marquée de tâches de differentes couleurs.

Les sentences trop frequentes troublent aussi l'uniformité du stile. Par sentence on entend ces pensées relevées qu'on exprime d'une maniere concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences pueriles & fausses, qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'est point naturel. Les plus belles, si elles sont placées trop prés-a-prés s'étouffent, & rendent le stile raboteux : & comme elles sont détachées du reste du discours, ont peut dire que le stile qui est chargé de ces pointes est herissé d'épines. Ces pensées détachées sont comme des pieces cousuës & rapportées qui étant d'une couleur differente du reste de l'étoffe font une bizarrerie ridicule, ce qu'il faut éviter avec grand soin : *Curandum est ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* On aime à parsemer ses ouvrages de sentences ; parce qu'elles font honneur à l'esprit de l'Auteur : *Facie ingenii blandiuntur.*

CHAPITRE XX.

Regles que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inserez dans les

ouvrages que pour divertir & délaſſer les Lecteurs, comme nous avons dit ci-deſſus. Ils ont leur prix ; mais c'eſt le bon uſage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles ſuivantes ne ſeront pas inutiles pour bien uſer de toutes ces richeſſes du langage; & pour les menager avec prudence. La premiere regle que l'on doit ſuivre dans la diſtribution des ornemens artificiels, eſt de les appliquer en temps & lieu. Les jeux ſont importuns quand on eſt accablé d'affaires. Quand une matiere eſt difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter ſon travail, le détournant de ſon application ſerieuſe. Si on ne cherche que l'utilité, l'agreable déplaît. Il y a des matieres qui ne ſouffrent aucun ornement, telles que ſont celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Lorſque la matiere du diſcours eſt ſimple, tout doit être ſimple : Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez ne ſe portent que dans quelque grande Fête, & dans quelque ceremonie extraordinaire. Il faut proportionner les paroles aux choſes comme nous avons dit en tant d'endroits, & avoir toûjours égard a la bien-ſeance. C'eſt pourquoi comme remarque ſaint Auguſtin il faut prendre garde lorſque l'on traite quelque matiere ſerieuſe, comme ſont celles qui regardent la Religion, de ne pas donner un agrément humain à ſes paroles & une cadence qui leur faſſe perdre beaucoup de ce poids, & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibuſque ſententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

La seconde regle prescrit que les ornemens soient raisonnables, & que les regles de l'art soient exactement gardées. Vous trouvez de petits Esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une chose fausse, pourveu que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence; de parler sans jugement, pourveu qu'ils fassent entrer une metaphore, & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de reflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux : s'ils peuvent faire une Antithese, une repetition, une cadence qui flate les sens, n'importe qu'ils blessent la raison; ils sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit raisonnable : & si on estime quelquefois ces faux ornemens; c'est qu'on se laisse ébloüir par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien; ou pour découvrir franchement ce que je pense, c'est qu'on a l'esprit petit. Une Ame élevée aime & cherche dans le discours la verité, & non pas des paroles. * *Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flatte les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens: † *Nullo modo mihi sonat disertè, quod dicitur ineptè.*

La troisiéme regle que l'on doit garder dans ces ornemens artificiels, est de penser premierement à ce qui est utile, de choisir des termes, & des expressions capables d'imprimer dans l'ame de ceux à qui s'adresse le discours les pensées, & les mouvemens que l'on souhaite leur donner. Aprés, si la bien-seance le permet, on peut travailler à rendre agreable ce qu'on a dit utilement. Un sage Architecte songe premierement à élever les murailles, & à faire soûtenir le fête de l'édifice par de for-

* *S. Aug.* † *S. Aug.*

tes colonnes. S'il veut rendre ſon ouvrage agreable à la vûë, il orne ces colonnes de canelures; il enrichit la Friſe, de Roſes, de Metopes; de Triglyphes, & des autres embelliſſemens que lui fournit ſon art. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez ne ſont placez qu'aprés qu'on a travaillé à la ſolidité de l'édifice.

La derniere regle demande qu'on garde quelque moderation dans ces ornemens: Ils ne doivent pas être trop frequens: Les grandes douceurs ſont fades: *Omnis volupta. habet finitimum faſtidium.* Il n'y a rien de plus beau que les yeux; mais ſi dans un viſage, il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire il feroit peur. La confuſion des ornemens empêche qu'un diſcours ne ſoit net: & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce traité; c'eſt que l'excés des ornemens fait que l'eſprit des Auditeurs qui en eſt entierement occupé ne s'applique point aux choſes. Cela arrive aſſez ſouvent dans les Panegyriques, dans leſquels les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur ſe retire plein d'admiration pour celui qui a parlé, mais à peine penſe-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque choſe rechercher ſa fin. Quand on veut arriver où l'on s'eſt propoſé d'aller, on choiſit un beau chemin; mais qui y conduiſe. Lorſque les feüilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte ſans avoir égard qu'on dépoüille l'arbre de ſes ornemens.

C'eſt pour cette raiſon que le Saint Eſprit qui conduiſoit la plume des Eſcrivains ſacrez, n'a pas

permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir nôtre vanité, mais pour remplir le vuide de nôtre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent ; mais ceux qui aiment les choses, trouvent dequoi se remplir dans ces Livres divins Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace: Demosthene, & Ciceron ne meritent pas d'être comparez à Isaïe : Tous les Livres de Platon, & d'Aristote n'égalent pas un seul Chapitre de saint Paul. Car enfin les paroles ne sont que des sons: on ne doit pas preferer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons à celui de la connoissance solide de la verité. Pour moi je n'estime l'Art de Parler, que parce qu'il contribuë à la faire connoître, qu'il la tire pour ainsi dire du fond de l'esprit où elle étoit cachée, qu'il la developpe, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui m'a paru pour cette raison si utile & si necessaire.





DISCOURS DANS LEQUEL ON DONNE UNE IDE'E de l'Art de Persuader.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Quelles sont les parties de l'Art de Persuader.



Uoique les Maîtres de Rhetorique comprennent sous un même nom, l'Art de Parler, & l'Art de Persuader, entendans par le mot de Rhetorique l'un & l'autre ; l'on ne peut contester neanmoins qu'il n'y ait entr'eux une difference tres-considerable. Tous ceux qui parlent bien, ne sçavent pas le secret de gagner les cœurs, & d'attirer à leurs sentimens ceux qui en sont éloignez, ce qu'on nomme persua-

der. C'eſt pourquoi étant obligé de traiter de ces deux Arts, j'ai crû que je le devrois faire ſeparément. Je ne pretens donner ici qu'une idée de l'Art de Perſuader, ne pouvant pas le traiter dans toute ſon étenduë, parce qu'il emprunte ſes armes de pluſieurs autres Arts, dont il ne peut être détaché, comme je le ferai voir dans la ſuite de ce diſcours.

Pour perſuader, il faut trouver les moyens de faire tomber dans ſon ſentiment ceux qui ſont dans un ſentiment contraire. On doit mettre en ordre ce que l'on a trouvé; & aprés avoir diſpoſé en ſon eſprit toutes ces choſes, il faut employer les paroles propres pour communiquer les penſées que l'on a euës. Il faut apprendre par memoire ce que l'on a écrit pour le prononcer enſuite. Ainſi l'Art de perſuader a cinq parties. La premiere eſt l'invention des moyens propres pour perſuader; la ſeconde la diſpoſition de ces moyens : la troiſiéme l'élocution : la quatriéme la memoire : la cinquiéme la prononciation. Si on conteſte une verité de bonne foi, ſi ce n'eſt point l'intereſt, ni la mauvaiſe humeur, ni la paſſion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne ſe rende; il n'eſt beſoin que de bonnes preuves qui levent toutes les difficultez, & qui diſſipent par leur clarté les obſcuritez qui cachoient la verité. Mais lorſqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur perſuader une choſe qui choque leur inclination, & dont quelque paſſion les éloigne, la raiſon ſeule ne ſuffit pas : l'adreſſe eſt neceſſaire. Dans cette occaſion il faut faire deux choſes : Premierement, il faut étudier leur humeur & leur inclination, pour les gagner. En ſecond lieu, puiſque chacun juge ſelon ſa paſſion, qu'un ami a toûjours raiſon, qu'un ennemi eſt toûjours coupable, il faut

leur inſpirer des mouvemens qui les faſſent tourner de nôtre côté. Ainſi les Maîtres de l'Art reconnoiſſent trois moyens de perſuader, les argumens ou les preuves ; les mœurs, & les paſſions. Ils enſeignent que pour perſuader il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les paſſions dans leur eſprit qui puiſſent les faire pancher du côté où l'on veut les conduire.

II.

De l'Invention des Preuves.

LA clarté eſt le caractere de la verité, l'on ne peut douter d'une verité claire ; & lorſque ſon évidence eſt dans le dernier degré, les plus opiniâtres ſont obligez de quitter les armes, & de s'y ſoûmettre. Perſonne n'oſera jamais nier que le tout ne ſoit plus grand que ſa partie : que les parties priſes enſemble n'égalent leur tout. Quelquesfois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui bleſſent : Mais enfin lorſque leur éclat malgré toutes nos fuites vient à frapper nos yeux, il faut ſe rendre, & la langue ne peut démentir l'eſprit. Pour perſuader ceux qui nous conteſtent quelque propoſition, parce qu'elle leur ſemble douteuſe & obſcure, il faut ſe ſervir d'une ou de pluſieurs propoſitions qui ne ſouffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette propoſition conteſtée eſt la même que celles qui ſont inconteſtables. Les Juges de Rome doutoient ſi Milon avoit commis un crime en tuant Claudius : Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repouſſer la force par la force. Ciceron voulant donc prouver

l'innocence de l'accusé, il leur fit voir que ces deux propositions; on peut tuër celui qui nous veut ôter la vie; Milon a pû tuër Claudius qui lui vouloit ôter la vie, dont l'une est claire, l'autre est obscure; l'une contestée, l'autre receuë, ne signifient que la même chose; & que par consequent l'une étant incontestable, l'autre le doit aussi être. C'est à la premiere partie de la Philosophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raisonnement; c'est pourquoi vous pouvez commencer à reconnoitre dés l'entrée de ce discours, que c'est avec raison que nous avons dit, que pour traiter l'Art de Persuader dans toute son étenduë, il faudroit embrasser plusieurs autres Arts, ce qui ne se pourroit faire sans confusion.

La matiere de l'Art de Persuader n'est point limitée: Cet art se fait paroître dans les chaires de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les negotiations, dans les conversations; en un mot le but que nous avons dans le commerce de la vie est de persuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos sentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement sur toutes les matieres qui se presentent, comme les Rheteurs pretendent que leurs disciples le peuvent faire, il faudroit posseder toutes les connoissances & n'ignorer rien; car enfin un homme n'est capable de raisonner que lorsqu'il connoît à fond le sujet sur lequel il parle, lorsqu'il a l'esprit plein de veritez constantes, de maximes indubitables dont on peut tirer des consequences propres à decider la question agitée. Par exemple un Theologien raisonne bien & persuade, lorsque d'abord qu'on s'oppose à son sentiment, il tire en même temps des saintes Ecritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoigna-

ges propres pour faire voir que ſon ſentiment a toûjours été celui de l'Egliſe.

III.

Des lieux Communs.

ON ne ſe remplit l'eſprit de veritez certaines ſur les matieres qu'on eſt obligé de traiter, que par de ſerieuſes meditations, & par de longues études dont peu de gens ſont capables. La ſcience eſt un fruit environné d'épines qui éloigne de lui preſque tous les hommes : Ainſi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on ſçait ; la pluſpart de ceux même qui font métier de haranguer, ſeroient obligez de ſe taire. Pour remedier à une neceſſité qui leur ſeroit ſi fâcheuſe, ces Declamateurs ont cherché des moyens courts & faciles pour trouver de la matiere de diſcourir ſur les ſujets même qui leur ſont entierement inconnus. Ils diſtribuënt ces moyens en certaines claſſes qu'ils appellent lieux communs ; parce qu'ils ſont expoſez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves pour prouver avec abondance tout ce qui lui ſera conteſté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere ſur laquelle il diſpute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux : Enſuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des Avis generaux qui font reſſouvenir ceux qui les conſultent, de toutes les faces, par leſquelles on peut conſiderer un ſujet : ce qui peut être utile, parce qu'enviſageant une matiere de tous côtez,

on trouve ſans doute avec plus de facilité ce que l'on peut dire de cette matiere. On peut regarder une choſe par cent endroits differens : cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que ſeize lieux communs.

Le premier de ces lieux eſt le *Genre* ; c'eſt à dire qu'il faut conſiderer dans un ſujet ce qu'il a de commun avec tous les autres ſujets ſemblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc ; on pourra conſiderer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le ſecond lieu eſt appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une queſtion a de particulier.

Le troiſiéme eſt *la Définition* ; c'eſt à dire qu'il faut conſiderer toute la nature du ſujet. Le diſcours qui exprime la nature d'une choſe, eſt la définition de cette choſe.

Le quatriéme lieu eſt *le Dénombrement des parties*, que le ſujet que l'on traite contient.

Le cinquiéme, *l'Etymologie* du nom du ſujet.

Le ſixiéme, *les Conjuguez*, qui ſont les noms qui ont liaiſon avec le nom du ſujet, comme ce nom *amour*, a liaiſon avec tous ces autres noms, *aimer aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut conſiderer que les choſes que l'on traite, ont quelque *reſſemblance* ou *diſſemblance* : Ces deux conſiderations font le ſeptiéme & le huitiéme lieu.

On peut faire quelque comparaiſon, & dans cette comparaiſon remarquer toutes les choſes auſquelles le ſujet dont on parle eſt oppoſé : *Cette comparaiſon, & cette oppoſition* ſont le neuviéme & le dixiéme lieu.

L'onziéme lieu eſt *la Repugnance* ; c'eſt à dire qu'en examinant une choſe, il faut prendre garde

à celles qui lui repugnent pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir.

Il est tres-important de considerer toutes les *circonstances* de la matiere proposée. Or ces circonstances ont ou precedé, ou accompagné, ou suivi la chose dont il est question : ainsi ces circonstances sont distribuées en trois lieux, qui sont le douziéme, le treiziéme, le quatorziéme lieu. On comprend ordinairement toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action dans ce Vers :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est à dire qu'il faut examiner quel est l'auteur de l'action : quelle est cette action ; où elle s'est faite, par quels moyens, pourquoi, comment, quand.

Le quinziéme lieu est *l'Effet :* le seiziéme *la Cause :* c'est à dire qu'il faut avoir égard aux effets dont la chose que vous traitez peut être la cause, & aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une ample matiere de discourir. Ces considerations differentes font que l'on apperçoit plusieurs preuves : & cette methode peut sans doute rendre feconds les esprits les plus steriles. Je n'examine pas à present si cette fecondité est loüable ou inutile. Selon cette methode, si on parle contre un parricide, on s'étend sur le parricide en general, & on rapporte ce qui est commun à l'accusé, & à tous les autres parricides ; & aprés on descend aux circonstances du parricide : on en represente la noirceur d'une maniere étenduë par des définitions, par des descriptions, par des dénombremens. Quelquesfois l'E-

tymologie du nom de la chose sur laquelle on parle ; & les autres noms qui ont liaison avec celui-là, donnent sujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut discourir long-temps de l'obligation que les Chrêtiens ont de bien vivre, en les faisant ressouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands discours sont grossis par les similitudes, les dissimilitudes, les comparaisons, qui servent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obscure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonstancier une action, rapporter ce qui est devant & aprés, les circonstances qui l'ont accompagné, ce qui l'a causée, ce qu'elle a produit : on lasseroit plûtôt ses Auditeurs, que l'on ne manqueroit de matiere.

I V.

Des lieux propres à certains sujets.

CEs lieux dont nous venons de parler sont appellez Communs, & parce qu'ils sont exposez à tout le monde, & parce qu'ils fournissent des preuves pour toutes les causes : il y a d'autres lieux qui sont propres à certains sujets. Avant que de parler de ces lieux, il faut considerer qu'il y a deux sortes de questions : la premiere s'appelle These ; la seconde Hypothese. These c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance, soit du lieu, soit du temps, soit de la personne : comme si on doit faire la guerre. Hypothese, c'est une question finie, & circonstanciée, comme est celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or toutes ces questions se peuvent rapporter à trois Genres. Car l'on délibere

si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on louë, ou on blâme cette action. Le premier genre s'appelle *Deliberatif*: le second le genre *Judiciaire*: le troisiéme le genre *Démonstratif*. Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est à dire comme nous avons dit pour chacun de ces genres on donne de certains avis: comme pour le Deliberatif, selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir qu'elle est utile, ou inutile; necessaire, ou qu'elle ne l'est pas; qu'elle est possible ou impossible; que l'évenement en sera avantageux, ou fâcheux; que l'entreprise est juste, ou injuste.

Une question dans le genre Judiciaire peut être considerée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoit pas l'Auteur de l'action qui fait le sujet du discours, & pour lors parce que l'on tâche de découvrir cét auteur par des conjectures: cet état est appellé état *de conjectures*. Si l'auteur est connu, on examine quelle est la nature de l'action: par exemple un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appellée un sacrilege, ou un simple vol, on cherche la définition de ce crime: aussi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troisiéme état est appellé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, si elle est juste ou injuste.

Pour le premier état il faut considerer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & si on en a quelque marque. On considere quelle est sa volonté, en considerant s'il avoit quelque interest à commettre cette action; sa puissance, par la consideration de sa force, de ses moyens. On

reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée par les circonstances de cette action, comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite, si avant ou aprés cette action il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire soupçonner raisonnablement. Pour le second état, il faut simplement considerer la nature de cette action : Tout ce qu'on en peut dire dépend de la connoissance particuliere que l'on en a. Pour le troisiéme état on consulte la raison, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Demonstratif pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois sortes de biens dans l'homme ; les uns regardent le corps, les autres l'esprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps sont, une patrie heureuse, une naissance noble, une bonne éducation, la santé, la force, la beauté. Les biens de l'esprit, sont les vertus, la sagesse, la prudence, la science, & les autres qualitez & les autres vertus. Les biens de la fortune sont, les richesses, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les sentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres, dont nous avons parlé, sont appellez interieurs ou intrinseques, pour les distinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinseques, qui sont quatre ; sçavoir les Loix, les témoignages, les transactions, les réponses de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas besoin de chercher ces preuves, celui qui donne une cause à plaider, met entre les mains de son Avocat ses pieces, ses contracts, ses transactions, produit les dépositions des témoins, & les réponses de ceux qui ont été appliquez à la torture.

V.

Reflexion sur cette Methode des Lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette Methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne n'ayent quelque utilité : ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens ; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours, il n'y a rien de sterile pour eux, ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous avons dit. Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fecondité, ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses ; mais ils soûtiennent que cette fecondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par consequent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoît à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut resoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet ; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Theologien, par la connoissance qu'il a des Peres, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le dogme qu'on a pro-

posé est Heretique ou Catholique: Il ne sera pas necessaire qu'il consulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoissances necessaires pour décider la question presente. Si un Orateur au contraire ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la surface des choses, il ne touchera point le neud de l'affaire; de sorte qu'aprés avoir parlé long-temps, son adversaire avra sujet de lui dire: finissez ces grands discours qui ne disent rien, dites quelque chose, opposez des raisons à mes raisons, & venant au point de la difficulté, établissez vôtre cause, & tâchez de renverser les fondemens sur lesquels je m'appuïe. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, causa cum causâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des Lieux Communs, qu'à la verité ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raisons qui se fortifient les uns les autres: ils répondent, & je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à étendre cette preuve, & à la mettre en son jour, afin qu'elle soit apperçûë. Toutes les preuves foibles qui sont communes aux accusez & à ceux qui accusent; dont on se peut servir pour détruire & pour établir, comme sont celles qui se tirent des lieux Communs, sont de mauvaises herbes qui étouffent la bonne semence.

Cet art est dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit sçavoir, parce qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement, & qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit en parlant

de cette Methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'est un Art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sçait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être sage & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indisertam sapientiam quàm stultitiam loquacem.* Adjoûtez que dans toutes sortes de discours il faut absolument retrancher tout ce qui ne peut servir à la resolution de la difficulté. Aprés un tel retranchement, je croi qu'il resteroit peu des choses que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE II.

I.

Second Moyen de Persuader.

SI les hommes aimoient la verité, & s'ils la cherchoient sincerement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir que de la leur proposer simplement & sans art, comme nous avons déja remarqué; mais ils la haïssent, & parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interêts, ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir. Ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est desagreable, soit vrai. Avant que de recevoir une verité ils veulent être asseurez qu'elle ne sera point incommode. C'est en vain qu'on se sert de fortes raisons, quand on parle à des personnes, qui ne veulent pas les entendre, & qui regardant la verité qu'ils persecutent comme leur ennemie, ne veulent pas en-

visager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice. On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut guerir de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques à qui on cache avec artifice les remedes qu'on emploïe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës ; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veüillent bien avaller la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, doivent étudier toutes les manieres possibles de gagner les hommes ; pour les gagner à la verité. Une mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincerement la verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque Jesus-Christ commença a prêcher son Evangile devant les Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne pretendoit pas renverser cette Loi ; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'Art de Persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir : *Docere, flectere, & movere.* J'ai rapporté les moyens

que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choſes qui peuvent inſtruire & éclaircir la matiere ſur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions ſur les moyens de s'inſinuër dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriquss ordinaires, on ne fait point ces reflexions: ainſi quoique je n'aye pas eu deſſein de traiter l'Art de Perſuader dans toute ſon étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il eſt vrai que la ſcience de gagner les cœurs eſt bien au deſſus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques: Elle s'acquiert par de ſublimes ſpeculations, par des reflexions ſur la nature de nôtre eſprit, ſur les inclinations, ſur les mouvemens de nôtre volonté. C'eſt le fruit d'une longue experience de la maniere que les hommes agiſſent, & ſe gouvernent; en un mot cette ſcience ne ſe peut enſeigner methodiquement que dans la Morale.

II.

Qualitez requiſes dans la perſonne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL eſt important que les Auditeurs ayent de l'eſtime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il paſſe dans leur eſprit pour une perſonne ſage. Un Orateur doit donner des témoignes d'amitié à ceux qu'il veut Perſuader, & faire paroître que c'eſt un zele ſincere de leur intereſt qui le fait parler. La modeſtie lui eſt neceſſaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obſtacles à la perſuaſion. Ainſi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la perſonne d'un Orateur; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modeſtie,

comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il est constant que l'estime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend avant même que de sçavoir ce qu'il doit dire. C'est sans doute l'effet d'une grande préoccupation : mais cette préoccupation n'est pas mauvaise, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fausses opinions sans aucune raison. Outre que les paroles qui sortent d'un cœur plein d'ardeur pour la verité, embrasent le cœur de ceux qui écoutent ; il est fort raisonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on sçait n'être pas un trompeur. C'est pourquoi il est plus avantageux à un Orateur que sa vertu éclate que sa doctrine : * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honesta vivendi ratio eluceat.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres ; de travailler à s'aquerir de l'autorité dans l'esprit des peuples ; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuïr l'éclat, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent soient autant portez par leurs exemples à embrasser la vertu que par leurs paroles. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Cette necessité a porté quelquesfois les plus modestes à se donner des loüanges, & à défendre leur reputation en même temps que la patience & la douceur les portoit à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que Jesus-Christ nous a donnée pour distinguer les Prêdicateurs de la verité d'avec ceux que l'esprit d'erreur envoye pour tromper les hommes.

* *Quintilien.*

On

On eſt bien aiſe de ſe décharger de la peine d'examiner un raiſonnement ; & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on eſtime, & de ſoûmettre ſon jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande ſageſſe. * *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, ſage, & éclairé ; eſt à ceux qui ſe défient de leurs lumieres ; ce qu'eſt un appui à un malade. Perſonne ne veut étre trompé, peu ſe peuvent défendre de l'erreur ; c'eſt pourquoi l'on eſt ravi de trouver une perſonne, ſous l'autorité de laquelle on ſe tienne à couvert. Dans toutes les diſputes on voit que deux ou trois tétes à qui leur ſuffiſance a acquis de l'eſtime, partagent tout le monde, & que chacun ſe range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorſqu'un Orateur n'a pû encore gagner une ſi grande autorité ; il n'attirera jamais dans ſes ſentimens qu'un tres-petit nombre de perſonnes ; parce que peu ſont capables d'appercevoir la ſubtilité de ſes raiſonnemens. S'il veut avoir la multitude de ſon côté, il faut qu'il faſſe voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité deſquels cette multitude a coûtume de ſe rendre ; & dont elle ſuit les ſentimens aveuglément.

Il n'y a rien qui ſoit plus capable de gagner les hommes que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes ſortes de droits ſur la perſonne aimée. On peut dire toutes choſes à ceux qui ſont convaincus qu'on les aime : *Ama & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la verité fût bien deſintereſſé pour vouloir bien la recevoir lorſqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une perſonne ennemie veüille procurer un auſſi grand bien qu'eſt la connoiſſance de la verité. Les Epîtres de ſaint Paul

* *S. Auguſt.*

ſont pleines de marques d'affection & de tendreſſe qu'il faiſoit paroître à ceux à qui il écrivoit ; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'aprés les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur ſalut qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatriéme qualité que je croi être abſolument neceſſaire à un Orateur, eſt la modeſtie. Souvent la reſiſtance que quelques-uns font à la verité, n'eſt cauſée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t-on dans les converſations ? Pourquoi eſt-ce qu'on diſpute ſans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus inconteſtables ? * C'eſt que les uns veulent triompher, & les autres s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à diſputer une victoire dont la perte leur paroît honteuſe. Ceux qui ſont ſages laiſſent refroidir la chaleur de la diſpute, & laiſſent paſſer le temps de l'opiniâtreté ; ils cachent tellement leur triomphe que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite, & qu'ils ne ſe conſiderent pas tant vaincus que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez.

Un ſage Orateur ne doit jamais parler de ſoi avantageuſement : Il n'y a rien qui ſoit plus capable d'éloigner de lui l'eſprit de ſes Auditeurs, & de leur inſpirer des ſentimens d'averſion & de haine ; que cette vanité que font paroître ceux qui ſe vantent. La gloire eſt un bien que chacun pretend lui appartenir. On ne peut ſouffrir qu'un particulier ſe l'approprie ; car enfin comme Quintilien l'a fort bien remarqué : * Nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien ſouffrir au deſſus de ſoi. De là vient que nous prenons plaiſir à relever ceux qui

* *Non de adverſario victoriam, ſed contra mendacium quæremus veritatem.* S. Jer. liv. 1. contre les Pelagiens.

s'abbaiſſent eux-mêmes, parce qu'il ſemble que nous le faiſons comme étans plus grands qu'eux. *Habet enim mens noſtra ſublime quiddam, & impatiens ſuperioris; ideoque abjectos & ſubmittentes ſe lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modeſtie ne doit rien avoir de bas : la fermeté & le generoſité ſont inſeparables du zele que nôtre Orateur a pour la déſenſe de la verité,& comme elle eſt invincible,il doit être intrepide, & donner des marques de ſa confiance. Il eſt conſtant qu'un homme ſe rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de bleſſer la verité ; ainſi il ne ſied pas mal quelquesfois de relever les avantages de ſon parti, qui eſt celui de la verité. Ajoûtez que le diſcours doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evéque doivent parler avec majeſté ; & ce qui eſt la marque d'une autorité legitime dans leur perſonne, ſeroit en celle d'une perſonne privée une marque de fierté & d'arrogance.

III.

Ce qu'il faut obſerver dans les choſes ſur leſquelles on parle, & comment on peut s'inſinuer dans l'eſprit des Auditeurs.

APrés avoir parlé de la perſonne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choſes que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part & qu'elles ne bleſſent point leur interêt, l'artifice n'eſt pas neceſſaire. Lorſqu'il n'eſt queſtion que de prouver que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux angles droits, il n'eſt point neceſſaire de diſpoſer les eſprits à recevoir cette verité : ne pouvant

causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorsque l'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est necessaire: l'on ne peut s'insinuër dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets; c'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les persuader qu'aprés qu'elle sera maîtresse de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Les hommes n'agissant que par interêt, lors méme qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut necessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point desavantageux. On doit combatre leurs inclinations par leurs inclinations; & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les matelots se servent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit: cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'aversion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut selon le conseil de saint Jean Chrysostome se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On detache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre; c'est à dire desinteresser ceux que l'on veut faire renoncer à quelque interêt. Car enfin à moins que la grace divine ne change le cœur, les passions ne peuvent changer d'objet: mais elles demeu-

rent toûjours les mêmes. Or ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce que l'on voudra, pourveu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content ; ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on sçait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder ; quoi qu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, qu'aprés qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera servira plus à leur gloire, & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome louë la prudence de Flavien Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à l'Empereur Theodose l'Arrest sanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette ville, qui avoient renversé les statuës de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Constantinople pour fléchir la colere de Theodose, il exagera la faute de ceux d'Antioche, il confessa qu'une semblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux ; mais ensuite ayant montré que la gloire du pardon seroit d'autant plus illustre que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chrêtien ne pouvoit vanger une injure avec une si grande severité. Il gagna l'esprit de Theodose qu'il auroit irrité, s'il eut entrepris de diminuër le crime du peuple d'Antioche ; outre qu'il eût semblé approuver leur sedition, & en eût parû complice.

Il est avantageux à un Orateur que ses Auditeurs soient persuadez qu'il entre dans leur sentiment : ce qui n'est pas impossible, quoiqu'il travaille à ce que ses Auditeurs changent de sentiment. Dans une opinion quelle qu'elle soit, tout n'est pas faux, tout

n'eſt pas déraiſonnable : On peut ſans bleſſer la verité s'attacher d'abord à ce qui eſt vrai dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple par exemple s'eſt révolté contre ſon legitime Souverain, & a enlevé la puiſſance d'entre ſes mains pour la partager à ceux qu'il a choiſi pour le gouverner. L'amour de la liberté eſt juſte & raiſonnable. On pourra donc commencer ſon diſcours par loüer l'amour de la liberté. Enſuite faiſant voir à ce peuple que la liberté eſt plus grande ſous un Monarque que dans une Republique, où cent tyrans uſurpent l'autorité ſouveraine ; on le gagne, & on ſe ſert de la paſſion qui l'a porté à la revolte pour les ramener à l'obeïſſance.

C'eſt avec cette méme prudence que l'on détache les hommes de ceux pour qui ils ont une amour déraiſonnable, contre leſquels il faut bien ſe donner de garde de déclamer d'abord, au contraire il eſt bon de commencer par leur donner quelques loüanges de cette maniere ; par exemple : Il eſt vrai, ô Romains, que perſonne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius, il vous a fait des profuſions de toutes ſes richeſſes. Mais prenez garde que c'eſt un ambitieux, que toutes ces liberalitez ſont des appas pour vous ſurprendre, & que tous ces preſens qu'il vous fait, ſont le prix avec lequel il pretend acheter vôtre liberté, & ſe rendre vôtre maître.

L'humilité eſt la plus rare de toutes les vertus, elle eſt l'appanage des ames innocentes, & elle ne ſe rencontre que fort rarement dans ceux qui ſont criminels ; c'eſt pourquoi ces derniers ne peuvent ſouffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il eſt difficile par conſequent de gagner ceux qu'on veut corriger ; neanmoins lorſque les coupables ſont effecti-

vement persuadez que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur interest qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les mal-heurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche penible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagreables, c'est qu'on les fait avec empire, & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquesfois se contenter de leur montrer ce qu'il faloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le defaut d'une circonstance; on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps, ni dans le lieu necessaire.

Afin qu'un coupable n'ait pas de honte d'avoüer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroitre petite en la comparant avec une plus grande; & afin qu'il ne la soûtienne point, il faut trouver des moyens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit separer l'erreur de ces personnes & ne point prouver qu'ils en sont coupables, qu'aprés qu'ils l'auront condamnée. C'est ce que fit le Prophete Nathan, lorsqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit avoir commis le crime dont David étoit coupable. Aprés que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de sa Majesté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit cet homme qu'il avoit condamné.

III.

Les qualitez que l'on a montré être necessaires à un Orateur, ne doivent pas etre feintes.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un tres-mauvais usage de cet Art que nous enseignons ; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne soient tres-justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui on parle ; afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la veneration pour tout ce qui a les apparences de la vertu ; mais il ne s'ensuit pas que l'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquerir quelque estime dans leur esprit, lorsque cet amour est sincere, comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interêt de la verité.

Les Rheteurs Payens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophistes s'en sont servis ; & c'est ce qui nous oblige à les suivre avec plus de soin. Les impies ne doivent pas avoir plus de zele pour le mensonge, que les Chrêtiens pour la verité. Ce seroit une chose honteuse aux amis de la verité, de negliger de se servir des moyens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partisans du mensonge employent tant d'artifice pour tromper. Ces moyens sont bons & justes d'eux-mêmes, & tout homme qui a de la charité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Quelque criminels que soient les hommes, nous

nous devons les aimer, on ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine: *Diligite homine, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté, n'ont pas besoin de feindre : leur charité se peint elle-même dans leurs discours: elle supporte avec patience les fautes des autres : elle les corrige avec douceur, elle ne les considere que du côté qu'elles paroissent plus legeres. * Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir ; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer ; elle tâche de répandre un miel sur ses paroles ; qui en puisse ôter toute l'amertume ; en un mot elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre interêt ; de sorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre ; la maniere d'agir de l'une n'est distinguée de l'autre que par son principe. Un Orateur Chrêtien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre interêt que celui de la verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent: *Loquere nobis placentia.* C'est le métier d'un flateur d'entretenir les hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicer. de Amicit.

Chrêtien eſpere de gagner ſes Auditeurs par la douceur, il s'en doit ſervir : mais s'ils ſont endurcis, & qu'ils ne veüillent point quitter les armes qu'ils ont priſes contre la verité ; ce ſeroit pour lors flaterie, & non pas charité que de s'amuſer à vouloir leur plaire, ſi les prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'eſt la conduite que les Peres ont toûjours tenuë. Ils ont toûjours commencé par la douceur ; mais ils ont fini par la ſeverité, lorſque la douceur a été inutile. Saint Auguſtin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il compoſa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de ſe voir reconnu pour Auteur d'une Hereſie ; mais quand ce Pere vit que cet Hereſiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuër à lui donner de la fierté ; il crût que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à ſe ſervir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Hereſiarque, ou pour le guerir, ou pour avertir les peuples, & leur faire connoitre le danger qu'il y avoit à communiquer avec lui.



CHAPITRE III.

I.

Il eſt permis d'exciter dans ceux à qui l'on parle les paſſions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE troiſiéme moyen que l'Orateur doit employer pour Perſuader, eſt l'Art d'exciter dans l'eſprit de ſes Auditeurs, les paſſions qui les feront pancher du côté où il les veut porter, & d'éteindre le feu de celles qui pourroient éloigner de lui ſes mémes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'eſt point permis d'uſer de moyens auſſi injuſtes que ſont les paſſions. Que c'eſt mal s'y prendre pour regler, & pour éclaircir l'eſprit d'un Auditeur, que d'y exciter le trouble, & les fumées obſcures de ſes paſſions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë, la choſe merite qu'on la conſidere.

Les paſſions ſont bonnes en elles-mêmes: leur ſeul déreglement eſt criminel. Ce ſont des mouvemens dans l'ame qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la pouſſent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorſqu'elle eſt trop pareſſeuſe à fuïr l'autre. Juſques-là il n'y a point de mal dans les paſſions; mais lorſque les hommes ſuivans les fauſſes idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces paſſions qui les font agir; qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaiſes

de l'objet, vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses déreglemens? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la raison; j'avoüerai que la colere est un chose tres-mauvaise: mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empéchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal; je ne crois pas qu'une personne puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a toûjours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté, & vers la grandeur pour faire agir les hommes? On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions: chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moyen naturel de conduire les hommes que celui dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de

l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes : un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand bien. Pendant que nous sommes sans passions, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire que les passions sont le ressort de l'ame; quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le sçait manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne Persuade.

Les Chrétiens sçavent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel, que tant de saintes Vierges n'ont soûtenu dans leur corps foible une vie austere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la grace; mais aussi il est constant que les plus méchans sont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs & les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine qu'en supportant ces peines. Catilina a été un tres-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austerité & d'une patience extraordinaire. Je sçai que ces vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur : Aussi je ne fais cette reflexion, que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer les passions propres pour cela; & que par consequent le défenseur de la verité ne doit pas negliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur : Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez

faire encore par un pur amour de la justice *Fac timore pœnæ, quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne ferois point de difficulté pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans peché. Mais enfin les Peres ont approuvé ce saint artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guerissent que par des blessures, pour faire créver une apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire.

II.

Ce qu'il faut faire pour exciter les Passions.

LE moyen general pour remuër le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émûs. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la veuë d'un bien present : Pour allumer cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas separer l'Art de Persuader de l'Art de bien dire ; car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame; il ne suffit pas de lui representer d'une maniere seiche l'ob-

jet de la passion, dont on veut l'animer : il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence pour lui en faire une peinture sensible & étenduë qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images, qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas dis-je pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les representer par toutes leurs faces; afin que si elles ne gagnent pas étant veuës d'un certain côté, elle le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-méme, il faut si je l'ose dire, que nôtre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente, d'où nos paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer toute en particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent, & les calment : Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion : neanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces passions; sçavoir de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris, qui sont de tres-grand usage dans l'Art de Persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'ame qui la tourne vers un objet qui se presente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considerer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle l'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La verité persuade, mais il faut pour cela

qu'elle ſoit connuë. Or afin qu'elle ſoit connuë, il faut que celui à qui on la declare s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raiſonnemens n'ont point été goûtez ; leſquels ſont approuvez dans la ſuite ; parce que pour lors on ne prenoit pas la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions leſquelles aprés avoir été negligées pendant pluſieurs ſiecles ſe réveillent, & font du bruit ; parce qu'on les étudie, & par l'étude on en reconnoit la verité ou la fauſſeté.

Ce n'eſt donc pas aſſez de trouver de bonnes raiſons, de les expoſer avec clarté : il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui ſurprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde : J'ai lû en quelque Auteur qu'un homme d'eſprit s'étant preſenté pluſieurs fois devant un Prince, pour lui propoſer une affaire de grande importance, ſans que ce Prince euſt ſeulement daigné jetter les yeux ſur lui, il s'aviſa de paroître nud devant lui couvert de feüilles de figuier. Ce qui lui reüſſit fort bien ; car cet habit extraordinaire ayant donné de la curioſité à ce Prince, & l'ayant porté à lui demander qui il étoit, pour lors il prit occaſion de propoſer ce qu'il avoit tant de fois tâché de faire.

Saint Jean Chryſoſtome remarque, que ſaint Matthieu commence l'hiſtoire du Fils de Dieu, par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire ſon Hiſtoire avec plus d'attention, car les Juifs attendoient le Meſſie de la famille de David ; ainſi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs que de leur parler d'un Fils de David. Tous les livres qui ſont lûs, tous les Orateurs qui ſont écoûtez, ont tous quelque choſe

d'extraordinaire, soit dans la matiere qu'ils traitent, soit dans la maniere de la traiter, soit dans les circonstances du temps & du lieu.

L'admiration est suivie d'estime & de mépris. Lorsqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envisagé avec application, on l'estime, on le recherche, on l'aime. C'est pourquoi comme vous voïez, on n'estime proprement que ce qui est veritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, & lorsqu'on fait estime des choses mauvaises, c'est ou que l'on se trompe dans son jugement, ou qu'on considere ces choses sous une face qui n'est pas mauvaise. Ainsi un Orateur trompeur ne persuade que pour quelque temps; & ses Auditeurs changent leur estime, & leur amour en haine, & en mépris aussi-tôt qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la bassesse & l'erreur: c'est à dire que cette passion est excitée lorsque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle considere, que de la bassesse & de l'erreur. On se laisse aller volontiers à cette passion. Elle est agreable, elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la superiorité & pour l'élevation. On ne méprise veritablement que ce qu'on regarde au dessous de soi. Ce regard donne du plaisir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on leve les yeux pour considerer ce qui est au dessus de nous; parce que nous nous appercevons de ce que nous ne sommes pas. Les autres passions épuisent, & interessent la santé; mais celle-là lui est utile, & on peut dire qu'elle est plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui se délasse dans cette passion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'eſt pas agreable ; car ſi le mal qui en eſt l'objet eſt redoutable, pour lors on reſſent de la crainte qui eſt une veritable douleur ; mais ſi ce mal ne nous touche pas de fort prés, & qu'on n'y prenne pas grand intereſt, le mépris qu'on en fait donne du plaiſir, & eſt ſuivi du ris qui accompagne ordinairement les excés de joye imprevûës, & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être mépriſé, & d'être expoſé à la riſée de tout le monde. Auſſi une raillerie faite à propos fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raiſonnement.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Quand on combat avec de fortes raiſons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la ſuite d'un raiſonnement ſerieux le rebute : lorſqu'on lui propoſe quelque choſe de grand, cette grandeur l'éblouït, & lui eſt un ſujet d'humiliation ; mais lorſqu'il n'eſt queſtion que de rire, & de ſe divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, & cette application lui donnant du divertiſſement, & le mépris qu'il fait de la choſe qui lui paroît ridicule, flattant ſa vanité, qui regarde de haut en bas cette choſe. C'eſt pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris que toutes les autres paſſions ; puiſque les hommes aiment mieux mépriſer qu'eſtimer, ſe divertir que travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choſes qui meritent d'être ainſi moquées, de peur de

leur donner du poids en les combattant serieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

III.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes des risée.

PUisqu'il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons de rendre ridicules les choses, dont on veut détourner ceux que l'on instruit ; mais il faut avoüer que si les railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poëtes pretendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule : Leurs pretensions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On ne méprise & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens : Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'aversion que l'on doit avoir du vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule ; ainsi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches, comme des fautes de peu de consequence. On n'y conçoit point cette horreur neces-

ſaire pour reſiſter à la concupiſcence. La crainte d'être raillé ne pouvant domter l'amour des plaiſirs; auſſi voyons-nous que les debauchez ſont les premiers à ſe railler de leurs deſordres. Il y a des vices que l'on ne ſurmonte que par le ſilence & l'oubli, & dont la bien-ſeance ne permet jamais de parler. Les deſcriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chaſtes ceux qui les ont entenduës; cependant ces ſortes de crimes ſont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bien-ſeance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choſes que l'honêteté oblige de paſſer ſous ſilence. Puiſqu'il eſt ſage & homme de bien, il n'eſt pas neceſſaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules, qui ſe font à contre-temps; & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal eſt pernicieux & conſiderable, il ne doit pas ſe contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Neanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande conſequence; lorſque c'eſt une neceſſité de rendre ſes Auditeurs attentifs par le plaiſir: ce qui eſt l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choſes qui le meritent.

Puiſque le ris eſt un mouvement qui eſt excité dans l'ame lorſqu'aprés avoir été frappé de la veuë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il eſt extrémement petit, pour rendre un choſe ridicule, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de repreſenter ſa baſſeſſe. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enſeigner le

moyen de railler les autres, se sont fait railler eux-mêmes. Neanmoins on peut remarquer que tous les tours, & toutes les manieres extraordinaires sont propres pour faire une raillerie, c'est à dire pour faire appercevoir la bassesse de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pourquoi l'Ironie est de grand usage dans ces occasions; parce que disant le contraire de ce que l'on pense, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la chose dont on parle, cette disproportion fait que l'on remarque ce qu'elle est effectivement. Quand on donne à un fripon la qualité d'honnête homme, cette expression fait ressouvenir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut faire connoître plus sensiblement la lâcheté d'un homme sans cœur qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardiesse de se défendre. Ainsi quand le Prophete Elie disoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire descendre le feu du Ciel, pour reduire en cendres le sacrifice qu'ils lui offroient; *Criez encore plus haut, car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres personnes, ou qu'il est dans une hostellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit.* Cette maniere de parler de cet Idole qui étoit extraordinaire faisoit connoître son impuissance & sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a à les entendre, fait qu'on s'applique à en penetrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beaucoup plus de clarté. Lorsqu'aussi aprés avoir loüé la chose qu'on veut faire mépriser, & l'avoir relevée par des expressions magnifiques, qui font attendre quel-

que chose de grand, on vient tout d'un coup à marquer sa bassesse; il est manifeste que cette surprise fait qu'on s'applique: ainsi l'on rend tres-sensible ce que l'on dit.

Quand on expose toute nuë la bassesse d'une chose en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'estime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les Adorateurs des uns, & les Admirateurs des autres publient dans les loüanges qu'ils leur donnent: Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroissent ridicules, parce qu'il détache la bassesse des Divinitez de la Gentilité, & des Sages de la Grece de ces qualitez imaginaires, que les Anciens admiroient dans leurs Dieux, & dans leurs Sages; ainsi on ne peut lire ses ouvrages sans concevoir du mépris de la religion, & de la vaine sagesse des Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est tres-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer: car les faisant parler conformement à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent, on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.



CHAPITRE IV.

I.

De la diſpoſition & des parties, dont un diſcours doit être compoſé.

DE L'EXORDE.

POur Perſuader il faut diſpoſer les Auditeurs à écoûter favorablement les choſes, dont on doit les entretenir. En ſecond lieu il faut leur donner quelque connoiſſance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils ſçachent dequoi il s'agit. On ne doit pas ſe contenter d'établir les preuves dont on ſe ſert, il faut renverſer celles des adverſaires, & lorſqu'un diſcours eſt grand, & que l'on peut craindre qu'une partie des choſes qu'on a dites avec étenduë, ne ſe ſoient échappées de la memoire de ceux à qui on parle, il eſt bon ſur la fin de dire en peu de mots ce que l'on a dit plus au long. Ainſi un diſcours doit avoir cinq parties, l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Propoſition de la choſe ſur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Refutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce que l'on a dit dans le corps du diſcours. Je parlerai de ces cinq parties ſeparément.

L'Orateur doit ſe propoſer trois choſes dans l'Exorde ou entrée de ſon diſcours, qui ſont la faveur, l'attention, & la docilité des Auditeurs. On gagne ceux à qui on parle, & on acquiert leur

faveur, en leur donnant d'abord des marques sensibles, que l'on ne parle que par un zele sincere de la verité, & par un amour du bien public. On les rend attentifs en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, & de plus éclatant dans le sujet qu'on traite; & qui par consequent puisse exciter le desir d'entendre la suite du discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il est attentif: L'amour lui ouvre l'esprit, & le dêgageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemi, elle le dispose à recevoir la verité. L'attention lui fait percer dans les choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché qui ne se découvre à une personne qui s'applique, & qui s'attache aux choses qu'elle veut connoitre.

J'ai dit qu'il étoit bon de surprendre d'abord ses Auditeurs en plaçant quelque chose de noble à l'entrée de son discours; mais il faut aussi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut, & qu'aprés s'être élevé dans les nuës, on ne soit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils se préparent à le critiquer, & qu'ils concoivent le dessein de ne le pas épargner en cas qu'il ne soûtienne pas ce ton. La modestie sied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire.

I I.

PROPOSITION.

QUelquefois on commence son discours par en proposer le sujet sans se servir d'Exorde: ce

qu'il faut faire de telle maniere que la justice de la cause que l'on défend, paroisse dans cette proposition, laquelle ne consiste que dans une declaration de ce qu'on a à dire ; par consequent elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles : Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, & en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils en puissent juger aussi exactement que s'ils avoient été presens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule pour faire paroitre une action telle qu'ils souhaitent qu'elle paroisse, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croyent le pouvoir faire ; parce qu'ils pretendent rendre service à la verité : augmentans la bonté de la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion ; car il est manifeste que si c'est contre la verité qu'on employe le mensonge ; c'est une chose tres-mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui nous a été donnée pour exprimer la verité de nos sentimens contre la verité même ; & si l'on ment pour la verité, cet office qu'on lui rend lui est desagreable, n'ayant pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien inserer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Dans une affaire il y a plusieurs faces dont les unes sont plus agreables, les autres ont quelque chose de choquant, & qui peut rebuter les Audi-

teurs : Il eſt de l'adreſſe d'un ſage Orateur de ne pas propoſer une affaire par une face choquante & qui puiſſe donner une opinion deſavantageuſe de ce qui doit ſuivre.

L'Orateur doit faire choix des circonſtances de l'action qu'il propoſe, il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut paſſer ſous ſilence, ou ne dire qu'en paſſant. Quand on eſt obligé de rapporter quelque circonſtance odieuſe, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas paſſer outre ſans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laiſſer l'Auditeur dans la mauvaiſe opinion qu'il aura pû concevoir : Il faut apporter quelque raiſon, ou quelqu'autre circonſtance qui change la face de la premiere, & lui en face prendre une moins odieuſe. Vous étes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué ; par celui que vous défendez : comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les juſtes cauſes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué ne l'a fait que par mal-heur, que par hazard, & ſans deſſein. On doit ainſi prévenir l'eſprit des Juges, & faire preceder toutes les raiſons, toutes les occaſions, toutes les circonſtances qui peuvent juſtifier cette action, afin que lorſque l'on la propoſera, ils ſoient diſpoſez à l'examiner,& à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle eſt juſte, puiſqu'elle a été accompagnée de toutes les circonſtances qui rendent innocentes de ſemblables actions. Non ſeulement cet artifice n'eſt pas défendu ; mais ce ſeroit une faute de ne s'en pas ſervir. L'on doit craindre de rendre la verité odieuſe par ſon imprudence, c'en ſeroit une bien grande

que de dire les choses d'une maniere dure, & de donner occasion à ceux qui écoutent de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord,& suivent aprés leurs premiers jugemens ; ainsi il est important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choses dans une narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la brieveté d'une Narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui est necessaire. La clarté est une suite de cette exactitude, le nombre des choses inutiles étouffant une histoire, & empêchant qu'elle ne represente exactement à l'esprit l'action qu'on raconte. Il n'est pas difficile à nôtre Orateur de rendre vrai-semblable ce qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable à la verité qu'il défend, que la verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adresse, & il est certain qu'il y a de certaines circonstances qui toutes seules seroient suspectes, & ne pourroient étre cruës, si elles n'étoient soûtenuës par d'autres circonstances. Pour faire donc paroître une Narration vraye comme elle l'est en effet, il ne faut pas oublier ces circonstances.

III.

De la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en méme temps de la Refutation.

LEs regles que l'on doit suivre pour établir par des raisonnemens solides la verité que l'on dé-

fend, & pour renverser le mensonge que l'on oppose à cette verité, appartiennent à la Logique, c'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner. Cependant nous pouvons donner ici ces regles.

Premierement, on doit considerer le sujet sur lequel on doit parler, faisant attention à toutes ses parties, & les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre, ou pour faire connoître la verité, ou pour découvrir le mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étenduë d'esprit, qui se sont exercez à resoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachées, qui sont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté quoi qu'embarassée, en trouvent aussi-tôt le dénouëment, & qui ayant l'esprit plein de veuës & de veritez, apperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuye son raisonnement. La source de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer temerairement pour vrai les choses les plus douteuses. On se laisse éblouïr par un faux éclat dont on ne s'apperçoit que lorsque l'on se trouve précipité dans de grandes absurditez, & que l'on se trouvé obligé de consentir à des propositions évidemment fausses.

La troisiéme regle regarde la liaison des principes qui ont été examinez avec les consequences que l'on en tire. Dans un raisonnement exact les principes & les consequences sont si étroitement liez qu'on est obligé d'accorder la consequence ayant consenti aux principes, puisque les principes,

& la consequence ne sont qu'une même chose ; ainsi l'on ne peut pas nier raisonnablement ce que l'on a une fois accordé. Si j'accorde qu'il est permis de repousser la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi lorsqu'on ne trouve point d'autre moïen de conserver la sienne ; aprés que l'on m'aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repousser la force par la force, je suis obligé d'avoüer que Milon est innocent : parce qu'effectivement en consentant à cette proposition qu'il est permis de repousser la force par la force ; je consens que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie, la liaison de ce principe, & de cette consequence étant manifeste.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raisonner des Geometres & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes : celles que les Orateurs entreprennent de prouver ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances qui se fortifient, & qui ne seroient pas capables de convaincre étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus solides, il y a toûjours des difficultez qui fournissent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, que l'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclaircissement de toutes les difficultez, & de toutes les chicanes qu'on peut faire. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son ennemi. Il ne se contente pas de lui faire voir ses armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par son défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que son ennemi tâche de lui porter, en un mot, il prend toutes les postures que la nature & l'exercice enseignent pour attaquer & pour se défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres

ſe contentent de propoſer leurs preuves, & cela ſuffit.

Il y a de certains tours, & de certaines manieres de propoſer un raiſonnement, qui font autant que le raiſonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raiſon, qui augmentent cette force, qui diſpoſent ſon eſprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ſes premieres paſſions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui ſçavent le ſecret de l'éloquence ne s'amuſent jamais à rapporter un tas & une foule de raiſons : ils en choiſiſſent une bonne, & la traitent de cette maniere. Il établiſſent ſolidement le principe de leur raiſonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë : Ils montrent la liaiſon de ce principe avec la conſequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obſtacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne ſe laiſsât perſuader : Ils repetent cette raiſon tant de fois qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître ſous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adreſſe dans les eſprits, qu'enfin elle en devient la Maîtreſſe.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetoriques communes touchant les preuves & la refutation ne ſont pas conſiderables. Les Rheteurs conſeillent de placer d'abord les plus fortes raiſons, & de les mettre à la tête du diſcours, les plus foibles au milieu, & de reſerver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la diſpoſition des argumens, c'eſt de les placer de ſorte qu'ils ſervent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la verité ; & qu'ils faſſent entr'eux comme une chaîne qui arrête ceux que l'on veut aſſujettir à la verité.

La refutation ne demande point de regles particulieres. Quand on ſçait démontrer une verité, on peut bien découvrir l'erreur qui y eſt oppoſée, & la faire paroitre. Ce que nous venons de dire du ſoin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ſes principes, & leur liaiſon avec les conſequences qu'il en tire, doit être pareillement entendu du ſoin que l'on doit avoir de faire remarquer la fauſſeté des principes des adverſaires, ou ſi leurs principes ſont vrais, que leurs conſequences ſont tres-mal tirées.

IV.

Epilogue, & des autres parties de l'Art de Perſuader.

Un Orateur qui apprehende que les choſes qu'il a dites ne s'échappent de la memoire de ſon Auditeur, doit lui renouveller ces choſes avant que de ceſſer de parler. Il ſe peut faire que ceux à qui il parle, ont été diſtraits pendant quelque temps; & que la quantité des choſes qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans ſon eſprit; ainſi il eſt à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il faſſe comme une eſpece d'abregé qui ne charge point la memoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne ſont que pour expliquer davantage les choſes, & les mettre dans leur jour. C'eſt pourquoi aprés qu'on a convaincu les eſprits de leur verité, & qu'on les leur a fait comprendre nettement, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en ſorte qu'on ne puiſſe pas perdre facilement le ſouvenir des raiſons dont on s'eſt ſervi. Pour cela il faut faire ce petit abregé, &

cette petite repetition dont je viens de parler d'une maniere animée, & qui ne soit pas ennuyeuse, réveillant les mouvemens qu'on a excitez, & rouvrant pour ainsi dire les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs, sur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ses Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, l'adresse & l'art avec lequel il faut ramasser dans l'Epilogue, ce qu'on a répandu dans le discours.

Je finis ce discours dans lequel j'ai eu dessein de donner une idée de l'Art de Persuader. Il me reste encore trois parties de cet Art à expliquer, qui sont l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choses que l'on a trouvées & disposées: la Memoire, & la prononciation. Mais j'ai donné un Traité entier à la premiere de ces trois Parties, & pour la seconde qui est la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne damande point de preceptes. La Prononciation est assez avantageuse à un Orateur pour meriter que dans l'Art de Persuader on en parle fort au long. Car enfin il faut avoüer qu'il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que les raisons. Dés qu'un Orateur qui a cet air commence à parler on lui donne les mains. Telles Predications sont bien receuës étant bien prononcées; qui sont méprisées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes se contentent de l'apparence des choses: Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agreable sont assurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur raison: On ne se sert ordinairement que des sens: On n'examine pas les choses que dit un

Orateur:

Orateur : On en juge avec les yeux & avec les oreilles : S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La necessité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc nôtre Orateur zelé pour la verité, à ne pas negliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indecentes, ridicules, affectées, basses, que l'on ne peut souffrir : & des tons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas necessaire que je les specifie, on les remarque assez. Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, un geste, & une mine qui leur sont propres. Ce rapport bon ou mauvais fait les bons, & les mauvais Declamateurs ; s'il est bon, il ne contribuë pas peu à faire concevoir ce que l'on veut faire connoître, & la peine qu'on prendra à ce qu'il se trouve dans la prononciation, ne sera ni vaine ni utile. Mais cette étude ne se fait que vainement dans les Livres : Les regles de la prononciation ne se peuvent enseigner que par un Maître vivant.

On s'étonnera sans doute que je n'aye point parlé de cette disposition que l'on donne aux discours que l'on prononce dans les chaires de nos Eglises, & qui leur est particuliere : je n'ai pas crû y être obligé, parce qu'elle n'est pas l'effet de quelque secret de l'éloquence, mais d'une pieuse coûtume que l'on a prise de demander les lumieres du saint Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge, aprés que l'on a proposé le Texte de l'Ecriture que l'on a pris pour Thesme, ou sujet de son discours. Cette division en trois points est aussi une chose qui dépend de l'usage, & qui est venuë des anciens Scholastiques qui expliquent toutes les sciences par des divisions, & subdivisions. Les Predica-

teurs les ont imitez, autrefois ces divisions alloient bien plus loin qu'aujourd'hui, comme l'on le voit dans les anciens Sermonaires. Maintenant l'on se contente de diviser un sujet en trois points. Comme l'on doit éviter la singularité en parlant en public, il faut s'assujettir autant qu'on le peut à cette disposition, qui n'est pas sans art & sans utilité. Il y a de l'esprit à trouver une division ingenieuse, par le moyen de laquelle l'on puisse rapporter naturellement à deux ou trois chefs, toutes les differentes choses que l'on a dites. Ce qui donne aussi une grande facilité aux Auditeurs pour conserver dans leur memoire ce qu'ils ont entendu dire.

Les Prédications ne demandent point tant d'art que les Plaidoyers & les Apologies; car l'on n'y propose que des veritez morales, connuës presque de tout le monde; il n'est besoin que d'éloquence, non pour en convaincre les Auditeurs qui le sont déja; mais pour les leur faire concevoir encore plus clairement, & en imprimer l'amour dans leur cœur. Ce n'est pas qu'un Prédicateur ne doive se servir de la force du raisonnement pour renverser les fausses raisons que la concupiscence oppose à la verité: Il doit employer l'autorité de l'Ecriture sainte & des saints Peres. Les paroles dictées par le saint Esprit ont plus d'onction que les siennes, & elles sont mieux reçeuës.

L'on garde cette disposition dont nous venons de parler ci-dessus dans les Panegyriques des Saints; & dans les Sermons que l'on fait sur les Mysteres. Le Texte de l'Ecriture que l'on choisit doit convenir au sujet que l'on traite.

Le premier Exorde qui se fait avant l'*Ave Maria*, doit donner une idée generale de ce sujet aux

Auditeurs, & préparer leur esprit. Le second Exorde qui se fait aprés, est comme la proposition du sujet, dans laquelle le Prédicateur fait voir que l'on peut reduire sous deux ou trois chefs, tout ce qui est renfermé dans ce sujet; ce qu'il execute dans le reste de son discours avec éloquence, parlant avec clarté, avec force d'une maniere capable d'instruire, de plaire, & de toucher. A quoi les preceptes que nous avons donné, ne lui seront pas inutiles, pourveu qu'aprés avoir étudié la Theorie de la Rhetorique, il vienne à la pratique qui consiste dans la lecture des Orateurs, & des compositions que l'on doit faire. Dans ces exercices toutes les speculations ne servent de rien, si ce n'est pour juger des Ouvrages des autres.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à ſaint Germain en Laye le 13. Juillet 1675. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil, DES VIEUX: Et ſcellées du grand Sceau de cire jaune: Il eſt permis à ANDRE' PRALARD, Libraire & Imprimeur à Paris, d'imprimer, vendre & debiter par tous les lieux de l'obeïſſance de Sa Majeſté, un Livre intitulé l'*Art de Parler*, &c. composé par * * *, durant le temps & eſpace de dix années conſecutives; Avec défenſes à tous Libraires & autres perſonnes de l'imprimer ou débiter, à peine de trois mille livres d'amande, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

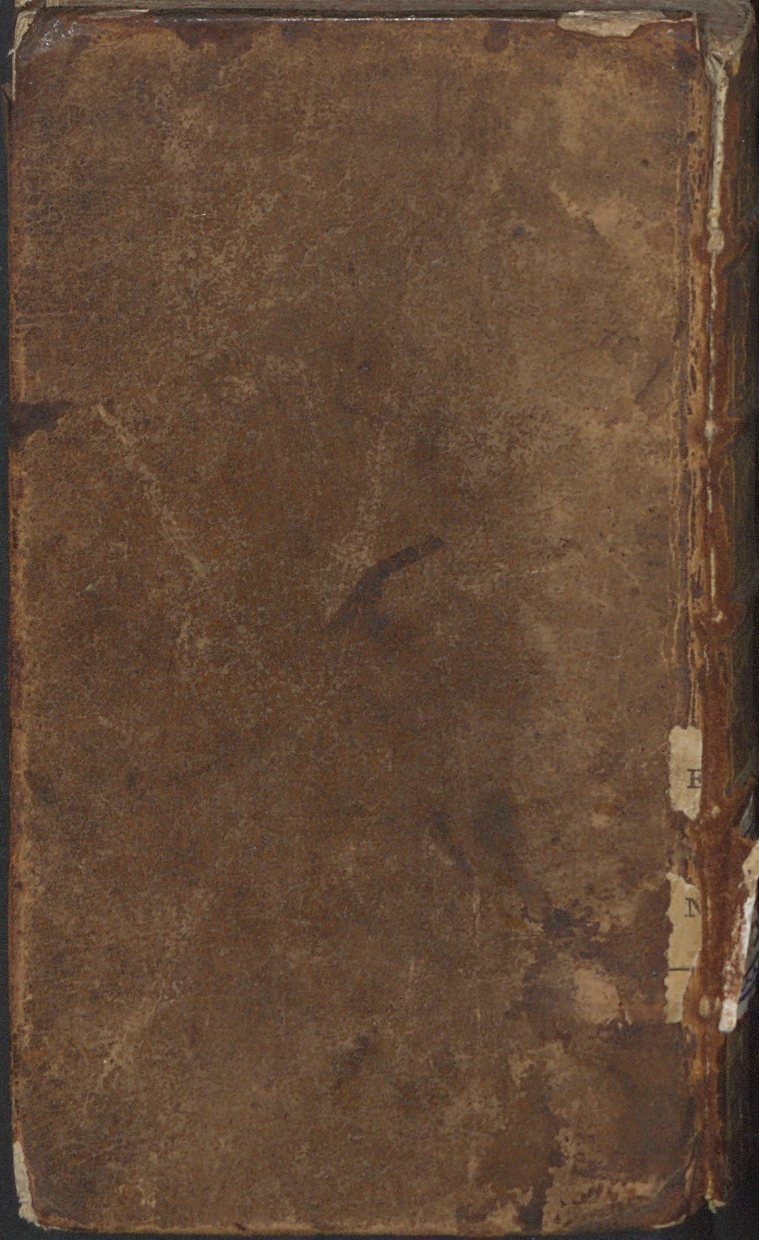
Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. Iuillet 1675.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 31. Octobre 1675.

Les Exemplaires ont été fournis.


TODO PERECE. SOLO LA VIRTUD PERMANECE
AVE MARIA




L'ART
DE
PARLER
FD
5